

LETTRES

1735. d. 67

DU MARQUIS

DE ROSELLE.

PAR

Madame ELIE DE BEAUMONT.

PREMIERE PARTIE.

NOUVELLE EDITION.

M. DCC. LXV.



39..291

LETTRES

DU MARQUIS

DE ROSELLE.

LETTRE PREMIERE.

De la Comtesse de Saint-Sever au Marquis de Roselle.

A Paris, 18 Novembre.

LA tendre amitié qui nous unit, mon cher frere, & que vous avez toujours crue, comme moi, nécessaire à notre bonheur, m'est si précieuse, que le moindre refroidissement me causeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne jamais m'y exposer. Vous êtes sûr de mon cœur, je connois le vôtre; je ne devrois pas craindre d'être indiscrète, en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choisi près de moi; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné, je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois; je ne fais.... mais je crains.... je m'alarme peut-être à tort.... serois-je assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées? M'aimez-vous toujours, mon frere? Rassurez mon cœur, ce cœur que dans tous les tems vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ont-

I. Partie.

A

ils déplu ; mais songez que je suis votre sœur, plus que votre sœur ; vous n'avez plus de pere, ni de mere, vous entrez dans le monde : le Corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans les plaisirs & les dangers qui les suivent. Un homme de vingt ans qui se trouve comme vous livré à lui-même, jetté dans le tourbillon du monde & des seductions, a besoin de conseils ; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez vous de vrais amis ? A votre âge en choisit-on de solides ? On en trouve de chauds, d'ardens, il en faudroit de sages. Vous n'avez qu'une amie, mon frere, une amie tendre & sincere, qui a plus d'expérience que vous, qui doit vous être chere : la negligerez-vous ? Je vous ai parlé de mariage, ma proposition vous auroit-elle déplu ? Je n'ai point prétendu vous gêner ; l'amitié, la vraie tendresse ne sont point impérieuses, elles proposent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établissement honorable & avantageux ; je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié ; vous le devez à votre nom, vous avez le cœur sensible, l'ame honnête, vous seriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable & digne de vous, mon frere ; je vous regarde comme mon fils, ne me le pardonneriez-vous pas ? J'ai balancé longtems à vous écrire, j'aurois préféré une explication tête à tête ; vous l'avez évitée, je m'en suis apperçue ; répondez moi, ouvrez moi votre cœur : mon ami, mon frere, mon fils, ne

craignez rien , foyez sûr que vous ne pourrez jamais m'empêcher de vous aimer.

LETTRE II.

Du Marquis de Roselle à Madame de Saint-Sever.

A Paris , 18 Novembre.

QUELS soupçons , ma sœur ! Vous pouvez douter que vous ne me foyez toujours infiniment chere ! Revenez , je vous conjure , de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris , je vous estime , je dirois presque , je vous respecte ; mais cette expression vous déplairait. Votre amitié , l'intérêt que vous prenez à moi , me pénètrent de reconnoissance ; mais , ma chere sœur , ne vous affligez point , ne vous étonnez pas si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois : des liaisons nouvelles , occasionnées par un état nouveau , m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils , excellens pour régler les mœurs , ne pourroient à présent servir seuls de regle à ma conduite. Il me faut des amis , des hommes au fait des usages , des guides dans le monde ; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonneriez tout hors les vices , le monde pardonne tout hors les ridicules. Votre société est estimable , mais trop resserrée ; vous vivez , pour ainsi dire , en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que de vertus. J'en fais grand cas , mais leur société ne peut me

suffire. Je suis dans le monde , il faut que je voye le monde. Je reçois avec reconnoissance la proposition que vous me faites de me marier ; mais je vous conjure , ma sœur , de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable , & plus il m'effraye. Je suis si jeune ! Vous me rendriez malheureux , & vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit , que j'aimasse pour que je pusse songer à me marier. Le sentiment ne se commande point. Adieu , ma chere sœur , soyez sûre de ma tendre amitié ; ne me soupçonnez plus de refroidissement ; pardonnez-moi mes absences involontaires , & , je vous en conjure , ne me parlez point de mariage.

LET TRE III.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris , 19 Novembre.

JE n'ai pu y tenir davantage , ma chere amie , j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie sa réponse , elle est polie , elle est amicale , elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons ; mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secretes , je vous l'ai déjà dit. Il se cache , mon amie , il est coupable. Qu'il voye le monde , j'y consens , mais que ce soit avec moi qu'il vive. Bon Dieu , qu'il me cause d'inquiétudes ! Que je voudrois faire revenir ce tems heureux , où dans l'âge de l'innocence il n'avoit de confiance qu'en

moi ! Hélas ! vous savez, ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere, qui nous fut enlevé si jeune en Italie à la tête de son Régiment ; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere, en mourant, vous vous en souvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ses tendres soins. „ Servez de pere & de mere à votre frere, me dit-elle, je le laisse entre vos mains & entre celles de votre mari ; guidez tous deux sa jeunesse. Il sera susceptible de grandes passions, tâchez de le préserver des grands malheurs qu'elles entraînent.” Ces dernieres paroles d'une mere respectable & tendrement aimée, sont une loi gravée dans mon cœur, je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction, quand je songe que j'obéis à ma mere, en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains, feroit un mariage agréable & avantageux ; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec Mesdemoiselles de Saint-Albin. L'année lui conviendrait ; mais que je crains ces liaisons, dont je vous ai parlé ! Je n'apprehende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation : il a des sentimens, mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des femmes les plus viles ne les deshonore point, & que pourvu

qu'ils ne se montrent pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familièrement. Est-il rien de plus inconséquent ? Mais l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore ? Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité ? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LET TRE IV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'ENTRE dans vos peines, ma chere Comtesse, je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de mystere que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frere ne donne point dans les erreurs de son âge : tant d'exemples l'y entraîneront ! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous même ; mais il a l'ame honnête, il en reviendra. Vous l'avez jusqu'à présent gardé à vue, il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez le ; mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-mê-

me. Votre frere est dans le monde ; c'est pour lui un pays étranger , il doit y être tout étonné. Le premier coup-d'œil du monde est enchanteur pour son âge. Il suivra le torrent, il menera d'abord une vie dissipée , il nouera des intrigues , il aura des passions , il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue , votre prudence me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt ; il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en défabuse ; les leçons , si elles ne sont adroitement déguisées, n'y peuvent rien, sans l'expérience. Il y a une foule de vérités que l'on est pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois presque pas ; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui est en relation de plaisirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le tems ; tranquillisez-vous , ma chere Comtesse, j'espere vous apprendre bientôt de ses nouvelles : en attendant tâchez de l'attirer chez vous ; procurez-lui des plaisirs honnêtes , c'est le seul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le sont pas. Amusez-le , montrez-lui toute votre tendresse ; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez-lui toujours de l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir sur ses démarches une inquiétude & une curiosité fatigantes ; par-

oïſſez ignorer , & ne point chercher à ſavoir , tout ce qu'il ne veut pas que vous ſachiez. Cette adreſſe eſt très néceſſaire avec les jeunes gens , ils ne peuvent ſouffrir la dépendance , ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominans ſont pour la liberté & pour les plaiſirs. Des parens tendres doivent paroître ſ'y prêter ; cette complaiſance aſſure leur pouvoir & n'y peut jamais nuire. Qu'on eſt puiffant quand on eſt aimé ! Votre frere Vous aime , ſon cœur & ſon caractère m'aſſureroient preſque que ce n'eſt point le goût de la liberté qui vous l'arrache ; & c'eſt ſur cela que mon eſpérance eſt fondée , & mes ſoupçons auſſi.

Si c'étoit une paſſion. . . Vous vous en apercevriez bientôt ; ſ'il eſt vivement affecté , il voudra cacher quelque tems ſon amour. Les Amans aiment le myſtere , vous le verrez diſtrait , rêveur , inquiet ; ſi l'objet en eſt digne , il ne pourra tarder à vous ouvrir ſon cœur ; il voudra vous faire partager ſes ſentimens ; vous deviendrez ſa confidente , il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme mépriſable , il mettroit tout en uſage pour ſe dérober à vos regards ; loin de vous chercher il vous éviteroit ; ce ſeroit alors , ma chere , qu'il faudroit redoubler d'art pour cacher des ſoins qui deviendroient néceſſaires. Cette crainte eſt peut-être ſans aucun fondement , ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de ſupprimer les

conseils, à moins que le Marquis ne vous en demande ; le moindre mal qu'ils puissent produire, lorsqu'ils ne sont pas demandés, c'est d'ennuyer, & dès qu'ils ennuyent, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux ; ils éloigneroient encore le Marquis, il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, & les leçons ne plaisent jamais. D'ailleurs rien n'est plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, sans attention, ou dans le dessein formel de ne pas la suivre, ou, ce qui est plus fâcheux encore, dans l'envie de l'écluser, de la retourner, de l'ajuster à ses intérêts & à ses penchans ; voilà, ma chere, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des passions vives, & que des parens peu habiles accablent d'avis dans un tems, où souvent ils ne sont pas capables de les écouter, encore moins de les suivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réserver pour les occasions décisives, la présenter alors dans toute sa force ; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conseille point non plus de parler de mariage à votre frere ; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas ; c'est une suite du goût pour l'indépendance. Presque tous nos jeunes gens pensent comme lui ; tous les parens vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frere est éloigné de votre idée, vous

l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous guidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables, j'approuve fort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, ma chere, c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté; la nécessité l'y forceroit d'abord: il lui en coûteroit de vous tromper; bientôt le mensonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, & tout seroit perdu; conservez précieusement sa candeur, je voudrois même qu'il sentît, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour ce vice, dans lequel une sévérité mal-adroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation, celle-ci la fausseté qui entraîne nécessairement la bassesse, c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chere Comtesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesez-les. Je vous trace la route que je suivrois à votre place; comptez sur tous mes soins, mon jeune ami pourra nous servir. Adieu, ma chere, vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

L E T T R E V.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Novembre.

LA justesse de vos reflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je sentoie la nécessité de procurer des plaisirs à mon frere ; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils, je me rends. Je les supprimerai. Il m'en coûtera ; mais je m'observerai désormais. J'ai déjà commencé : il est venu me voir aujourd'hui , je l'ai trouvé rêveur, sérieux, & un peu contraint ; je lui ai montré tout le plaisir que j'avois à le voir , il en a paru touché ; je l'ai prié de venir souper chez moi après-demain , il me l'a promis d'assez bonne grace ; & d'après sa promesse , je me suis assurée de Madame & de Mesdemoiselles de Saint-Albin. Il y a long-tems que j'avois projeté de ménager cette entrevue ; vous connoissez ces Demoiselles ; elles ont de la beauté ; elles sortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation ; la plus grande modestie ne prend rien sur leurs talens ; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables ; elles sont fort riches ; & d'une naissance distinguée : ce sont enfin des partis excellens. J'aurois beaucoup de joie , ma chere , si mon frere pouvoit s'attacher à l'ainée. Je veux donner à ce souper un petit air de fête. J'y ai invité plusieurs amis

aimables , des jeunes gens d'esprit. J'engage-
rai Mesdemoiselles de Saint-Albin à chanter.
J'ai fait tout préparer pour un petit bal après
le souper ; enfin je ne négligerai rien de ce qui
pourra contribuer à y répandre de l'agrément
& du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet
qu'auront produit mes soins. Mon mari badine
de mes préparatifs. Il ne croit point que Mes-
demoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere ,
il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les
vois pas ainsi ; elles sont comme toutes les
jeunes personnes bien élevées. Adieu , ma
digne amie ; est il besoin de vous assurer de
mon amitié ? Jugez-en par ma confiance.

L E T T R E VI.

*De Madame de Saint-Sever à Madame de
Narton.*

A Paris , 27 Novembre.

MON frere n'a point répondu à mon attente,
sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le
souper , le bal , tout a été froid & triste ; on
ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin.
J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette
fête , pour y faire naître le plaisir , je n'ai pu
réussir. Ah, que je crains que vos soupçons ne
soient trop bien fondés ! Les plaisirs décens
n'ennuyent point, quand on n'a pas le malheur
d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiete,
ma chere , mais j'ai sçu dissimuler , il ne s'en
est point apperçu. Je continuerai d'agir de

même, je ne me découragerai point; je l'éclairerai, je le servirai, sans le contraindre. Voilà, ma chere amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée, me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E V I I.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

Vous ne devez être ni découragée, ni surprise, ma chere Comtesse; je prévoyois, avec M. de Saint-Sever, l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure education. Mais, . . . ma chere, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les goûte pas, elles ne m'ont point reconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les Couvens, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer, & aimer constamment, une femme avec tant d'apprêt & si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance , ma chere amie ; avec cela , nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand, dès qu'il est connu ; nous trouverons le remède. La foule entraîne le Marquis , nous l'arrêterons. Voilà le monde ; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage ; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme, bon gré malgré. Le goût des filles d'Opera est à la mode. Ces femmes-là sont d'un accès facile : elles sont séduisantes ; & ce qui n'est qu'un goût , qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une passion dans un jeune homme neuf & sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plûpart trop méprisables , pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas défabuser une ame bien née. L'amour élève ou avilit l'ame, suivant l'objet qui l'inspire. Votre frere rougira du sien , il le combattra, nous l'aiderons à la vaincre. Ne vous effrayez pas , ma chere Comtesse, nous avons déjà un moyen de lui défilier les yeux sur sa chere *Léonor*. C'est une fille d'Opera très-jolie & très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses ; elle use certainement du manège des rigueurs , pour enchaîner le Marquis. Tous ses amans ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M: de la Roche, Financier riche & vieux, qui l'entretient fourdement , & qui a des raisons de cacher ses liai-

sons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret, auquel il est obligé, pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne se doute pas de cette intrigue ; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous ; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails, & de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas, ma chere Comtesse, laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, & comptez sur nous.

LETTRE VIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Novembre.

Vous me désespérez, fille adorable ; vous n'avez jamais été si passionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus ? Quel crime ai-je donc commis ? Quel crime, Hélas ! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable ! moi ! un si tendre amant peut-il l'être ? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir ! Deux jours, deux jours vont se passer sans que je puisse espérer. . . . Me haïrois-tu ? Grand Dieu ! Ah ! Léonor, il faut bien t'accuser de cruauté ; car quels peuvent être les motifs ?

Daigne au moins me les confier. Si c'étoit. . . .
 Quelle affreuse idée ! Mon ame la repousse loin d'elle , & tremble de s'y livrer. Explique-moi. . . . Cache-moi plutôt. . . Non, je veux tout savoir. Serois-je condamné à te haïr ? Je t'outrage sans doute ; ah ! pardonne, pardonne, chere amante, des transports dont je ne suis pas le maître ; tu fais si j'aimerois mieux mourir que te déplaire ? N'acheve pas de me désespérer ; daigne m'écrire , me répondre , mêle quelques consolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage l'amour Adieu. L'agitation , l'attendrissement , la crainte , se choquent dans mon ame , & confondent toutes mes idées. Dieu ! quel état ! permets que j'aie te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuse pas cette grace. . . . Tu ne pourras . . . je vole à toi.

L E T T R E I X.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 28 Novembre.

QUE votre amour me touche , mon cher Marquis ; mais que vos soupçons m'humilient ! Quoi ! vous ne me pardonneriez pas de mériter de vous un peu d'estime ? Vos vertus m'en ont tant inspiré pour vous, elles ont porté tant de lumière dans mon ame , que vous devriez , loin de vous plaindre , respecter leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'est à vous que
 je

je dois le desir, le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort, la barbarie de mes parens, qui dès l'enfance m'ont fait embrasser un état si dangereux; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas; la dissipation, les exemples, & plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop long tems sur les yeux le bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupçons. J'espere assez de votre complaisance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelque autre jour sans danger? Adieu, mon cher Marquis, que ne me connoissez vous mieux!

L E T T R E X.

Du Marquis à M. de Valville.

A Paris, 30 Novembre.

JE la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres, que je les trouverois aimables, si j'étois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rendent malheureux; à ce prix je consens à l'être. Non, j'espere vaincre sa résistance; j'en triompherai par ma tendresse, ce triomphe augmentera mes plaisirs.

B

Que les soupçons que je te communiquai l'autre jour étoient injustes ! Que je me les reproche ! Qu'elle les a bien effacés , sans chercher à se justifier ! Réviens , cher ami , des préventions que mon amour jaloux & irrité t'a pu donner contr'elle. Que tu la connoissois mal ! Tu la confondois avec ses pareilles ! . . . Non , elle est digne de mon cœur , elle le remplit ; ce n'est plus une intrigue , c'est un attachement . . . Un attachement ! Pour Léonor ! Oui , je ne m'en dedis point . . . Je souffre . . . Il n'est que toi dans le monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Permits ces épanchemens , j'en ai besoin. Je crains que ma sœur ne s'aperçoive de ma passion : c'est une femme estimable , elle m'a servi de mere , je lui dois beaucoup , elle m'est chere , mais elle est aussi remplie de préjugés que de vertus ; je la connois , elle me croiroit perdu si elle savoit que je suis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opera ! Ah ! c'en seroit assez pour la désoler. Il faut que je m'observe beaucoup , à cause d'elle , vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaisie est de me marier. Juge si j'y puis penser ! Je soupai chez elle il y a deux jours ; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'apercevoir de ses projets ; M. de Saint-Sever ne laissa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'écart , dès que j'entrai , & me vanta d'un air mystérieux , la beauté , l'esprit , & sur-tout la fortune de Mademoiselle de Saint-Albin. Je vis dès lors de quoi il étoit question. Le cercle

étoit déjà formé quand j'arrivai : on me présenta à Madame & à Mesdemoiselles de Saint-Albin. La compagnie assez nombreuse, étoit composée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'estimables, mais elles prétendent à celui de jolies ; d'hommes sensés, qui s'efforcent d'être agréables ; de froids savans, qui se donnent pour de beaux esprits ; de jeunes gens timides & empressés. Juge par ce détail de l'effet de l'ensemble. La conversation languissoit, on proposa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Mademoiselle de Saint-Albin étoit de cette partie. Elle & sa sœur sont belles, il faut en convenir ; mais quel air droit ! A peine leur ai-je entendu dire un mot, encore, lorsqu'elles le prononçoient, elles regardoient leur *maman*. On leur a voulu donner des talens ; l'aînée chante, la cadette joue du clavier. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois prise pour le *Stabat* du Pergolèse. Ces beautés sortent du Couvent. Je les aurois crues muettes, si je n'avois remarqué que tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles se mirent dans un coin à caqueter tout bas, avec une autre jeune personne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'entendis des discours si plats, débités avec une si prodigieuse volubilité, que je leur laissai vite le champ libre. On se mit à table, & l'on me fit le cadeau singulier de me placer auprès de Mesdemoiselles de S. Albin : je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faisois une question, elles me répondoient d'un air sec & froid, *oui, Monsieur,*

non, *Monsieur*, & Madame leur mère prenoit la parole à leur place quand la réponse pouvoit aller au delà du monosyllabe. Le souper finit; & ma sœur, qui vouloit absolument me faire trouver cette soirée charmante, fit danser. Il nous vint beaucoup de monde; c'étoit un petit bal très paré, très-illuminé. On dansoit déceimment, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de statues à ressorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la tristesse & l'ennui aient pris avec moins de grace le masque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & rester jusqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé, ma sœur s'en apperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut possible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma sœur, quels assauts j'aurois à soutenir, si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur! Vois combien je dois m'observer! Voudrois-tu te charger de faire l'emplette du carosse que je veux donner à Léonor? Tu me rendrais un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X I.

De Valville au Marquis.

A Paris, 1^{er} Décembre.

JE te croyois un peu raisonnable, Marquis, d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des

leçons d'un maître assez habile , tu n'en as pas trop profité. Allons , je vois bien qu'il faut te tenir la lisière. Ah ! fiez-vous à ces cœurs neufs ; ils sentent un si pressant besoin d'aimer , que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agrémens. Leur raison ! Je m'énonce mal : la raison n'est que l'expérience du monde , on ne l'a point à ton âge ; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grand enfans , vous êtes sujets à prendre vos premières palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentimens & à beaux procédés ; sottise ! On ne gagne rien à valoir mieux que ceux avec qui l'on vit ; & en bonne philosophie , le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde , & te mettre en réputation , & voilà que tu t'éprends de belle passion pour elle ; c'est un enfantillage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable ; & pour l'être qu'est-il besoin d'amour ? Il ne nous rend tels tout au plus qu'aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que de la galanterie ; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature ; les femmes ne se ressemblent-elles pas toutes assez pour nous faire passer légèrement de l'une à l'autre ? On est revenu de ces goûts exclusifs. Au lieu

de s'étouffer le cœur d'une grosse passion, on met en mille goûts divers & passagers, la monnoie d'un grand sentiment; petite maison, brillans équipages, petits soupers, maîtresses, aventures galantes, tous ces menus plaisirs font une assez bonne somme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtresses, pour bien débiter dans le monde, on prend à ses gages une Laïs en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour en jouir, & l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer, quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien sot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait son métier. La fine mouche, elle fait à quels filets se prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment; laisse-la faire, elle répandra dans toute sa maison une odeur de sainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baissée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, si un homme expert en femmes ne venoit à ton secours. Tu as besoin d'un Directeur; si j'en connois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un ton léger. Laisse entrevoir à la Nym-

phé des dispositions prochaines à la générosité, des dispositions, entends-tu ? Il n'est pas tems encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangemens* avez-vous donc pris ensemble pour cela ? Veux-tu que Léonor retracte bientôt ses rigueurs ! paroïs t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquieté son avidité (car elle doit en avoir) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre ; & si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue ? prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins ; ne paroïs estimer ni une femme, ni ses faveurs ; tire sur les bégueules à sentimens ; familiarise-toi avec elle, libre, hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis, la syrène se jettera dans tes filets, si tu fais autrement, tu t'empêtreras dans les fiens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu feras la fable du public ; & d'entrée de jeu, tu perdras par cette sottise mille bonnes fortunes : penfes-y bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutèle de ta sœur. Eternellement sous la férule ! Oh ! mon ami. Eh ! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoît & n'aime que des vertus de nos vieilles grand'meres ? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après ? Tu serois, si tu veux, le dernier des Romains. Après ? En serois tu plus aimé, mieux récompensé, plus fêté, plus heureux ?

Mon ami, autres tems, autres mœurs, c'est le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'est l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures ; non, mais celui du galant homme qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu seroit dans la bonne compagnie, comme un sauvage transplanté dans une ville civilisée : tout l'effrayeroit, elle effrayeroit tout.

Laisse-là toute à ta sœur, si elle en veut, (dans sa solitude elle est à plusieurs siècles de nous) & à sa sotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaisirs & à ce souper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuser, je gage ? Ces gens-là se persuadent bien qu'ils s'en amusent eux-mêmes, j'en réponds. Pour M. de Saint-Sever, il est de cette espèce d'hommes qui se trouvent bien par tout, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer ; bon homme au demeurant, droit, brouillon par désœuvrement ou par un zèle toujours gauche, vrai personnage de Comédie. J'ai vu quelque part les Demoiselles de Saint-Albin, jolies statues, il ne leur manque que la parole ; c'est assez bon pour femme, & je serois, pour cette fois sans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te marier. La femme qu'il est moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, & l'on met en liberté sa personne ; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoiselle

de Saint-Albin est une fille de condition, riche, elle peut être ta femme sans inconvéniens ; mais ce ne sera pas si tôt. Tu n'a pas seulement encore une maîtresse , comment penserois-tu petitement à prendre une femme ? Et Léonor mais qu'elle heure est il ? Sept heures & demie. Adieu , mon ami , je m'enfuis. J'avois un rendez-vous à six heures, je me proposois d'y être à sept , en voilà huit bientôt. A demain.

L E T T R E X I I.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris , 29 Novembre.

AH ! comment puis-je me tranquilliser, chere amie ? Je vois mon frere exposé aux plus affreux dangers. Je n'ose lui parler Qu'il me sera difficile de me taire ! Dans quel labyrinthe est-il donc ? Si des conseils vertueux & tendres deviennent dangereux, quelle ressource nous reste-t-il ? Mon mari qui n'est pas aussi effrayé que moi prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez ; il croit que cet homme pourra nous aider à désabuser le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choses qu'il vous a dites ? Sans doute que ce jeune homme vous est bien connu , & que nous pouvons sans risque nous en rapporter à lui. Assurez-le de toute ma reconnoissance, animez son zèle , engagez-le à nous continuer ses

soins. Adieu , ma chere amie , je ne compte que sur vous ; soutenez-moi.

LET TRE XIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris , 30 Novembre.

JE connois vos inquiétudes , ma tendre amie, & vous savez si je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre sensibilité , le mal n'est point sans remède. Le zèle de Ferval n'a pas besoin d'être animé , c'est un jeune homme tout de feu. Sa mere est mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve flatté de votre confiance & de la mienne ; il est charmé de m'être utile , & de voir que je fais assez de cas de son esprit & de son cœur , pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé , je puis vous en répondre. Elevé par la plus respectable des meres , il a les mœurs pures , l'ame belle , le cœur chaud. Son extrême vivacité , qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie , n'empêche pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures secretes ; il fait toutes les intrigues , je lui connoisse ce talent : d'ailleurs il est lié avec votre frere , il ne lui sera pas suspect. C'est par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous sachions.

Il a gagné, je ne fais comment, la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissémens. Le Marquis a confié à Léonor les desirs que vous aviez de la voir marié ; c'est depuis cette confidence qu'elle a redoublé de réserve avec lui ; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manège qu'elle employe à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déjà quelque tems. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse, en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix sur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement ; il lui fait des présens magnifiques ; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adresse admirable. Enfin, ma chere, il est dans l'yvresse, dans le délire ; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier & ces deux sentimens me paroïtroient également

dangereux. Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever ; qu'il voulût auffi s'en rapporter à nous ; je vous recommande, ma chere Comtesse, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois son zèle & sa tendresse pour vous ; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates, nulle démarche n'est indifférente.

Je ne fais si vous connoissez Valville ; il passe sa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes ; il se croit irréprochable sur l'honneur & n'en a que de fausses idées : l'espece de vertu qu'il s'est faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il méprise ; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés ; il se croit honnête homme, & n'est qu'un homme du grand air ; il pense mal des femmes, paroît les respecter, n'en estime aucune, s'amuse avec toutes, badine avec l'amour, se fait par décence un devoir de l'amitié ; hait la débauche, cherche le plaisir, le trouve rarement ; son goût est délicat, son ame foible, son cœur froid & gâté ; esclave des usages les plus extravagans, il traite gravement les choses frivoles, & n'a nulle idée de tendresse & de sentiment. Voilà, ma chere Comtesse, un esquisse du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraye pas, cet homme pourra nous servir beaucoup ; son cœur n'est pas fait pour traiter l'amour en passion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule ; mais il le combattra fortement. Le vice agit plus adroi-

tement que la vertu ; & ses faux préceptes feront une impression plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillit sur lui s'il étoit connu, ne se serve de l'ascendant que dix ans de plus & beaucoup d'expérience lui donnent, pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans lesquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner ; mais elle n'a encore osé montrer ce desir, & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répète, c'est un très-grand bonheur dans cette circonstance qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma chere Comtesse, le détail exact & certain de l'état des choses. Soyez sûre que je serai bien informée, & que je ne vous laisserai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, & comptez sur la plus tendre des amies.

L E T T R E X I V.

Du Marquis de Roselle à Valville.

A Paris, 2 Décembre.

QUE tu connois peu l'amour, cher Valville ! Pardonne ; ta lettre m'a revolté. Eh ! qu'est-ce donc pour toi que ce sentiment, si tu peux ainsi l'assujettir aux circonstances ! Ah ! que mon cœur est différent du tien ; je brûle, je meurs

pour Léonor, & je chéris mes tourmens. Sa vertu, qui me désespere, m'est pourtant précieuse & respectable. Que j'aie feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouver digne de mon estime ! Valville, as-tu bien pu me donner ce conseil ! Eh ! comment le pourrois-je suivre ? Non, non, ma tendresse, mes soins, peuvent seuls fléchir son cœur ; quel triomphe, cher ami ? Ne regarde point en arrière, oublie les égaremens de cette fille estimable aujourd'hui, & tu verras que sa vertu est plus difficile à vaincre, que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de séductions. Elle me permet hier d'entrer chez elle ; quel mélange admirable d'amour, de modestie, de sagesse & d'agréemens ! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché ; je lui dois de la reconnoissance ; ses moindres bontés sont des sacrifices ; ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve ; enfin c'est un être adorable Ah ! mon ami, dans quel état est mon cœur ! elle m'a réduit au point de ne lui demander rien, mon respect égale mes desirs. Que deviendra tout cela ? Je ne sais ; mais si je cessois bientôt d'espérer, je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois ; ton amitié fait ton excuse & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins : ménage Léonor dans tes réponses, tu dois ces égards à notre amitié ; garde-toi surtout de me proposer d'autres maîtresses. Adieu cher Valville, songe que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.

L E T T R E X V.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris , 2 Décembre.

JE t'aime & je te plains, mon cher Marquis, mais je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maîtresse ; allons, soit, je la respecte, je bannis les souvenirs en ta faveur. Mais, mon ami, quand elle seroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuvasse davantage ? C'est chez toi une frénésie que l'amour ; l'amour ? sçaches qu'il ne doit être qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuses, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuse, on l'entretient décemment ; & on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente ; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état, ce n'est gueres qu'à mon âge qu'on en vient là. Les alentours de ces Dames sont plus gênans. S'insinuer dans l'esprit d'un mari, s'assurer de ses gens, conserver l'air de décence, sont des choses difficiles ; l'usage du monde peut seul les apprendre ; aussi

n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord ; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'est une fièvre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la considération, tu dois craindre singulièrement le ridicule ; songe à celui que tu te donnerois si ton aventure étoit sçue. Je te jure le secret ; mais ne vas pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchise comme je te pardonne tes erreurs.

L E T T R E X V I.

*De Madame de Narton à la
Comtesse.*

A Paris, 20 Décembre.

JE suis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes Terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où je vous laisse. Une affaire imprévue & indispensable presse mon départ, & je ne fais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction ; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pu ; mon zèle ne se refroidira certainement point par l'absence, & peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies ; il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de Madame de Fer-
val

val sa mere ; elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ses lettres, si elle peuvent vous être de quelque utilité. Adieu, ma chere Comtesse, j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

QUE les affaires qui vous éloignent sont venues mal à propos, chere amie, & que vous m'étiez nécessaire, ne fût-ce que pour me consoler ! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frere ; il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche, je n'ai pu l'empêcher de se livrer à son zèle. Je n'augure rien de fâcheux de cette visite, il veut lui-même vous en rendre compte ; je vous avoue que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits ; tout cela m'étonne si fort que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie, donnez-moi des nouvelles de mon frere dès que vous en saurez, & des vôtres je vous en prie.

L E T T R E X V I I I .

Du Comte de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

JE me suis réservé, Madame, le plaisir de vous faire moi-même le détail de ma visite ; ma femme prend la chose assez sérieusement pour nous deux. Ce n'est pas que je trouve ses craintes déplacées tout-a-fait, le manège de la belle est trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier ; mais notre Marquis n'a pas perdu la raison, à ce que j'espère, il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche, c'est une ancienne connoissance, je l'ai vu autrefois commencer sa carrière ; ce souvenir n'est pas extrêmement flatteur pour lui ; mais je me suis bien gardé d'en rapporter les circonstances fâcheuses, au contraire j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaisir extrême, parce que nous étions en présence d'un jeune Duc qui venoit sans doute lui emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'espece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le Duc a été sorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma visite, j'ai ensuite vanté son hôtel, son jardin, ses meubles, &c. Il m'a promené par-tout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très bien dans son esprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait

depuis vingt ans que je ne l'avois vu, je lui ai raconté mon mariage, & tout doucement j'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frere; je lui ai dit ses amours avec une fille d'Opéra; ce sont les plus aimables, a-t-il répondu; elles sont un peu cheres, mais aussi... Ah! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a assuré que cette fille étoit entretenue par un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit; cet homme l'aime éperduement & elle le trompe. Oh! le sot! le sot! s'est-il écrié, peut-on ainsi se laisser duper? Et vous assurez qu'il a de l'esprit? On dit qu'il en a prodigieusement, & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité? On la nomme je crois Léonor, oui, Léonor. Il a rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit, après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit; j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame, j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage, ou foiblesse, il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit, je fais me rendre justice; à mon âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois, tous ses meubles sont mes présens, 40000 liv. de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité; j'en ai exigé du secret; j'ai une femme vieille & dévote, des enfans de trente ans, deux gen-

dres de qualité qui comtent sur tous mes soins à augmenter ma fortune, nous avons d'ailleurs affaire à une homme dont l'austérité ne s'accommode pas de nos plaisirs, tout cela m'oblige à la discrétion ; je me flattois qu'on ignoroit ma foiblesse. - La misérable ! elle se servoit de mes précautions même pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; & c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle savoit que ma famille nous épioit. Vous etes galant homme, Monsieur, a-t-il ajouté, vous connoissez le monde, ainsi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon secret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je suis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuses créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable replongée dans la misere, d'où mon imbécillité l'avoit fait sortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrens d'injures ont succédé à cette reflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embrassé, & lui ai promis le secret ; nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde, & je l'ai laissé dans les dispositions où je le voulois. C'est un vice qui va en châtier un autre ; il me semble qu'il n'en peut rien résulter que de bon. Adieu, Madame, vous voyez que dans cette affaire il y a des aspects assez plaisans ; je vous chéris & vous respecte de toute mon ame.

 L E T T R E X I X.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 13 Décembre.

AVEZ-vous besoin d'être généreux pour être aimable ? Reprenez , cher Marquis , reprenez , je vous en conjure , des dons trop magnifiques. Vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude ; mais ne paroissez pas par de tels dons me soupçonner d'une avidité méprisante qui n'est pas dans mon cœur. Hélas ! vous jugez de mes sentimens par ceux de mes semblables ! Préjugé cruel ! C'est à la vertu à m'en défendre ! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi ? Je vous renvoie l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette ; je vous supplie de le reprendre , & d'être sûr que ma reconnoissance égale votre générosité.

L E T T R E X X.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 14 Décembre.

AH ! c'en est trop , refuser jusqu'à mes présens ! C'est m'annoncer mon malheur par un mépris que m'outrage . . . Je ne le reprendrai point . . . Vous me haïssez ! je le vois , je le sens . . . Léonor , au nom de cet amour dont je suis pénétré , daigne ne pas me désespérer

ainfi ! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendrefſe ! chere & trop vertueuſe amante , rends moi plus de juſtice à ton tour. Hélas ! ſonge que ces dons que je t'offre avec tant de plaifir , ſont les ſeuls ſoulagemens de ma douleur : m'envierois-tu cette conſolation ? Moi te ſoupçonner d'avidité ! Ah ! Léonor ! eſt-il poſſible que tu juges ſi mal d'un cœur tout à toi , qui ne respire que pour toi ! Si tu étois affez cruelle pour me renvoyer encore cet écriin. . . . Ah ! garde-toi de me réduire au deſeſpoir.

L E T T R E X X I.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 14 Décembre.

Vous l'exigez , mon cher Marquis , je me rends , j'accepte ce ſuperbe préſent ; daignez pourtant ne vous point informer de l'uſage que j'en veux faire , & permettez que je ne conſerve que la bague. Que vous me rendez heureuſe ! Je puis donc faire du bien !

L E T T R E X X I I.

De Valville au Marquis.

A Paris , 17 Décembre.

QUE deviens-tu donc , cher Marquis ? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles.

N'as-tu point montré mes billets à ta belle ? Si tu avois poussé la foible jusques-là , je ne m'étonnerois plus de ton silence. Ecoute donc, mon ami ; ma foi, cela passe la plaisanterie, & c'est très-sérieusement que je t'avertis , que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée , tu en seras au désespoir. Voilà un sujet perpétuel d'epigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maîtresse étoit une Vestale, tu pourrois trouver quelques Bourgeoises éprises de l'Astrée, qui t'admiraient ; mais l'adorateur de Mademoiselle Léonor , n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune Marquise d'Asterre ; ce sera une diversion agréable & nécessaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir , les comparaisons que tu seras en état de faire, t'ouvriront les yeux. Adieu , mon cher , à demain , n'est-ce pas ?

L E T T R E X X I I I .

Du Marquis à Valville.

A Paris , 18 Décembre.

Tu n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges ; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait

Léonor ? Peut-on condamner aussi légèrement ! Son état est vil , je l'avoue ; mais l'a-t-elle choisi ? Les suites inévitables de cet état , les séductions qu'il entraîne . & qu'elle a éprouvées , les imprudences qu'elles lui ont fait commettre , ses fautes peut-être , ne peuvent-elles être excusées par le malheur de son sort , par l'abandon affreux où elle s'est trouvée ? Ne peuvent-elles être effacées par la vertu , dont son cœur est à présent rempli ? Ah ! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humilians , répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands ces aveux ! Cher Valville, si tu connoissois son ame ! si tu savois quel usage elle fait de mes présens ! Les diamans que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit ; mais hier , tandis que j'étois avec elle , ces infortunés , dont sa générosité a réparé les malheurs , vinrent fondant en larmes se jeter à ses pieds , & malgré sa défense firent éclater leur reconnaissance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entière , ah ! c'étoit moi qui leur en devois à tous ! Voila, Valville, voilà l'objet auquel je suis attaché ; penses-tu que je puisse en rougir ? Que je me trouverois bas de n'oser honorer la vertu pour elle-même ! Adieu, mon ami , songe que je suis assez malheureux sans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me présenter chez ta jeune Marquise. En quoi ce prétendu bon air la rend-il supérieure à ma chère Léonor ? Je ne veux point

de diversion à mes chagrins. Je les aime, & Léonor seule peut les adoucir.

LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 Décembre.

AH! cher Marquis, c'en est fait, ne me re-voyez plus, n'exigez plus que je vous voye. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable, que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche séducteur, ce La Roche, dont peut-être déjà vous savez les fureurs, ce monstre qui, sous l'ombre de la piété, du desir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bien-faits. . . . ah! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis apperçue, mais j'avois trop craint de m'en appercevoir; ses secours m'étoient nécessaires; ce n'a été que par degrés qu'il est parvenu à me demander l'infâme prix de ses dons. La haine, la vertu, que fais-je? l'amour peut-être, tous ces sentimens plus vifs alors, que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejeter avec un mépris plein d'horreur ses propositions affreuses. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt succédé à l'amour.

Il a sçu que vous m'étiez attaché ; la jalousie s'est emparée de son cœur : que d'outrages il m'a faits ! Il m'a chassée ignominieusement de l'appartement que j'occupois ; il s'est emparé de mes pierreries , de mes bijoux ; il a tout pris. Ces pertes , très-considérables , ne me causent point de regrets ; tout ce que je tiendrois d'un tel monstre me seroit odieux ; mais l'éclat indécent des insultes qu'il m'a faites , m'humilie & me déchire le cœur. Hélas ! si , dans mon état , on pouvoit se flatter de conserver encore quelque ombre de considération , le misérable me l'auroit ravie. Adieu , trop cher & trop tendre Marquis : plaignez une malheureuse victime des rigueurs de la fortune , mais cessez de la revoir. Si j'ai pu mériter de vous quelque estime , daignez me conserver un sentiment si précieux , & je mourrai contente.

L E T T R E XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 26 Décembre.

QUE medis-tu, chere amante ? O ciel ! quelle audace ! Toi mourir , toi . . . je vole à ton secours ! Eh ! que ne m'apprenois-tu ? . . . Mais est-il tems de faire ces réflexions ? Ce monstre n'échappera pas. . . Ma divine amie , au nom de ma tendresse ne te laisse point accabler. Les outrages de cet homme abominable sont les éloges de ta vertu ; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je

suis à toi : les momens me sont chers. . . . Calme-toi, je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

L E T T R E · X X V I .

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Janvier.

AI-JE besoin d'encouragement, Madame ? Je servirai le Marquis de Roselle de tout mon pouvoir ; mais sa passion est d'une violence qui m'effraye. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a servi qu'à l'enflammer davantage, Il vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, des habits, des bijoux, des pierreries, un carrosse, des Domestiques, & une pension plus forte que celle que La Roche lui faisoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépense, sa terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder La Roche, qui s'est tenu caché depuis qu'il a sçu cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'espérance, si l'on veut me laisser faire. Mon Valet de Chambre (car ce sont-là les ressorts que je me trouve obligé d'employer) est toujours dans la plus étroite liaison avec la suivante de Léonor ; c'est par ces petits moyens que j'espère parvenir au but. Je me trouverai

le plus heureux des hommes si je puis réussir ,
& vous convaincre par mon zèle de tout mon
respect.

L E T T R E X X V I I .

*De Madame de Saint-Sever à Madame de
Narton.*

A Paris, 6 Janvier.

QUE j'ai de chagrins, ma tendre amie ! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa terre, & de lui dire, avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis ; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérables. Le Marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre : M. de Saint-Sever le retint, & continua de lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir ; ce frere que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devient fier, & presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, & personne n'a le droit de diriger mes actions : mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'osai le rappeler. M. de Saint-Sever étoit trop animé & le Marquis aussi ; peut-être ne le reverrons nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquié-

tudes ! Mon mari est furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie, mes malheurs augmentent chaque jour.

L E T T R E X X V I I I .

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes , 9 Janvier.

VOTRE douleur est juste & naturelle , ma chere Comtesse ; mais de quoi vous sert en ce moment que mon cœur la partage ? Hélas ! je ne suis point avec vous , je n'essuie point vos larmes. Puisse au moins le malheur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonspect ! Employez, ma chere, tout l'ascendant que vous avez sur lui , pour l'engager à réprimer son zèle & sa colere. Eh ! peut-on se facher sérieusement contre un malheureux tyrannisé par la plus violente des passions ? Ce n'est plus lui qui pense , qui parle , qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire ; comme un des ces hommes, dont la nature nous offre le triste spectacle pour nous humilier. Votre frere est à-peu-près dans cet affreux état , mais il en sortira , & son repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point désiré , il faut les plus grands ménagemens. Que M. de Saint-Sever vous console en partageant votre affliction : qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à

votre frere ; mais dites-lui , je vous prie , que
 je le conjure de se reposer sur M. de Ferval ,
 des soins qu'il faut prendre. Dites-lui que je
 prévis tout ce qui arriveroit de sa démarche
 dès qu'il m'en eût envoyé le détail. Il ne faut
 point essayer d'arracher le trait dont l'ame de
 votre frere est blessée ; il faut chercher à le dé-
 tacher doucement ; il faut opposer l'art à l'a-
 dresse : le cœur des honnêtes gens est plus dif-
 ficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici
 un travers, c'est une foiblesse. Ferval met tout
 en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas
 les plus petits moyens. La liaison d'un de ses
 gens avec la femme de chambre de Léonor, le
 met à portée de savoir beaucoup de choses , &
 d'arranger ses démarches suivant les circonstan-
 ces. Je ne doute pas que vous ne le voyiez
 souvent. Il ne m'a point confié ses desseins.
 Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il
 sent combien en général les confidences sont
 dangereuses , & n'en veut faire à personne.
 Laissons le agir. Sa mere excite son zèle ,
 comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres
 qu'elle lui écrit , ne sont pleines que de vous ,
 du Marquis , & de toute cette malheu-
 reuse aventure , qui l'intéresse singulierement.
 Elle, sa famille composent ma société ; je n'en
 cherche point d'autres.

Il y avoit long-tems que je ne l'avois vue ;
 j'ai retrouvé son esprit, ses vertus, son caracte-
 re, comme je les avois laissés ; mais ce que je
 n'ai pas reconnu, ce sont ses trois filles ; l'une

de dix-huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez; pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumière des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'entoure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je suis que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque desir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse; il faudroit en redoubler les témoignages, & sur-tout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu, ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous !

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Décembre.

LA parole que vous m'avez donnée, mon cher Marquis, de ne point voir cet abomina-

ble La Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colere ? Je le méprise trop pour vouloir être vengée. Promettez-moi que vous ne le verrez jamais. Je le crains, c'est une ame vile ; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches . . . Je frémis à la seule idée . . . Mon cher Marquis, pardonnez-moi mes craintes. Daignez aussi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre générosité. Suis-je faite pour tant de magnificence ? Non, elle m'humilie. Est-ce là l'exterieur de la vertu ? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je serois malheureuse, si j'étois la cause de votre rupture avec Madame de Saint-Sever ! Elle aura sans doute entendu dire que vous m'aimiez ; elle aura sçu la dépense que je vous ai occasionnée ; elle aura été pénétrée de douleur, cette sœur si tendre & si respectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur ; elle ne connoît pas mon ame ; mon état seul doit me rendre odieuse à ses yeux. Son mari est un homme simple, honnête, il vous aime ; son âge, ses soins, lui donnent des droits sur vous. Il est persuadé que vous allez vous ruiner pour moi ; il cherche à vous retirer de ce danger ; pourriez-vous le trouver coupable ? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier est raisonnable, & l'attachement que vous avez pour moi met obstacle à leur dessein. Je suis trop votre amie, je vous dois trop, pour ne pas vous en avertir.

Eh !

Eh ! quelle autre raison avois-je de vous éloigner ? Mon cher Marquis , craignons l'un & l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la simple amitié ; si ses plaisirs sont moins vifs , ils sont moins suivis de peines. Voyons nous rarement , je vous en conjure. Cherchez des secours contre votre passion dans le sein de votre famille. Attachez-vous à quelque objet aimable , vertueux , & digne de votre amour ; & s'il le faut , pour le repos de vos jours , oubliez moi . . . Adieu , mon cher Marquis , soyez heureux, tous mes vœux seront comblés.

L E T T R E X X X .

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 28 Décembre.

Tu me ravis , fille divine ! être adorable ! Que je puisse t'oublier ! Que je le veuille ! plutôt mourir mille fois. Eh ! que m'importe que mes parens desirent de me charger d'un joug affreux ? Je ne me ferai point la victime de leurs sentimens. Je renonce au mariage , & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi , ma Léonor , tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te fais-tu sur mes présens ? Ah ! je te l'ai déjà dit , ne m'interdis pas cette douceur , cette consolation , la seule qui me soit donnée & que ma famille me dispute encore ! Je ne verrai point La Roche, je te l'ai promis. Je n'aurois pu me fouiller d'un sang si vil que

I. Partie.

D

dans les premiers mouvemens de ma fureur ; n'apprehende rien de la sienne. Que tu es bonne ! que tu es grande ! Tu merites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre ; mais c'est pour admirer tes sentimens , sans m'y rendre , & pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LET TRE XXXI.

De Valville au Marquis.

A Paris , 8 Janvier.

J'ABHORRE le rôle de Censeur , mon cher , mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes folies sont publiques , elles rejaillissent sur moi. Tu t'affiches , tu vends des terres ; tu te brouilles avec ta famille ; tu choques toutes bienséances ; je dois t'en avertir. Il n'est pas nécessaire d'aimer ses parens ; mais il faut vivre décemment avec eux , les voir rarement , mais les voir. Les ruptures & les éclats font un tort ; c'est se manquer à soi-même. Il y auroit de la sottise à se refuser les plaisirs , mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui , mais on a de la décence. Tu n'en conserves point ; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses prendre par un faux air de vertu ; quelle extravagance ! Quand cette vertu seroit vraie , il faudroit être bien dupe pour

s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il ? Mais eelle, dont Léonor se pare à tes yeux , est fausse de toute fausseté.

Puisque c'est là ce qui t'a séduit , s'il le faut , pour te guérir de cette manie , je t'envoyerai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse au moins Crois-moi , mon cher , je connois mieux cette fille que toi . . . Tu es le premier , & tu seras l'unique , auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchise , dont tu es pénétré , n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux si beaux , elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver , par des faits , qu'elle a été la conduite d'une fille d'Opéra ? Ce titre seule l'annonce. L'artifice est trop grossier. Comme je ne te vois plus , j'ai pris le parti de t'écrire , & de t'informer que tu deviens le sujet universel des plaisanteries. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livre toi aux plaisirs , aie des maîtresses , évite les leçons de ta sœur , & le verbiage de ton beau-frere , tu feras fort bien ; mais observe les bienséances d'usage , le monde l'exige ; il n'est plus possible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor sans balancer , nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

L E T T R E X X X I I .

Du Marquis à Valville.

A Paris , 9 Janvier.

C'EN est trop , Monsieur , vous me poussez à bout. Joindre la colomnie à l'outrage. Vous ignorez ce que c'est que l'amour. Je croyois que vous respecteriez l'amitié. Votre cœur n'est pas fait pour les sentimens tendres ; j'en exige dans mes amis. Ce seul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conseils superflus & d'avertissemens importuns. Supprimez les , & oubliez-moi.

L E T T R E X X X I I I .

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 20 Janvier.

PARDONNE, pardonne, ma Léonor, un mouvement dont je ne suis pas le maître. Je n'ose te l'avouer. Tu n'es pas faite pour être soupçonnée ; aussi ma curiosité ne vient-elle pas de jalousie ; elle prend sa source dans l'intérêt le plus tendre . . . le plus vif . . . Ah ! ma chere, puis-je sans témérité te demander la grace de m'apprendre ce que c'est que la lettre que tu reçus hier à ta toilette ? Elle te causa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laissas tomber cette lettre , & je vis ton inquiétude , pendant que je la ramassois ; je ne fis que regarder

le dessus, j'allois te la rendre ; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah ! si c'étoit quelque événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me laisser ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je ne puisse savoir ? Chere Amante, mon cœur t'est ouvert, daignes-y verser tes peines. Je te vis hier distraite, rêveuse, tu soupirois. . . tu me regardois. . . Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéresse. Je n'osai faire éclater le desir ardent que j'avois de la voir ; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, si les choses qu'elle renferme ne sont pas des secrets déposés dans ton sein, si elle n'intéresse pas d'autres que toi, je te conjure de me dire. . . Ma Léonor, je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux ; je ne m'adresse qu'à toi pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre. . . Adieu, si je te suis cher, tu ne me refuseras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 21 Janvier.

JE ne puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui, dans aucun cas, n'est en mon pouvoir. Daignez ne pas me presser davantage. C'est une affaire importante. . . Vous ne pouvez la savoir ; ne vous inquiétez pas, ce n'est point un malheur ;

dans d'autres circonstances, ç'auroit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur, & même la reconnaissance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis, vous ne pourriez sans injustice me faire un crime de ma réserve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à Madame de Marton.

A Paris, 25 Janvier.

J'AI gagné bien peu de terrain, Madame, depuis quinze jours ; mais je vis hier, par l'entremise de mon Valet de-chambre, Marton, suivante de Léonor : je vais vous répéter notre conversation, avec tout le verbiage indispensable vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comme de raison, par les protestations d'une fidélité à toute épreuve pour sa maîtresse. Elle me dit qu'elle ne ressembloit point à toutes les femmes de son espece ; qu'elle avoit de l'honneur. Je savois par cœur ce préambule : Je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponse lui plut, quoiqu'elle fit quelque semblante de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, Monsieur, que vous êtes un honnête homme, & que ce n'est que par un bon motif que vous voulez savoir. . . . Dis-moi tout ce qui se passe, lui dis-je, & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas ! dit-elle, Monsieur, j'appartiens à qui me fait gagner ma vie ; si c'est

vous qui avez cette charité, c'est vous que je servirai. Après avoir ainsi arrangé son honneur, sa conscience & son intérêt, elle me dit que sa maîtresse étoit fort discrète, & ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques soupçons, ajouta-t-elle, mais je ne puis vous rien dire de positif. Je lui demandai quels étoient à-peu-près ses soupçons. Eh! mais, dit-elle, je ne fais . . . elle a bien sûrement des desseins. Il est certain qu'elle ne voit plus personne que M. le Marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat, M. de la Roche de tems en tems, & c'étoit pour être libre de le recevoir encore, qu'elle ne voyoit M. de Roselle qu'aux heures qu'elle lui marquoit; mais depuis ce qui s'est passé, nous ne voyons plus de Messieurs au logis. C'est de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de cesser de lui faire des présens. Dans les commencemens elle les recevoit avec joie; mais je sais bien que, quand on lui apporta l'autre jour le magnifique nécessaire qu'il lui a donné, elle en fut réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dits devant moi, qu'elle a dessein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que fais-je moi? Enfin, Monsieur, il y a quelque chose là-dessous; je ne vois pas ce que c'est, mais on ne peut changer si facilement du noir au blanc. Mais, ma chère Marton, est-il possible qu'elle ne donne sa confiance à personne? Je ne dis pas ça, répondit-elle; Mademoiselle Juliette . . . oui, Mademoiselle Juliette pourroit savoir . . . Quelle est, lui dis je, cette Mademoiselle Juliette? C'est une Demoi-

selle, comment vous dirai-je . . . une Demoiselle . . . comme ma maîtresse. Elle est à la campagne à dix lieues d'ici, chez un Monsieur fort riche, avec lequel elle vit. C'est la meilleure amie de ma maîtresse ; elles s'écrivent souvent . . . Je ne connois même qu'elle qui lui écrive ; & c'est ce qui me donne encore plus d'envie de savoir de qui vient une lettre, que ma maîtresse reçut il y a trois jours d'une autre main que de Mademoiselle Juliette . . . Ah ! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite, ni reçue sans dessein ! On ne m'a rien dit ; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi, elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure là ; c'est ordinairement celle où le facteur rend les lettres. C'est toujours à moi qu'il les remet ; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roselle étoit ici, & remit à ma maîtresse une lettre qu'elle lut avec des façons . . . Elle la laissa tomber ; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui l'avoit ramassée . . . Tenez, Monsieur, il y avoit quelque chose . . . Elle attendoit sûrement cette lettre . . . Je ne fais encore ce que c'est ; mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secrétaire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez vous ? m'a-t-elle dit ; je suis sortie, elle a r'ouvert le secrétaire, mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vît, & j'ai bien remarqué que

cela n'a pas été fait sans dessein. Comment , ai-je ajouté, ta maîtresse est-elle avec le Marquis à présent ? Oh ! Monsieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne , qu'il a pour elle du respect ; car il me semble que c'est ainsi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Duchesse , & une Duchesse n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut , que Mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas longtems que je suis avec elle ; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi , parce que peut-être elle savoit des choses . . . Quel est, lui ai-je dit, à-peu-près le caractère de ta maîtresse ? Monsieur, elle n'est pas mauvaise ; elle est assez douce à servir ; quand elle a de l'argent, elle est libérale ; elle ne fait point disputer ni marchander ; elle a bien de l'esprit, à ce que l'on dit ; au reste, elle ne me parle presque pas. Depuis quelle est rêveuse, inquiète, agitée, quand elle est seule, mais elle prend un air riant & agréable, dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde... Oh ! non, Monsieur, rien du tout, j'en suis bien sûre. Eh ! sans cela... Je m'y connois, j'en ai servi plusieurs ; quand on est pauvre, l'argent de ces Demoiselles est aussi bon que celui d'autres personnes. Je suis honnête, Monsieur, & cela me suffit. J'aime réellement Mademoiselle Léonor, elle est ma maîtresse, & je fais mon devoir. Il faut que ce soit vous , Monsieur , pour que je dise . . . Tu m'as promis . . . Oh ! oui, c'est

par bonne invention , je le vois , ainsi je n'y crois pas de mal , & vous aurez soin de moi. Je t'en réponds, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai sçu d'elle, qu'il y a quelques jours, le Marquis envoya des diamans magnifiques à Léonor, qu'elle les refusa d'abord, & ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il lui fit: qu'après en avoir vendu pour 6000 liv. elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus. (Ils l'ont dit secretement à Marton). Ces gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit. Ils se jetterent aux pieds de Léonor; ils lui firent de si pathetiques remerciemens, que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment-là; elle joua parfaitement la générosité, la modestie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore donné depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée, ce n'est que la grandeur des remerciemens qui l'a seule exagérée; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractère nous avons affaire. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliette; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi savoir ce que c'est que cette lettre; je ne vous laisserai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point

de tout ceci à Madame de Saint-Sever , vous connoissez son mari, il est toujours fort en colere ; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui , le Marquis ne donneroit pas tant de chagrin à sa famille ; que sa sœur l'a gâté, &c. qu'il l'abandonne ; qu'il ne veut plus se mêler de ses affaires ; mais il s'en mêleroit demain s'il le pouvoit , & tant pis pour ses affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle sauroit ; il est plus prudent de ne lui en rien dire , & je vous demande cette grace. Adieu , Madame ; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect , & que j'embrasse mes sœurs ?

L E T T R E X X X V I .

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 18 Janvier.

COMMENT t'avouer mon crime , chere Amante ? Mais aussi comment retenir les mouvemens que cette lettre . . . Ton secrétaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus , j'ai lu . . . Pardonne , ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor , juge , si tu le peux , de mon inquiétude , de mes craintes Accepteras-tu ? La réponse que tu me fis hier me rassure . . . Mais , grand Dieu ! Quelle épreuve ! Si tu ne m'aimes pas avec passion , je suis perdu. Dis-moi , dis-

moi , que tu refuses . . . Dois-je empêcher ton bonheur ? Je m'opposerois à ta fortune ! Mais puis-je consentir à te perdre ? Je suis au désespoir, je te renvoye cette lettre fatale ! Fatale ! Puis je appeller ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu ! Je succombe ; adieu, adieu, Léonor, je ne fais ni ce que je desire, ni ce que je crains ; mais l'agitation où je suis, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi, de grace, quel est cet homme si grand, si vertueux, si digne . . . Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux !

L E T T R E X X X V I I .

Trouvée dans le secrétaire de Léonor.

A Tours , 11 Janvier.

LES mépris, dont vous avez accablé mon amour, Mademoiselle , après m'avoir ôté toute espérance , m'ont défilé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuste ; vous m'avez banni pour jamais de votre présence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai passés dans ma retraite ! Ah ! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu justice à votre sagesse. Aveugle que j'étois ! Je ne découvrois pas la cause de vos refus ! Je les prenois pour des caprice, pour de la haine : je ne croyois point vous offenser. Vous l'avoueraï-je, Mademoiselle ? Votre état , les préjugés qu'il entraîne

ne me laissoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes desirs étoient brûlans ; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce là ! J'ai suivi vos démarches, Mademoiselle ; elles vous assurent mon respect & mon repentir. Heureux si vous daignez m'en pardonner une offense involontaire, dont je rougis ! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuse idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs se sont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur qui se présente à vos yeux ; c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, & le seul qu'il puisse vous rendre. Oui, Mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour & vos vertus ; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main ; je méprise les préjugés ; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur ; une fortune considérable n'est qu'un motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah ! Mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, & mon destin fera digne d'envie. D'Albiville.

L E T T R E X X X V I I I .

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Janvier.

Vous avez manqué essentiellement, Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret, le secret d'autrui, & vous me le dérobez d'une manière indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage ? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action ; ils seroient peut-être trop offensans pour moi ; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secrétaire ouvert ; mais ce ne devoit pas en être une vis à-vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir contre les honnêtes gens ; notre sûreté est dans leur honnêteté même. Et l'amour, l'amour, dont la première loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main ! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentimens si purs. . . Si je le croyois. . . Non, je ne le crois pas. . . Vous avez donc vos momens de foiblesse. . . Je ne fais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là ; peut-être mon amour propre est-il secrettement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous

ouvrir entierement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret , je veux bien ne vous pas céler mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches ; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle, trop sainte, pour que je puisse le regarder comme une espece de marché. Je suis dans un état bien vil , ma naissance est bien obscure, je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût effacé ma honte & terminé mes malheurs ; mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à jurer un amour que je ne sentoï point, & que je n'aurois jamais pu sentir. La probité a fait taire l'ambition ; je serai peut-être méprisée ; mais à mes propres yeux, je ne serai point méprisable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher Marquis, quels sont mes sentimens. Ma réponse est faite, ne vous informez point quel est cet homme honnête & malheureux, je ne puis l'aimer ; mais je lui dois une reconnoissance éternelle, & un secret inviolable.

L E T T R E X X X I X .

De Madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 28 Janvier.

MADAME de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils ; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zèle. Nous som-

mes charmées de votre ardeur, elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une chose si honnête, que des moyens honnêtes. Il est toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le sont pas ; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le fais, ne mérite point d'égards ; mais on lui doit de la justice, parce que c'est une dette universelle, dont rien ne peut nous affranchir ; & c'est y manquer que de corrompre des Domestiques. Je sais, que les circonstances où vous vous trouvez semblent autoriser cette ruse. Mais, mon cher fils, redoublez de soins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouverez-vous ma délicatesse outrée ; je desirais que non ; cette délicatesse, mon fils, n'est que de la probité ; si vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette. . . . Que fais-je ? . . . Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'est plus honorable pour vous, que la confiance de Madame de Narton & de Madame de Saint-Sever. Je suis bien sûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers, où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice ; les démarches, que vous faites pour le retirer de cet abîme, sont autant d'engagemens pour vous à la vertu. Adieu, mon cher enfant ; Madame de Narton vous assure de son amitié ; vos sœurs vous embrassent ; vous savez combien vous m'êtes cher.

LET-

L E T T R E X L.

De M. de Ferval à Madame de Ferval.

A Paris , 31 Janvier.

JE n'ai pas moins de répugnance que vous, ma respectable mere, à me servir des moyens que j'emploie; mais le genre de cette affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en fasse usage. Soyez sûre que s'il s'agissoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je desirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin. Mais sans le secours de Marton, aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés? Je n'en ai pu garder les originaux; voyez seulement par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor; vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagemens. Le vice auroit trop à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens, & peut-être même les légitime.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instans trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à desirer qu'ils se renouvellent, pour les regretter encore; son ame n'est plus remplie que de cet objet.

I. Partie.

E

Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor, aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laisser lire Mademoiselle Juliette. Oserai-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Narton ? Mes sœurs savent si je les aime ; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les assurances de mon respect & de toute ma tendresse.

L E T T R E X L I.

De Juliette à Léonor, contenue dans la précédente.

18 Décembre.

TON amant est d'une espece bien étrange, ma chere ! Tu t'y prends fort bien ; mais son amour est il d'une trempe à résister à l'ennui des refus ? Voilà ce qui m'inquiete. Accepte tous ses dons ; mets-y toute la décence que tu voudras ; mais crois-moi, accepte, accepte ; c'est toujours autant de pris. Je suis au désespoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il est dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche, & folle ; elle en est éperdue. Il ne peut la quitter sans risquer de perdre le fruit de ses soins ; sa fortune en dépend. Quel dommage ! Cet adroit Gascon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, respectueux, généreux, &c. Trouve-moi d'autres moyens de

te servir. Ton aventure est unique. Je n'ai jamais eu l'esprit de subjuguier ainsi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant est un homme épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux & maussade. Depuis trois mois que je suis ici, je sèche sur pied ; mais il me fait de gros présens, & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il est plaisant avec son respect ! Où a-t-il pris ce mot là ? Il doit te paroître étrange. Le pauvre garçon ! Tiens, je l'aime à la folie ; il est si sot ! Tu lui donneras de l'esprit ; il est bien juste qu'il paye son apprentissage. Il *commence par être dupe*, il pourra *finir par être fripon*. C'est le cours du monde. Adieu, petite coquine. Je n'ai point communiqué ton secret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit servir. Je suis folle, mais je suis discrète. Adieu, ma chère, je t'embrasse.

L E T T R E X L I I.

De Juliette à Léonor, contenue comme la précédente dans celle de M. de Ferval.

A Saint-Firmin, 16 Janvier.

TES projets m'étonnent. Toi, ma chère, devenir une femme de qualité ! Vouloir épouser !... A tout prendre, tu fais fort bien ; que risques-tu ? Entre nous pourtant, là, comment pourrais-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme ? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de viser ainsi au grand.

Tu vas être, si tu réussis, le modele & l'héroïne du corps. Que fait-on ? l'exemple . . . Eh ! mais oui, il y a tant de têtes qui font, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le tems, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus sensation ; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des momens où mon vieux finge m'amuse ? Ils sont courts à la vérité, ces momens ; mais que faire à cela ? Tout le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit, & le courage. Je connoissois déjà tes talens ; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele ; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre poste d'ici près ; l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement Jeudi à midi, fais sur cela tes arrangemens. J'espère que tu m'apprendras l'effet de ce petit manège. Je voudrois pourtant à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répète ; je n'ai voulu rien dire à Bizac ; il est tout occupé de sa veu-

ve, il en a déjà tiré plus de vingt mille francs : cela vaut mieux que la protection de La Roche. A propos de La Roche, un de tes plus grands soins doit être d'empêcher le Marquis de le voir. S'il alloit lui raconter son histoire. . . . Tu as sçu prévoir cet accident. Adieu, ma chere ; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu seras Madame la Marquise ?

L E T T R E X L I I I .

De Madame de Narton à Ferval.

A Varennes, 6 Février.

Nous voyons clair à présent, Monsieur, mais cette clarté est affreuse. Pauvre Madame de Saint-Sever ! . . . Que deviendrait-elle si elle savoit ? . . . Je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret ; son mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au dessus des scrupules de Madame votre mere, que je me ferois un devoir, en toute autre occasion, de respecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor ! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonstances doivent vous déterminer ; vous profiterez de tout, j'en suis bien sûre. Les plus chers intérêts d'une famille respectable sont dans vos mains. Quel honneur à votre âge, de mériter assez d'estime, pour être chargé d'une affaire aussi délicate ! Allez de tems en tems, je vous en supplie,

consoler ma malheureuse amie. Je vous le répète, je ne lui manderai rien. Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais toute la reconnaissance que je dois à votre zèle.

LET TRE XLIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

JE n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'est passé il y aura bientôt deux mois. J'ai sçu par ses gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui se passa hier entr'eux ; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation singuliere. Il a passé la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre ; il a écrit à Léonor ce matin, la réponse qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble ; ses Domestiques disent que quand mon frere entre hier chez cette créature, elle étoit à demi-étendue sur une chaise longue, dans un deshabillé galant , &c. L'espece de désespoir, qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir en sortant de chez elle, leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin, sa Femme-de-Chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit , ma chere , que quelque mésintelligence conduisit à une rupture ! . . . Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute que Mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere ; mais il ne faut plus penser qu'à le retirer de l'abîme où il est. Je suis bien reconnoissante des soins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne soit rebuté par les obstacles. Espere-t-il quelque succès ? Il est étonnant qu'il ne sache presque rien de ses démarches : je les fais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de sa mere & de ses sœurs, je vous trouve très-heureuse d'être à portée de voir souvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie, priez Madame de Ferval de se joindre à nous pour engager son fils à ne point se lasser de nous servir. Il est aimable, il a mille attentions pour moi ; mais je crains qu'il ne suive pas cette affaire d'assez près. Ne communiquez point cette crainte à sa mere.

L E T T R E X L V.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 Février.

TU finis donc, cruelle, par me défendre de te voir ? Malheureux que je suis ! Eh ! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence ? Mais peut-on t'aimer autrement ? Tu me défends de te voir ! Ah ! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes

soins, devois-tu, barbare, laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en suis plus le maître ? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de respect ? Non, ma chère. Hier dans cet instant fatal, où l'empoiement de mon amour . . . ne vis-tu pas la honte, le repentir, & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent ? J'adore ta vertu, qui me met au désespoir. Je te jure, par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne jamais offenser cette pudeur respectable ; mais laisse moi jouir du seul bonheur qui me reste, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, songe que mes jours en dépendent. Hélas ! je t'ai tout sacrifié ; tu as exigé ma rupture avec Valville, elle est faite. Je ne vois plus ma sœur, ma digne & tendre sœur ! Que je suis malheureux ! fatale passion ! liens terribles ! Pardonne, pardonne, chère Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie ; daigne m'aimer, me revoir, j'oublierai le reste du monde. Eh ! que peut-il pour mon bonheur ?

L E T T R E X L V I.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 20 Février.

NON, Monsieur, il ne m'est plus possible de vous voir sans danger ; je le sens, j'en frémis, & je ne m'y exposerai jamais. Je vous aime. . . Voici la première fois que je vous le dis, & ce sera aussi la dernière. Je ne vous verrai plus ;

c'est un grand sacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve, puis-je, sans une témérité criminelle, compter sur la retenue que vous me promettez ? Elle est impossible ; croyez, mon cher Marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur. . . . Oubliez cet amour fatal ; étouffez cette passion dangereuse ; vivez heureux, & songez, si je vous fus chère, que l'honneur est le seul bien qui me reste ; ne me l'enlevez-pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun ; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumière éclaire mon ame. . . . Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra ; que ne l'ai-je quitté plutôt ! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obscurité ; sans fortune, mais sans remords, je subsisterai par mon travail, sans avoir besoin des perfides présens des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse, sera une première expiation des fautes que l'état où l'on m'avoit mise m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie ; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

L E T T R E X L V I I .

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

J'AI sçu, Madame, que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, & quelle étoit la cause du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secrétaire ouvert, m'a-t-elle dit, M. de Roselle est venu bien plus souvent ; il passoit presque tous les jours avec Mademoiselle, il me semble que son amour a redoublé ; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie. Elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure ; nous n'en finissons pas : un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit des façons... mis très-modestement d'un côté, dérangé de l'autre comme par hasard, il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le Marquis arrivoit. C'étoit alors des minauderies, des mal-adresses méditées, qui, attendez que je m'en souviens, qui donnoient à la volupté même les charmes de la modestie. J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dit à l'occasion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je savois le désordre de l'habillement de Mademoiselle, j'étois derrière sa chaise, je m'appercus que par

sa maniere d'être assise sur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit glisser, & la livrer en désordre aux regards du Marquis : je voulus le relever tout doucement, & le remettre sur ces épaules ; elle s'en apperçut, & se retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout à-fait. Il me resta dans la main ; elle se leva, dit que cela étoit horrible, parut vouloir se cacher modestement avec ses mains, mais leur laissa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet, elle me grondoit. Enfin revenant comme d'une distraction, Eh ! mon Dieu ! dit-elle, j'en cherche un autre, rendez-moi donc celui-là, & tâchez d'être plus adroite. Je vous assure, Monsieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce désordre avec des yeux. . . . Elle se plaignit ensuite de mal à la tête, & dit qu'elle avoit besoin de repos ; le Marquis sortit ; elle fit alors une toilette recherchée, dans le négligé le plus galant. Une coiffure agréable, renouée d'un ruban couleur de rose, un manteau de lit de dentelle doublé de taffetas couleur de rose aussi, un jupon assorti, qui marque la taille sans avoir l'air de la ferrer. . . . Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde : jamais ses grand yeux noirs n'ont été plus brillans que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant son miroir. Cet ajustement relevoit l'é-

clat de son teint & la beauté de ses sourcils. Un air de tendresse, répandu sur sa physionomie, la rendoit charmante. Je ne fais si vous connoissez son souris. Une très-belle jambe paroissoit avec avantage dans cet habillement. Cette toilette dura très long-tems ; quand elle fut faite, Mademoiselle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une pile de carreaux ; ses bras & ses mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, & je sortis. Le Marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne fais ce qui se passa ; mais tout-à-coup j'entendis sonner à coups redoublés ; j'arrive, je trouve le Marquis à ses pieds, dans une espece de suffocation & d'égarement. Elle me dit de rester dans l'antichambre ; je l'entendis se lever, & dire au Marquis de sortir ; au reste je ne fais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages, de surprises ; le Marquis étouffoit, je n'entendis que ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart-d'heure. En passant dans l'antichambre, il avoit son mouchoir sur ses yeux, je l'entendis prononcer en levant un bras en haut, & en étendant sa main, *Malheureux que je suis ! Est-il possible !* Il partit. Ma maîtresse me parut fort intriguée, fort inquiète, elle écrivit une lettre ; ce que je fais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra, d'aujourd'hui ; c'est une chose très sûre. M. le Marquis a envoyé chez elle ce matin ; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre,

sans qu'elle me vît ; elle a secoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité ; elle a dit, en achevant, *Oh ! il faudra qu'il y vienne, il y viendra.* Elle a relu cette lettre, & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-tems à faire réponse, très-long-tems. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà, Monsieur, tout ce que je fais de cette aventure. Je ne suis pas assez sotte pour ne pas bien voir que Allez, allez, elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier, & la toilette . . . Marton après cette longue histoire n'étoit pas encore en train de finir. Pour lui imposer silence, j'ai employé les mêmes moyens que pour la faire parler, je lui ai donné des preuves solides de ma reconnoissance. Oh ! Monsieur, m'a-t-elle dit, en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur ; je ne fais ce que c'est de tromper personne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui résulteroit de cette aventure, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor est une adroite personne. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains . . . Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir incessamment ici. J'ai sçu que ce Bizac est une espèce de Chevalier d'industrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favorisé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier sol ; elle le présenta à La Roche comme son parent, il lui donna un petit emploi,

qu'il lui a ôté depuis sa rupture avec elle. Ce petit homme s'est fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine ; c'est toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette seule est la confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui ; à quoi bon ? Je suis sûr qu'il est plus passionné que jamais. Je tâche de rassurer Madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler son chagrin ; sa tendresse & son inquiétude me touchent. C'est une femme vraiment estimable. Il ne manque à son mari qu'un peu de discrétion & . . . d'esprit, pour être un très-galant homme ; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'espère toujours que vous n'aurez point à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 Février.

QUEL monstre assez barbare pourroit résister à tant de traits ? Je rougirois de moi si je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te suis cher ! C'est pour moi que tu as dédaigné le sort le plus heureux ! C'est pour moi ! Et je pourrois te voir plongée dans la misère ! Ce seroit là le prix ! . . . Ta vertu plus forte que ton amour me bannit ;

jamais Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier . . . Que le don de ma main répare mes coupables transports ; daigne l'accepter ; fais le charme de ma vie. . . . Des nœuds secrets, mais légitimes, scelleront l'union de nos cœurs : vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur. . . . Pardonne, chère amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés ; malheureux préjugés ! Eux seuls m'ont retenu. . . . Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers ! . . . Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu ; mais les hommages & la tendresse de ton époux, te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs. . . . Je suis dans une agitation affreuse ; ma Léonor, ne me sera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir ? Je ne te parle point du sort que je t'assurerais ; j'offenserois ta délicatesse. Oh ! ma chère, ta vertu, ta beauté, mon amour, mon respect & ma reconnoissance, voilà tes droits, pourrois-je jamais te rendre tout ce qu'ils t'assurent ?

L E T T R E X L I X.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 23 Février.

JE sens, comme je le dois, mon cher Marquis, le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénètre mon cœur,

mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse ; je vous dois ce refus. Le sort , trop cruel peut-être , ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais , je le sens , avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser, tout enfin s'y oppose. Eh ! comment s'exposer aux dangers inévitables d'une union secrète ? Ah ! cher Marquis , je préfère l'indigence, la misère même , à l'humiliation. Celle que j'éprouverois , de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme, me seroit affreuse ; le secret que vous seriez forcé de garder, autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pareils nœuds ; mon avilissement rejailliroit sur vous. Vos parens, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'autant plus piquans, que vous n'auriez point d'armes pour les repousser. Quelle amertume sur votre vie & sur la mienne ! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renoncez , mon cher Marquis , à des projets impossibles ; oubliez cet amour fatal , effacez-en jusqu'au souvenir ; ne nous voyons jamais. Jamais, l'ai-je bien pu prononcer ? Sort cruel... Je ne mériterois pas les sentimens dont vous m'honorez , si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards ! Je dois respecter en moi la femme que le Marquis de Roselle a daigné élever jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu ! Adieu pour la dernière fois.

L E T-

L E T T R E L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 24 Février.

Q UOI ! barbare , tu peux . . . Il y va de ma vie.... Je succombe... Quelles suites effrayantes peux-tu donc envisager ? Ma fortune est à tes pieds : je t'ai assuré par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah ! tu fais s'il est en mon pouvoir de faire plus. . . Malheureux que je suis !.... Léonor, est-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maison ? . . . Que deviens-je ? Tout-à-la-fois furieux & foible. . . vil jouet des passions & des préjugés. . . Quel état, juste Ciel ! Ah ! Léonor, au nom de ta vertu même , sauve-moi du désespoir.

L E T T R E L I.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 18 Février.

C'EN est fait , mon cher Roselle , dussai-je en mourir de douleur , dussiez-vous me haïr , ma résolution est prise. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la misère , la mort même , moins affreuse que cet avilissement. Ne vous prenez qu'au sort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née. . . Ecartez même jusqu'à cette supposition. Bannissez jusqu'à mon image ; vous ne me reverrez plus. Je suis

morte pour vous, & vous vivrez éternellement dans mon cœur. . . Qu'ai-je dit ! malheureuse ! Si vous m'avez trouvé quelques vertus ; si je me suis rendue digne de votre estime , respectez des malheurs que vous avez causés. Cessez de vouloir troubler mon repos. Je respecte le vôtre. . . . N'attendez point d'autre réponse. L'adversité m'a rendu forte, imitez moi. Eh ! quelle comparaison de votre sort au mien ! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant : & moi, sans ressources, sans biens . . . je ne veux point vous présenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus ; je craindrois pour moi-même un attendrissement que je dois combattre. Malheureuse que je suis ! Le pourrai-je ? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion, d'avoir su respecter vos devoirs, d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur, cet honneur que tant d'efforts vous assurent, vous dédommagera bien-tôt du sacrifice.

L E T T R E LII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Février.

MON frere est très-mal, ma chere amie, on craint pour sa vie. . . Je viens de le voir. . . Grand Dieu, soutenez moi. . . Je succombe, ma chere. M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles,

L E T T R E L I I I.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris , 2 Mars.

Vous savez déjà , Madame , l'extrémité où s'est trouvé notre cher Roselle. Léonor , quatre jours après la scene dont je vous ai parlé , lui fit refuser sa porte. Il revint suffoqué ; il lui écrivit. La réponse qu'il reçut d'elle (je n'en fais pas le sujet) acheva de le désespérer. Il tomba sans connoissance , tout son sang porté à la tête & le col enflé. Malgré la saignée qu'on lui fit sur le champ , une fièvre ardente le retient au lit depuis trois jours ; on l'a déjà saigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans son transport ; il croit la voir , lui parler ; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublemens sont longs. Je retournai hier au soir chez lui , je le trouvai plus tranquille ; l'accès étoit passé , il n'avoit presque pas de fièvre ; mais son abattement étoit affreux , j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai , il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié ; il me pria de continuer à venir chaque jour , & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir ? lui dis-je. Il soupira tristement , & se

cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite Madame de Saint-Sever de la maladie de son frere ; mais avec tous les ménagemens que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour aller le voir. Ils se regarderent avec attendrissement, pleurerent l'un & l'autre, & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion de cette entrevue n'eût des suites fâcheuses , il fit retirer la pauvre Madame de Saint-Sever. Elle est revenue ce matin, elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 Mars.

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit , a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort ; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frere, il s'en faut bien ; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer d'un moment à l'autre, le moindre trouble, la moindre agitation. . . J'en ai beaucoup, ma sœur, je ne suis pas tran-

quille. Une entière soumission aux volontés de l'Etre suprême, mon frere, une grande confiance en sa bonté, une conscience pure . . . La mienne ne me reproche que des foiblesses mais, ma sœur, croyez-vous ? . . . Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux ; mais je pense que ce n'est qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez besoin. Vous n'êtes point mourant, mais vous êtes malade. Ah ! je ne regretterois point la vie Il faut, mon frere, savoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite résignation aux décrets de la Providence est nécessaire ; un Chrétien doit l'avoir. Ah ! ma sœur, d'autres causes . . . Ne vous occupez que des choses du Ciel, mon cher ami, détournez vos regards de tous les autres objets. Eh ! le puis-je ? Oui, vous le pourrez avec le secours d'en-haut. Transportez-vous dans un monde nouveau. Ma sœur, croyez-vous que je meure ? Le croyez-vous ? Répondez moi. J'espère que vous ne mourrez pas ; mais Dieu le fait. Suis-je en danger ? Vous y avez été, vous y pouvez retomber encore. La volonté de Dieu soit faite ; mais j'ai beaucoup de choses à arranger. Je vous prie Ma sœur, vous serez mon Exécutrice ; c'est à vous que je confierai mes volontés. Ah ! mon cher ami, j'espère oui . . . le Ciel me préservera du malheur de les exécuter ; mais comptez . . . J'y compte. Une foiblesse, qui lui ôta la connoissance, interrompit leur entretien. Il fut très mal. Il revint à lui peu à peu au bout

d'une demi-heure ; mais dans un assoupissement & un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ses rideaux, & a passé le reste de la nuit à son chevet, sans lui parler. Il a dormi deux heures ; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Madame de Saint-Sever, combien je l'avois admirée. Hélas ! Monsieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occasions ? Mais peut-on se refuser à ces tristes devoirs ? C'étoit à moi de préparer mon frere ; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il se seroit cru mort ; & cet effroi, joint à la foiblesse que lui donne sa maladie, n'auroit servi qu'à abattre son ame, au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer un malade à recourir à Dieu ; mais il faut éviter de lui donner des terreurs, aussi pernicieuses peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire savoir son état ; mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité ; la tendresse & la confiance sont-elles jamais aussi nécessaires ? Le Marquis a voulu à la fin de son accès parler d'affaires à sa sœur, & mettre ordre à sa conscience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos ; tranquillisez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je suis toujours auprès de vous. Si je retombois en danger Je m'en apercevrais, mon ami, je vous en avertirois. Vous me le promettez. Oui, je vous le promets. J'au-

rois un leg considérable à faire. Mon frere peut-il écrire sans danger, Monsieur, a-t-elle dit au Médecin. Il a répondu qu'il seroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien, a dit Roselle, je vous dirai . . . si je meurs . . . je n'ai pas besoin de testament avec vous . . . Mais M. de Saint-Sever ? Je vous réponds de lui comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroitra pas digne. Ah ! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons, quel qu'il fût, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter, . . . Elle n'a pu retenir ses larmes, ni étouffer ses sanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a serré tendrement la main, ils ont cessé de parler ; & peu à peu il s'est assoupi. J'ai engagé Madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 Mars.

Le mieux continue ; le Médecin espere beaucoup. La fièvre diminue, le sommeil d'hier fut suivi d'un reveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir ; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu distinguer que ce mot, & ceux-ci : *la religion, l'honneur, l'amour*, quelquefois *ma sœur . . . ma chere sœur . . . pardonnez . . . pardonnez . . . la vertu . . .* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces paroles. L'accès

n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut absolument entrer ; mais comme nous craignons tout ce qui pourroit causer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu son beau-frere depuis ce qui se passa entr'eux il y a six semaines, nous n'avons encore osé l'introduire ; c'est même un surcroît d'embarras pour sa femme & pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant ; elle est exactement la garde de son frere.

5 Mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint-Sever ne savoit que déranger & faire mal en voulant faire bien ? Le malade avoit passé une assez bonne nuit, le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, & s'est jeté à corps perdu sur le pauvre Roselle qu'il a réveillé en sursaut. Eh ! bon jour, mon ami ; est-ce que tu ne voudrois plus me voir ? Je t'aime comme mon fils.... Il pleuroit. Le Marquis, tout étonné, ne savoit qui lui parloit ; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi ! Monsieur, l'aurez vous éveillé ? a dit Madame de Saint-Sever. Est ce qu'il dor-

moit ! Eh ! sans doute. Je suis fâché d'avoir si mal pris mon tems ; aussi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres momens ? Mon enfant, a-t-il dit au Marquis, ne me fais pas mauvais gré ; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade. Tu me paroïs bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier a moi... de bons restaurants, de vieux vin de Bourgogne... Que proposez-vous, mon cher ? a dit la Comtesse, la fièvre n'est point encore passée... Je ne propose rien, mais... Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort ; ma foi je l'ai pensé aussi : voilà une terrible secoussé, mon ami. Hé bien, ferons-nous encore des folies ? J'ai sur le cœur que tu m'aies sçu mauvais gré... Petit mutin, que je t'embrasse encore. Les signes que lui faisoit Madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Medecin l'a seule interrompu. Seroit-il plus mal ? a-t-il demandé en entrant, effrayé sans doute de nous voir tous auprès du lit. Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'événement de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'est un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laisser faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en est allé, en disant que puisqu'on ne vouloit pas l'en croire il ne s'en mêleroit plus. Roselle a réellement été beaucoup moins

tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort ; il est mieux à présent, l'accès est fini, mais l'accablement est toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre pour sa vie, il n'a plus de fièvre : une petite émotion, cette nuit, a seule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin assure que c'est le dernier ; mais je crois que la convalescence sera longue. Sa langueur, sa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller son Valet-de-chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laissât seul. J'ai sçu que c'étoit pour demander si Léonor avoit été instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours ; il a recommandé qu'on la lui fît parler. Je saurai ce qu'il lui dira

Elle vient d'arriver ; il l'a vue ; nous nous sommes retirés à sa priere. Voici ce que Marton m'a répété. „ Je ne puis écrire à „ votre maîtresse ; dites-lui que j'ai bien expié „ qu'elle seule m'attache à la vie , & „ que si je reviens Priez-la de m'écrire, „ une ligne , un mot Elle ne voudroit „ pas me venir voir ! Au moins qu'elle „ m'écrive. Adieu, Marton”. De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment ; nous avons été demi-heures près de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin s'adressant à Madame de Saint-Sever, il lui a demandé si elle n'étoit pas excédée. Elle a voulu le rassurer.

Reposez-vous, ma sœur, je vous en conjure ; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous ; mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance d'aller se reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour, comme j'ai fait jusqu'ici ; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser, & sur-tout des progrès de guérison. Adieu, Madame, la reconnaissance de Madame de Saint-Sever me confond ; de grace ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris , 8 Mars.

LE Marquis est absolument hors de danger, Madame ; depuis trois jours la fièvre a cessé, les Médecins le trouvent dans la meilleure convalescence ; mais son esprit & son cœur ne sont pas guéris. Madame de Saint-Sever passe encore les journées entières auprès de lui. Il me paroît rêveur, triste & contraint. Je crois que son ame est déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cause. Il regarde sa sœur de tems en tems ; il soupire & baïlle les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ses reflexions, & au mouvement de ses lèvres je juge qu'il parle seul. Nous ne pouvons le retirer de ses profondes rêveries. Je fais

qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis sous son chevet. Je l'ai trouvé moins triste depuis ; mais plus distrait encore. Ne soyez plus inquiète de sa santé, Madame ; je suis moi-même pleinement rassuré. Les soins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont, je crois, fait un ami sincère, & je sens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.

L E T T R E L V. ,

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 Mars.

QUELLE épreuve pour ma tendresse, mon cher Marquis ! Ah ! je n'aurois pu vous survivre. Je me suis presque reproché des résolutions un sacrifice. La vertu, l'honneur devroient-ils donc causer des remords . . . ? J'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue, puisse-t-elle être fortunée ! Vous savez s'il m'est possible d'aller vous voir. Ecartez ce desir, cher Roselle, songez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, si vous êtes heureux, je ne serai pas tout-à-fait malheureuse.

L E T T R E L V I.*Du Marquis à Léonor.*

A Paris , 11 Mars.

J'ETOIS encore si foible il y a trois jours, que je ne pus te répondre, chere & tendre amie. Je profite du premier instant où je puis tenir la plume, pour te remercier. L'aspect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue. . . . Dans ces momens les préjugés disparoissent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir ; mais la bienséance exige que tu ne viennes pas. . . . Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore, ne me permet pas de me livrer plus long-tems au plaisir de t'écrire.

L E T T R E L V I I.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 15 Mars.

LE malade commença à se lever il y a quatre jours, Madame ; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le Marquis m'a prié de faire ensorte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, & le lui ai dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuadé ; mais il a pris ce refus en

souriant. Je ne fais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit, je vois que son cerveau est entrepris ; quelle extravagance ! Il m'a demandé si le Marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point son confident ; mais que je ne croyois pas que son amour fût ralenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisie dure si long-tems, a-t-il dit, j'en rougis pour lui, cela est d'une sottise. . . . Adieu, Monsieur, j'attendrai que cette folie soit passée ; pour le revoir, je ne fais point forcer les barrières. D'ailleurs la chambre d'un malade est un lieu de supplice pour moi. Il n'est plus en danger, cela me suffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en rentrant Madame de Saint-Sever seule avec son frere. Il avoit l'air tendre & fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur ; permettez-vous ? . . . Je vous laisse, ai-je dit, & je suis parti. Je ne fais point ce qu'il vouloit lui dire ; mais je crains ce que je n'ose même penser. Vous le saurez par Madame de Saint-Sever.

L E T T R E L V I I I.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Mars.

OH ! ma secourable amie, quelle scene j'ai à

vous décrire ! Je ne fais si j'en aurai la force , mon ame s'est épuisée dans la crise , elle est encore dans la vive agitation qui succede à de violens efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits. Que j'ai besoin de me fortifier contre ma tendresse & ma compassion pour un frere malheureux !

Nous étions restés seuls le Marquis & moi ; il me paroissoit en être bien aise. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire ; il n'osoit : des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse , dit-il , en jettant ses bras au tour de mon col , elle daignera m'écouter , je l'espere , & je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il ; mais la cause de mon mal n'est pas détruite , elle est dans le fond de mon cœur. J'aime, ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché , tant qu'en le découvrant , je n'aurois fait que vous accabler de mes peines , & que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau , & qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie , je dois vous emprimer l'excès de mon amour , pour intéresser votre tendresse. Ah ! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts ! Vous pouvez en juger , ma sœur , par l'état où vous m'avez vu , & dont vos soins généreux

viennent de me tirer ; achevez votre ouvrage , & permettez que je cesse d'être malheureux , & que je vive encore pour vous. Moi , mon frere ! La moitié de ma vie est à vous , si elle peut contribuer à votre bonheur. La personne que vous aimez est-elle digne de vous ? Oui , ma sœur , elle est honnête & vertueuse : l'honnêteté & la vertu sont les seules distinctions des ames ; avec de tels sentimens , elles sont toutes égales , & naturellement unies. Sur le théâtre , ou sur le trône , elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état avilissant auquel le sort a condamné ma Léonor. . . . Léonor ! Oh ! mon frere ! Hélas ! ma sœur , c'est un malheur pour elle que son état , ce n'est pas un crime , ce n'est pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue , je n'avois pû m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere , je composai mon visage , & je lui dis , d'un air assez tranquille , que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment en effet peut-on croire honnête un fille qui prostitue volontairement son nom à la honte ? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur ; & lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur , elle tâche d'en conserver les apparences ; il n'y a que le vice qui puisse embraser par choix l'infamie. Eh ! savez-vous , ma sœur , savez-vous comment elle a été réduite à cette extrémité ? m'a-t-il dit ; il ne faut pas se

hâter de juger les malheureux. Respectons-les, leurs fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asyle qui se présente ; & si, quand ils s'apperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion ? Plaignons-les, plaignons-les, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger Je fais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice ; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que si votre Léonor eût été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressource , son unique ressource ? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour se soustraire à la misere. Léonor pouvoit vivre du travail de ses mains , de ses services, des bien-faits des ames charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misere respectable ; en préférant l'Opera, son cœur s'étoit livré d'avance à la corruption & au crime. Pourroient elles vivre du seul produit de leurs talens , sans celui de leurs charmes , ces malheureuses qui souvent n'ont pour elles que leur beauté , & qui fondent leurs projets de fortune sur les passions déréglées qu'elles allument ? Mais quand leurs intentions seroient pures , continuellement attirées au crime par tous les enchantemens imaginables de la séduction, est-il possible qu'elles

se tiennent attachées à la vertu , qui ne leur offre que des privations & des peines ? Celle qui sera capable d'un attachement si courageux, sera forcée , par sa vertu même, de s'éloigner du danger si pressant de la perdre Eh ! quoi ! s'écria t-il, avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir, il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuse ? Le Public, Madame, le Public qui est méchant & injuste , qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait deshonorées, le Public en nomme ! Ne nous échauffons pas , lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raisonner , nous oublierions bientôt que nous sommes frere & sœur, & nous laisserions là notre objet. Permettez moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui passent pour honnêtes, ne sont peut-être que les plus décentes ; que s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talents, qui n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie & au desir de se distinguer , pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du Public , & la considération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble (ne vous en offendez point , mon frere) , il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les Actrices que l'on admire , ni parmi celles que l'on ménage Que m'importe , ma sœur, l'opinion publique, si je me suis assuré qu'elle est injuste ? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit soulevée ? Je conviens, mon frere, qu'il faut se défier des

préjugés du Public ; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages, & à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, & jusqu'où un masque de vertu peut mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clair-voyans que vous, se sont laissé prendre à leurs maneges, elles ont fait le malheur, la ruine, la honte Je le fais, m'a-t-il dit ; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée si franche, si noble, si désintéressée ! Il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectables, pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu ? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune ; je la ferai ce qu'elle doit être ; & le Public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta, & soupira, comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois ; il me parut pendant quelques instans ne s'occuper que de ce plaisir, & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouterait pas, qu'il ne m'entendrait pas, si je combattois dans ce moment-là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut-être contester si long-tems sur un point que je pouvois

lui passer , sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence, le Marquis revint comme d'une distraction, & me regarda d'un œil qui me demandoit une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui demandai-je ? Je l'espère , me répondit il , je le dois, je tâcherai ; mais, ma sœur, ajouta-t-il, en me souriant , le préjugé a son ivresse, ses fougues comme la passion. C'est pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut passer quelque chose au zèle d'une sœur ; mon premier préjugé, dans cette cause, est pour vous ; c'est un préjugé d'entrailles : il commande à tous les autres , & il n'y a que le devoir, & vos vrais intérêts, dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même autant qu'il me sera possible l'objet de votre passion. Ah ! plutôt au Ciel, mon frere, plutôt au Ciel, que cette fille fût telle que vous la voyez, je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse, elle vous ramenera à des sentimens délicats & honnêtes, qu'une aveugle passion peut seule vous faire trahir. Si l'honneur parloit encore à son ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever, Si elle vous aimoit, elle ne consentiroit jamais à vous exposer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs, qu'entraîne une démarche flétrissante. Si elle étoit sage, elle fuirait un état où elle ne

sentiroit son élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas , mon frere , votre nom n'est pas assez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor , pour n'en être pas lui-même terni. Vous seriez plus flétri de son nom, qu'elle ne seroit honorée du vôtre ; & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquise de Roselle, espérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas respecté, ce Public qui sait que votre naissance vous impose le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité , ce Public si jaloux de venger l'honneur, dont il est le législateur & l'arbitre, qui estime que c'est dans le cœur de vos pareils qu'il doit résider dans toute sa pureté, dans toute sa majesté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui osent en violer les loix sacrées ? Vous trouverez sans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & méprisables, qui toujours opposés au Public, s'élèvent contre les opinions les plus légitimes, pour être dispensés des devoirs & des bienséances qu'elles imposent ; hommes faux & vils, dont l'insolent suffrage est une tache. Vous trouverez des partisans, parmi ces amis lâches, ces complaisans intéressés à vous flatter ; vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaisir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéressent pas ; mais interrogez la conscience de ces gens-là, demandez-leur s'ils feroient de

sang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfans , dans leurs freres ; leur ame se souleva contre cette idée, & j'oserois défier leur bouche de démentir leur sentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus consolant , ce seroit la pitié des ames sensibles & indulgentes ; la compassion que l'on a pour les malheureux, & les insensés ; oui, mon frere

Il avoit la tête baissée & les yeux à demi-fermés , en homme qui écoute avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois , il me dit en levant la tête , qu'il n'iroit point chercher sa justification & son bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui sa bonne conscience, son amour , sa Léonor . . . & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement en faisant un geste de fierté, du vrai honneur, Madame, la vertu La vertu, m'écriai je , (je sentoais ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu , mon-frere, votre conscience ? Vous en attendrez votre consolation & votre repos ! Elle vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, où vous les auriez pour jamais abjurées aux pieds des Autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bien-séance, la justice , la raison, la nature , offensées & violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, *vous décoré de prérogatives & d'honneurs* ; de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la société , qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'Etat,

s'est promis à juste titre , que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne seroient ni assez lâches , ni assez ingrats pour en troubler l'harmonie par leur propre avilissement ? Elle a attaché des devoirs aux distinctions , & vous en violerez audacieusement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne se sont choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garans que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte & le mépris public ! De quel droit vous, plus particulièrement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous , ces mœurs précieuses , dont vos ayeux vous avoient transmis l'exemple ? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre, & cet ordre vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez aussi troublé dans les autres : la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, seduits par ces malheureuses , qu'un tel succès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie , qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de son plus pur sang , qu'un enfant indigne & dénaturé ? Que lui répondrez-vous, lorsqu'elle vous reprochera cet avilissement des ames, cette bassesse devenue plus commune , dont vous aurez été , même sans le vouloir, un des principaux instrumens ? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & divisées qui vous accuseront d'avoir frayé pour

leur désolation le chemin du deshonneur ? Que répondrez vous à votre propre famille , qui vous demandera pourquoi vous avez flétri son nom ? Ce nom n'est point à vous, puisqu'il n'est point à vous seul, & la tache que vous y imprimerez sera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous & vos enfans ; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous, jusqu'à vous , fait pour la venger de quiconque oseroit la flétrir , vous n'avez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie . . . & vos enfans ! ... Le Marquis de Roselle donneroit à ses enfans Léonor pour mere ! Léonor ! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi ? Vous leur devez un sang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce sang s'éleveroit contre vous si vous le mêliez avec un sang vil & corrompu . . . Vous frémissez Jetez les yeux sur ces enfans, malheureux à jamais par leur naissance , qui portent sur leur front dans la société un caractère de proscription. Ils sont là comme des coupables humiliés par le sentiment de leur indignité. Ils voyent fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des sujets de pleurer leur naissance ; tous les jours ils ont à rougir de leur mere ; le Public les appelle les enfans de Léonor, comme s'il disoit les enfans de l'opprobre. Ils transmettent leur honte & leur malheur à leur postérité, cette tache héréditaire est

encore empreinte sur le front de leurs petits-fils ; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur , au tourment d'être pere à ce prix ? ...

Hé bien , mon frere, votre amour , votre Léonor , suffiroient-ils à votre félicité ; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse ? Elle est aujourd'hui tout pour vous , parce que vous ne la possédez point , & que dans votre yvresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui desire. Mais si vous la possédiez , vous éprouveriez en perdant peu à peu de cette yvresse , qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête ; vous entendriez insensiblement la conscience , l'honneur , la nature , vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs , il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion , un état violent de l'ame , elle ne sauroit ni durer , ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment , les charmes qui vous ont séduit se flétrissent , & le tems arrive où l'on se juge soi-même plus sévèrement que n'ont fait les autres , parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours ; on pleure sur des fautes irréparables , & l'on donneroit la dernière moitié de sa vie pour racheter la première. Oh ! mon frere, sur quoi vous flattez-vous que vous serez toujours amoureux , toujours aimé , toujours heureux ? Qui vous le garantit ? Léonor ? Votre cœur ? Tant de passions

ont fini par le désespoir avec de pareils garans.

Le Marquis étoit interdit & immobile ; je crus son ame ébranlée , j'insistai. Je suppose , comme vous le voyez , que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte ; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute ; que votre illusion sur les premières années de sa vie ne se dissipera jamais ; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang , comme si elle avoit été élevée dans votre famille ; qu'elle gouvernera & conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse ; quelle sera aussi tendre mere que fidele épouse ; quelle pourra donner à vos enfans , des principes , des sentimens , des exemples , une éducation qu'elle n'aura point recue , que.... Et moi je suppose , s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur , qu'une sœur qui aime son frere , le plaint s'il se trompe , & ne l'insulte pas ; que le Marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comtesse de Saint-Sever , & qu'il est libre indépendant , maître de disposer de lui , malgré tous ceux qui s'y opposeroient. A ces mots il sort brusquement. Je cours à lui , je l'arrête ; il résiste. Mon frere.... Je n'ai point de sœur ; il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon pere ! m'écriai-je o ma mere ! venez à mon secours. A ces noms sacrés , il tressaile , s'arrête , & se laisse conduire sur un sofa. Je restai debout devant lui ; ses yeux étoient fermés , sa respiration s'em-

barraissoit dans ses soupirs. Jusques là pendant
 notre entretien la chaleur du zèle m'avoit soutenue
 & élevée au dessus de moi même : j'étois dure
 je ne pensois pas qu'il souffrit de mes discours,
 j'examinois seulement s'il résistoit ou s'il s'é-
 branloit. Il n'étoit pas alors question de le
 plaindre ; mais de la terrasser, de changer son
 cœur. Je frappois, je tonnois sans égards,
 sans ménagement, sans pitié. Mais ici la ten-
 dresse & la sensibilité reprirent tous leurs droits.
 Je craignis pour la santé de mon frere, mon
 attendrissement ouvrit mon cœur aux larmes,
 j'en arrosai une de ses mains que je ferrois dans
 mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux, son
 regard me reprochoit tendrement son état & sol-
 licitoit la compassion. Il mêla ses pleurs aux
 miennes. O ma sœur ! s'écria-il. O mon frere !
 lui dis-je, pardonnez-moi ma cruauté ; je suis
 toujours votre sœur. Oui, vous l'êtes, repli-
 qua-t-il d'une voix entrecoupée ; pardonnez, &
 je suis votre frere. Nous reprîmes peu à peu
 nos esprits ; je crus même entrevoir sur son vi-
 sage un rayon de sérénité. Il me dit d'une voix
 douce, d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus
 insensible, ma sœur : il accompagnoit ce mot
 d'un sourire, (c'étoit le sourire de l'affliction
 & de la tendresse tout à-la fois) ma sœur, je
 crains de vous avoir dit quelque chose d'offensant,
 je ne le fais pas ; mais si cela est, nos larmes
 viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de
 ma passion pour....(Il ne nomma point Léonor).
 Mon dessein vous le marque assez : vous l'avez

combattu, vous le deviez ; mais vous raisonnez contre un homme amoureux ; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raisons ; je sentoie pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi ; vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroissoit à moi sans replique. Pardonnez-moi, ma sœur, je ne puis renoncer à ma résolution ; tout ce que je puis faire pour vous , c'est de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projeté. Je penserai à tout ce que vous m'avez dit , & je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai aucune démarche relative à cet objet sans vous ; en informer ; êtes-vous contente ? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere , elle est mon amie, elle aime mon repos ; elle se mettra à ma place, elle sentira l'horreur de mon état, & peut-être , a-t-il ajouté , en baissant la tête & la voix , peut être consentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuse ; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite : nous nous embrassâmes tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque tems après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer , ma tendre amie ? Nous avons gagné du tems, c'est quelque chose ; mais il est si épris de cette créature , si fasciné ! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses.... O ma chere!

il en mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie, quelle alternative ! Soutenez moi, affermissez moi, Je l'aime, & s'il profitoit de certains momens où mon cœur est tout à l'amitié ; je le sens, je ne lui résisterois pas. Comme je désirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naissance obscure ! J'irois la chercher & l'amènerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naissance, parce que c'est une obligation de plus d'être honnête ; mais c'est au fond un présent du hasard, souvent inutile au bonheur ; & je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere ; respectable par sa vertu, honorable par le nom de son mari, elle deviendrait mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle seroit pour le Public un témoignage de son mérite ; & quand elle seroit aimée & portée par une famille, d'où sa naissance sembloit l'exclure, le Public n'oseroit point ne la pas respecter, il cesseroit bientôt de blâmer mon frere. Mais un état infâme, une vie scandaleuse ! Non, ma chere Comtesse, je serois la dernière des femmes, si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie ! Consolez-moi, plaignez-moi, conseillez-moi.

L E T T R E L I X.

*De Madame de Narton à Madame
de Saint-Sever.*

A Varennes, 20 Mars.

QUELS conseils puis-je vous donner, tendre & sage amie, que vous ne puissiez vous-même au fond de votre cœur ? C'est lui, c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite, mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frere sa passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée ; ce trait de sentiment, qui m'a fait répandre des larmes ; le souvenir sacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rapellé si pathétiquement : voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire sans vous en avertir. Continuez, ma chere Comtesse, à la combler des preuves de votre amitié ; qu'il voye que dans tout ce qui est juste, honnête, raisonnable, vous ferez toujours prête à seconder, à prévenir ses desirs ; mais qu'il voye aussi à travers vos tendres caresses une fermeté que rien ne pourra vaincre ; éludez le plus qu'il vous sera possible tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet : que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il lise l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne

pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit ; l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens ; & si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu. Adieu, ma chere amie, vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Mars.

JE vous écris dans le trouble & dans le désespoir, ma tendre amie ; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter, sans me le dire, il fut hier chez Léonor, il la traita horriblement, & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scene ; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche me donnoit, il se fâcha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi, & pour mettre fin à mes alarmes ; qu'il ne pouvoit supporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée, que le seul moyen de guérir mon frere de cette extravagante passion, étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait, ma chere, les raisonnemens auroient été inutiles, je n'en fis point ; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frere fort d'ici, je suis encore émûe. Bon Dieu ! Quelle fureur ! Il a sçu par cette misérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels empor-

temens ! Sans ma présence, qui même lui étoit importune, je n'ose songer aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon mari voulu lui dire tout ce qu'il pensoit & ce qu'il favoit de Léonor ; un regard lancé avec indignation a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, & lui a demandé, d'un ton ironique, s'il faisoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere, furieux, l'a interrompu, & nous a dit qu'il n'avoit plus rien à ménager ; que son parti étoit pris ; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos persécutions ; qu'elle seroit sa femme ; que ses préparatifs ne seroient pas longs ; & qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'à lui. Mes larmes qui couloient en abondance ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion ; il a fait un pas pour s'approcher de moi ; & tout de suite, se retournant brusquement, il est sorti & m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah ! chere amie, qui ne succomberoit à tant de maux !

L E T T R E L X I.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 Mars.

JE ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin, ma sœur, je connois votre ame, je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari ; vos pleurs m'ont pénétré, vous savez si vous m'êtes chere. Je
don-

donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scene. Je vous aime, ma sœur, je fais & ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh ! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle ? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentimens que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi ? De quel droit ? Par quelle autorité ? Je souffre plus que vous, ma sœur ; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir.... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible.... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours ; pardonnez des emportemens que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentimens de votre mari. Ma sœur, permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié ?

L E T T R E L X I I .

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 27 Mars.

RENONCER à me voir ! Ah ! mon frere, l'avez-vous pu prononcer ; Hélas ! je ne survivrois pas à ce malheur ; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur ;

I. Partie.

H

vous m'aimez, vous aimez dans votre sœur les parens que nous avons perdus ; vous rassemblez pour moi tous les sentimens que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous ? Son zèle, trop ardent peut-être, a fait son crime. Il fait, mon cher, qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usurper d'autres ; mais il est votre frere, votre ami ; c'est à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir ; si je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever : nos regrets, nos larmes, notre tendresse effaceroient pour jamais le souvenir de ces momens affreux ; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus vifs ; ne vous y dérobez pas, mon frere.

L E T T R E LXIII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Mars.

MA chere, ma tendre sœur, je ne puis résister aux expressions de votre tendresse ; mais il m'est impossible de prendre sur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être fera-t-il bien-aïse de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir ? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant ; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvelé les assurances de mon éternelle amitié.

L E T T R E L X I V .

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 29 Mars.

AH ! ma chere, il n'y a plus de ressources ! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, son cœur l'avoit rappelé ; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât, pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laisser seule, j'en avois assuré mon frere. Il sort effectivement. Le Marquis arrive ; il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchemens, il me demande ma parole qu'on n'attendra point à la liberté de Léonor ; qu'on ne lui fera aucune violence ; autrement, me dit-il, je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder J'allois lui répondre. M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaissant, moitié fâché. Ma surprise ne put persuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper ; un seul regard qu'il jetta sur moi me dit tout ce qui se passoit dans son ame ; il se leva & voulut sortir. Mon mari l'en empêcha, & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de sortir de chez lui ; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là ; que ce qu'il lui avoit

'dit étoit pour son bien ; qu'il ne cesseroit point de lui répéter qu'il se perdoit ; que son honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une séduction épouvantable ; qu'il empêcheroit le déshonneur de la famille ; qu'il ne souffriroit point que son beau-frère fît un mariage abominable ; je ferai dit-il, enfermer cette créature ; & s'il en est besoin, je te ferai interdire. Oh ! ajouta-t-il, ta sœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité qu'il n'auroit pas été possible de l'interrompre. Mon frère d'un air calme, mais fier & dédaigneux, se leve, & me dit : sont ce là vos promesses, Madame ? Adieu. Je voulus le retenir, il me repoussa avec indignation, & partit sans m'entendre. C'en est fait, je ne le reverrai jamais ; peut être avant huit jours le fatal nœud sera formé J'abrège les réflexions, ma chère, mais que je suis à plaindre ! Nous n'avons plus que les moyens violens à employer ; malheureuse & foible ressource ! Mon frère n'est il pas son maître ? Si sa résolution est prise, ce que nous empêcherons aujourd'hui se fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne ? Suis-je ou plus sage, ou plus puissante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas ! jé n'ai d'espoir qu'en lui, & qu'est-ce encore que cet espoir ! Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.

L E T T R E L X V .

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 3 Avril.

Nos alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame ; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fit enfermer Léonor, & peut-être la peur qu'elle en a elle même, l'ont engagé non-seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je fais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches, tout est prêt. . . .

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois ; ce sont des lettres de Léonor Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissai-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux !

L E T T R E L X V I .

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

JE suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre, daignerez-vous encore m'appeller votre frere ? Ferval Excellent ami ! J'ai plongé mes mains dans son sang Ah ! ma mort expiera Les Chi-

rurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle Je suis auprès de lui ; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à cet ami qui m'a sacrifié sa vie ; il avoit pris des précautions pour préserver la mienne ; ah ! falloit-il que ce fût son sang qui lavât mes fautes, mes horribles fureurs ? Passion affreuse, exécration J'abhorre à présent le vil & indigne objet.... Ah ! je m'abhorre moi-même.

LETTRE LXVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 4 Avril.

QUELLE crise ! Chère amie ! Comment vous annoncer, comment annoncer à Madame de Ferval que son digne fils a pensé devenir la victime de son zèle & des fureurs de mon frère ? C'est vous, ô Dieu, qui avez conservé les jours de ce tendre ami, vous protégez notre généreux bienfaiteur ! Il n'est point en danger ; je dois commencer par là cet effrayant récit, je dois encore vous dire, pour l'honneur & la justification de mon malheureux frère, que c'est de lui que je tiens les affreux & humiliants détails que je vais vous rendre. Ferval vouloit me les dérober ; c'est même à son insçu que le Marquis me les a faits.

Hier au soir, à huit heures, M. de Ferval se rendit chez mon frère ; il entra, malgré les dé-

senfes que les Domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un Notaire, un contrat de mariage prêt à être signé, Léonor, mon frere & deux autres personnes. La colere du Marquis ne tarda pas à se manifester sur ce qu'il appelloit l'indiscrétion de Ferval ; mais elle devint bien plus vive, lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres ? lui demanda-t-il d'un air menaçant. Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix ? Sortez, Monsieur, ou... Je ne vous demande qu'un quart d'heure, lui dit Ferval ; passons ensemble dans une autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de ... Oui, oui, dit mon frere en fureur, passons-y, venez, Monsieur, me rendre raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval, d'un air doux & tranquille ; lisez les lettres contenues dans ce paquet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne sois vengé : sortons. Léonor fort inquiete vouloit le retenir ; donnez moi ce paquet, Monsieur, dit-elle à Ferval ; s'il est important que M. le Marquis le lise, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi ; sortez, de grace ; retirez-vous aussi je vous prie, dit-elle au Notaire, attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire, & qui ne peut être fait que dans des momens plus tranquilles. Ferval refuse de confier ce paquet à Léonor ; le Marquis l'arrache des mains de Fer-

val & le jette au feu ; Ferval est assez prompt, assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé ; le Notaire veut sortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main. Ferval forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups ; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe ; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever son ami ; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de lui, coupée de deux doigts à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval ? Et pourquoi ne m'avez vous pas averti ?.... J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix foible ; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours ; ce n'est qu'après avoir pris cette précaution que je suis entré chez vous. Mon dessein n'étoit ni de vous offenser, ni de vous blesser, je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en est tems encore ; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon sang que vous faites couler, ma vie que je vous ai sacrifiée exigent au moins que vous ayez la complaisance de lire ce paquet. Ah ! cher ami, dit mon frere, en se jettant sur lui, je ne puis songer qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva ; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval & lui donna son appartement : l'état du Marquis étoit plus affreux que celui de son ami. Il n'y a rien à craindre pour

sa vie, le sang qu'il a perdu cause seul sa foiblesse. Le Chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers momens de trouble & de désespoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrît le paquet & qu'il le lût. C'étoient des *lettres de Lédnor à Juliette*, fille de son espece. La misérable y a peint sa bassesse & ses intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frere, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres sur la table. Il se promene à grands pas, la fureur dans les yeux ; la vue de son ami, qui de son lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation, s'écrie-t-il ! Quelle honte ! Il m'écrit, il me prie de venir ; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien ; non, non, mon ami, que j'expie au moins s'il se peut ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement, & ce fût là que d'une voix entrecoupée par des sanglots, mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis, & les lui rends en silence. Hé bien, ma sœur, suis-je assez humilié ? Etes-vous assez vengée ? Je me leve, je l'embrasse, je presse son visage baissé contre mon sein ; je mêle mes larmes aux siennes, & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de silence, de fureur, & d'attendrissement, il se leve : Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval, je te dois le

prix de tes bienfaits, je dois à ma sœur. . . Eh ! je me dois à moi-même de me venger de cette infamie... Je vais laver dans son sang cette épée teinte du tien... Arrête, arrête, s'écrie Ferval, est-elle digne de ta fureur ? Oublie, mon ami, oublie cet amour funeste, c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat deshonorant rejailliroit sur toi Je le ferai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter ; & enfin il prit le parti, après mille mouvemens divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoie aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu ; elle a pris vis-à-vis des gens un air de fierté, & s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le Marquiz chez moi ; un peu plus tranquille alors, il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. Je l'ai si bien prévenu sur ce-qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'y envoyer ; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chère. Quels assauts ! Et quel chagrin pour Madame de Ferval ! Elle n'a pourtant rien à craindre, grâces au Ciel, qui a tout conduit pour le mieux.

* L E T T R E L X V I I I . & 1^{ere},*De Léonor à Juliette.*

Tu me fais grande pitié, ma Juliette ; anssi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château ? C'est s'enfvelir toute vivante ; autant vaudroit être une honnête femme ; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche , enrichis-toi donc : voilà tout ce que j'y fais. Bizac va passer quelque tems dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant , ma chere , il se nomme le Marquis de Roselle ; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans, une belle figure , une belle taille , & une fortune considerable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut-être , qui m'a fait faire cette connoissance ; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons , il m'a fait des présens magnifiques , & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit il , atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette flamme respectueuse : je t'assure que je joue d'après nature ; la dignité , le sentiment , la délicatesse , &c. & que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité : la distance où je le tiens, & qu'il n'ose franchir, entre-

* Ces lettres & les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

tiendra long-tems son amour. Rien n'est plus plaissant ; il me traite en Princeſſe ; & je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'eſprit, il en a beaucoup ; mais il a le cœur tendre , l'ame délicate ; je ſuis ſa premiere inclination. Il n'a aucune expérience , & ne ſait ce que c'eſt que nos intrigues. Juge, ma chere, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien, tu ſais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire ſur ces animaux-là. Et puis la peur qu'a ce vieil hypocrite qu'on ne ſache ſes allures , en fait un amant diſcret. J'ai renvoyé tous les freluquets, cela ne mene à rien , & n'auroit pu que me nuire. Juliette, ſonge-y bien ; d'un côté le Marquis, dans l'eſprit duquel il faut entretenir cette idée de reſpect ; de l'autre côté la Roche à menager ; les recevoir l'un & l'autre, & empêcher qu'ils ne ſe rencontrent, monter ſon eſprit au ton ſi différent de ces deux hommes , amuſer chacun ſelon ſon genre ; être tour à tour agréable, douce & décente avec l'un ; vive , capricieuſe & folle avec l'autre ; crois-tu que ce ſoit aſſez d'affaires ? J'eſpere men tirer bica. Adieu , ma Juliette.



* L E T T R E L X I X , & 20,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 Janvier.

Tu fais , ma chere, toute la peur que m'avoit donnée cette algarade de la Rochelle : hé bien ! tout n'en a é é que mieux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : l'habile créature ! J'avoue qu'il ma fallu de l'adresse dans cette crise ; mais cette adresse a bien réussi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir sérieux ? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me seroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival , & que ce rôle seroit nécessaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roselle , qui est pourtant , s'il se peut , encore plus passionné ! Le respect seul retient ses desirs ; mais ce respect lui coûte J'acheverai dè le subjuguier en lui moutrant des vertus Tu ris. Oh ! je te jure que je le menerai loin. J'en ai déjà refusé beaucoup de présens , & ces refus ont produit de plus beaux dons , que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de générosité adroitement faites , de la sagesse sans dureté , quelques nuances fines d'amour , mais sans foiblesse , acheveront sa désaite. Si Bizac ne peut venir , ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidens. Je t'embrasse.

* *Nota.* Il y a plusieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

• L E T T R E LXX, & 3^e,
De Léonor à Juliette.

A Paris, 14 Janvier.

CE Marquis combat plus que je ne le pensois , ma chere. Une sœur dévote, une famille importante , un nom , tout cela forme de terribles obstacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoie. Je te prie de le copier toi même , tel qu'il est , avec grand soin , adresse-moi cette lettre , fais la mettre à la poste ; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris , afin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi mot , & je ferois tort à ton intelligence si je t'expliquois mon dessein. Adieu , ma chere.

* Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le secrétaire de Léonor.

L E T T R E LXXI, & 4^e,
De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Février.

LA lettre a produit son effet, ma chere; malgré cela mon Marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opera. Je fais ce que je risque ; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois Actrice il ne m'épouserait

point. Né pourrois-tu venir ici ? Tu me serois utile ; il faudroit paroître une femme d'un état honnête , un peu de mes parentes , demeurant en Province , & qui sachant mes malheurs & mes vertus viendrait m'arracher aux séductions. Entends-tu cela ? Tache , tâche , ma Juliette , de me faire ce plaisir. Tu sens que ma fortune seroit la tienne ; que dans quelque rang que je fusse , tu serois ma meilleure amie , & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité , j'en saurai prendre le ton. Eh ! que fais-je ? Peut-être alors deviendrois je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont , l'auroient-elles été , si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins ? La vertu est affaire de circonstances. Oui , tout de bon , je crois que je m'arrangerois à être vertueuse , jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh ! que cela seroit plaisant !

L E T T R E LXXII, & 5^e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, premier Mars.

O H ! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant , j'espère que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources , j'ai rallumé tous les desirs , je l'ai amené au point de me pro-

poser un mariage secret , & je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie ! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquise de Roselle , je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire , je le tiens fait , Ah ! ma Juliette , quel bonheur !

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal . . . Quel contre tems ! S'il meurt , quelle folie d'avoir quitté l'Opéra ! Mais s'il en revient ! . . . Qu'y gagnerai-je ? Sa famille va l'entourer . . . Aussi c'est ma faute , j'ai voulu aller trop vite . . . Pouvois-je imaginer ce revers ? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret ! Il m'offroit les deux tiers de son bien ! Oh ! que j'ai mal fait ! Adieu. Puisse-t-il en rchapper , afin que j'aye le tems de réparer ma sottise !

L E T T R E LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 Avril.

A MÈ vile & trompeuse , quelles expressions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preuves de tes noirceurs , de ta bassesse ! . . . Est-il possible , bon Dieu ! que ce fût à cette ame monstrueuse que je voulusse sacrifier mon honneur , ma famille , mon être tout entier ? J'ai lu , je tiens les lettres que tu as écrites à ta méprisable confidente , à Juliette. Je vois les ressorts que tu as fait jouer pour subjuguier ma

ma raison.... Quoi ! dans mon agonie, dans ce tems où réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort tu ne regrettois que mon bien ! Monstre affreux ! Eloigne-toi pour jamais de ma vue , je ne pourrois retenir ma fureur : je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable !... Quoi ! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux ! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de ma foiblesse. Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre , les caractères que ta main traceroit me feroient un objet d'horreur.

L E T T R E LXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 11 Avril.

MONSIEUR de Ferval est parfaitement rétabli, ma chere, ses forces reviennent chaque jour; la cicatrice de sa blessure n'est déjà plus que la marque respectable des sentimens les plus beaux. C'est dans le cœur de mon frere que sera, & que doit être éternellement, une plaie douloureuse. Qu'il est digne de pitié! A ses terreurs sur le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami; le mélange d'horreur, de repentir & de reconnaissance qui a bouleversé son ame pendant les

I. Partie. I

deux premiers jours , lui donnoit une agitation cruelle , mais moins affreuse que l'abattement , que la noire mélancolie où je le vois se plonger , Il est toujours chez moi : Ferval vint hier nous y surprendre pour la première fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jusqu'à l'idée de sa blessure ! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frère ! Il lui proposa mille projets d'amusemens. Il ne nous entretenoit que de nouvelles , & de petits événemens intéressans ou agréables. M. de Saint-Sever entra , qui lui voulut parler de sa santé : à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable , il força mon mari de changer de discours. Mon frère soupiroit , & ne put retenir ses larmes. Il sortit , & rentra plusieurs fois. En vérité des secousses si terribles me font trembler pour sa vie , d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations , il ne sera de long-tems susceptible de plaisirs. Léonor , à ce que j'ai sçu , est allée loger dans un quartier éloigné ; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frère. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle ! Le Marquis ne s'en informe point , & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu , ma tendre amie ; je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à Madame de Ferval tout ce que je sens. Soyez , de grâce ; mon interprete , & faites-lire dans mon cœur.

L E T T R E LXXV.

De M. de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 20 Avril.

JE suis dans le plus cruel embarras, chere sœur ; vous savez ce qui s'est passé. Le bonheur de la réussite m'a trop récompensé de mes soins. Mais ce que vous ne savez pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à personne, c'est que pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois aux hauteurs même & à l'imprudence de Léonor. Et sans cela je ne les aurois pas eues, car j'avois une invincible repugnance à corrompre des domestiques jusqu'à ce point, & je n'avois pas besoin là dessus des leçons renfermées dans une lettre de ma mere. Mon cœur seul me les donnoit. Heureusement, Juliette pressée d'argent s'est adressée à Léonor, & n'en a reçu qu'un refus assez mal coloré. Léonor s'est même cru d'avance avec elle la Marquise de Roseille. Juliette outrée du refus, & vivement pressée par des poursuites inquiétantes a prêté aussi-tôt l'oreille aux insinuations de la Femme de chambre de Léonor ; and pour ne pas laisser vendre ses meubles, elle m'a fait offrir les lettres. Trois cent louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette somme ; je ne voulois pas m'ouvrir là dessus à Madame de Saint-Sever, vous en savez les raisons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le tems de choisir mes pré-

teurs ; je me suis adressé à ce la Roche , dont vous avez sçu les intrigues & la fureur. Sa colere , qui duroit encore , m'a bien servi. Il m'a prêté , sans intérêt , cette somme , dont il a sçu la destination ; mais comme il est aussi avare que vindicatif , il me presse de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever , & je vous avoue que je ne pourrois prendre sur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere ? Vous savez qu'elle m'a fait part de sa répugnance sur les moyens que j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement ? Il faudra bien qu'elle le sache . . . Donnez-moi votre conseil , chere sœur , pour sortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E LXXVI.

*De Mademoiselle de Ferval à M.
de Ferval.*

A Ferval, 23 Avril.

LA cause de votre embarras est trop belle , mon cher frere , pour que je ne la partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros ; & , ce qui me touche davantage encore , en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à Monsieur ni à Madame de Saint-Sever. Je sais qu'à envisager la chose sous le premier aspect , ils devroient plutôt payer cette somme

que vous ; mais il est des procédés justes qui sont malhonnêtes , & il me semble que celui-là seroit tel , parce que vous n'avez pas dû disposer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere : je fais bien ce que son cœur lui dicteroit , mais elle n'est pas en état d'être généreuse ; la médiocrité de sa fortune , ce que vous lui coûtez , ce que lui coûte sa maison , qu'elle tient honorablement , ne donnent déjà que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires , puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails , & je sais qu'elle ne pourroit , sans se déranger beaucoup , vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner de chagrin ; mais demain je ferai partir pour vous en secret , & par une occasion sûre , mes boucles d'oreilles : elles sont à moi , par le don que ma tante m'en a fait en mourant , ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'aperçoive pas qu'elles me manquent ; mais si ma mere me demande où elles sont , je lui dirai l'usage que j'en ai fait , elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice , je vous le fais avec le plus grand plaisir , mon cher ami , d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité , je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi sont un peu hasardés. Il est triste d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais , dites-vous , il le falloit : je ne puis que gémir de cette nécessité. Quel monstre que

le vice, s'il force ainsi la vertu-même, à emprunter quelquefois ses détours ? Adieu, mon cher frere, Je suis bien sensible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude & d'admiration & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embrasser !

La censure ou cette misérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

QUE vous êtes bonne & prudente, ma chere sœur ! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me suis acquitté. Mais je suis au désespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'avoir l'ame sensible, grande & généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor, ces filles sont trop avillies & trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le Marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiete. Il écrit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui & qu'il cherche à réparer, les vont rendre peut être plus amis que jamais ; j'en suis fâché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle. Mais cet infortuné Marquis

cherche à s'accroche à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vuide affreux : je le plains. Je vous embrasse & vous amie de tout mon cœur, ma chère sœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remerciemens.

LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 27 Avril.

M'ABANDONNERAS-TU, cher Valville ? Je suis puni, je suis humilié, tu dois être assez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts ; je t'en demande pardon. Ah ! mon cher, que je suis malheureux ! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux n'en étoit pas-digne, je le fais, je l'abhorre aujourd'hui ; mais mon, cœur saigne encore. Viens me voir, cher ami redonne-moi la force que j'ai perdue ; j'espère beaucoup de tes secours, & je sens que j'en ai besoin.

LETTRE LXXIX.

Du Valville au Marquis.

A Paris, 27 Avril.

JE densois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas. Cette petite épreuve

te rendra sage; je suis bien aise que tu l'aies faite. Te voilà au réveil d'un songe extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce soir, & je te présenterai demain chez Madame d'Asterre : c'est une femme charmante, elle a des soupirs divins, une maison délicieuse. Mais au moins, mon cher, plus de sentimens romanesques; il ne seroit plus possible de se mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roselle, tu es ma foi plus heureux que sage.

L E T T R E LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 29 Avril.

HE bien, mon cher Marquis, tu veux donc donner dans tous les excès ? Je t'avertis celui de la misanthropie est le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux passionné. Je te mene hier chez la Marquise d'Asterre; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies femmes; la Marquise te fit des prévenances qu'un autre acheteroit bien cher, & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse; pas une épigramme, pas une faillie. Tu fus d'une stupidité qui me déconcertoit, qui m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices. Elle est aimable cette femme, & j'ai balancé quelque tems entre elle & Madame de Clarival. Mais par des

raisons de convenance, j'ai donné la préférence à celle-ci, & je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme : voilà mes principes. Je fais allier l'honneur & les plaisirs. Allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde ; je te donne encore rendez-vous demain chez Madame d'Alsterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme ; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, & que peut être j'aurois dans quelque mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis ; à demain.

LETTRE LXXXI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Avril.

JE te rends graces de tes soins cher ami, je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs, dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie... J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre ; mais que je souffre ! & que mon erreur me rendoit heureux !.... Ah ! pardonne, ami ce regret d'un bonheur qui n'est

plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas ! Il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere ? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres . . . j'irois . . . je reprendrois mes fers, & me trouverois encore moins malheureux que je ne suis. La misérable ! Je la haïrai, je l'espere ; je la méprise. Mais je croyois la haïr, la détester, je m'apperçois que la colere m'avouloit. Oh ! Léonor ! Léonor ! . . .

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre ; mais tu verras l'état de mon ame. Aies-en pitié, cher Valville ; songe qu'il n'est peut-être rien de si cruel, de si humiliant que d'être contraint de haïr & de mépriser ce qu'on a passionnément aimé ; je crois que l'amour propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées sont si confuses, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu savois les divers movemens qui bouleversent mon ame ; la rage, l'amour, la honte, y sont naître successivement des desseins, dont je rougis après un moment de réflexion....

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera sur moi plus que la raison ; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Ce n'est que pour mon repos que je cherche à la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi

à présent; mais la plaie saigne encore, il faut la refermer. Ce ne fera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reste de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux; & quand je serois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh! quels sentimens veux-tu que j'ai pour Madame d'Asterre? Je suis honnête homme, elle doit être vertueuse; je n'entends rien à tes arrangemens: le ton qui regne dans sa maison est trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de Madame de Clarival? Son état & son maintien me l'ont fait croire une femme respectable. N'es-tu pas l'intime ami de son mari? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle-société. J'irai chez ma sœur, je resterai chez moi, je te verrai, cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde, & je ne puis le souffrir. Viens me voir demain si tu peux, & dispense-moi de retourner chez Madame d'Asterre.

L E T T R E LXXXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 30 Avril.

QUELLES fausses idées tu te fais, mon cher ami! Elle n'ont pas le sens commun; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivans, sois heureux, sois tranquille,

amuse-toi : voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que Madame d'Asterre t'a distingué, malgré ton triste & froid maintien ? Elle m'a demandé si tu ne reviendrais pas ce soir chez elle ; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloises as-tu donc ? Eh ! sans doute, elle est vertueuse, cette femme ; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne sais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement, choisit parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit ne doivent pas seuls le décider. Il faut encore trouver les convenances ; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter ; si l'on en peut faire un ami ; si sa maison n'est point triste & ennuyeuse ; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies ? On cherche à plaire à la Dame ; si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs ; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la constance autant qu'il est possible . . . & qu'elle même l'observe ; mais en cas qu'on s'ennuye l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidelle a cet a-

mant tant qu'elle n'en aime pas un autre ; de n'en avoir qu'un ; de conserver les dehors, & d'avoir pour son mari les meilleures manieres ; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser ; de ne point s'informer de ses liaisons ; de tourner même à l'avancement d'un mari qui fait vivre, les amis qu'on s'est fait par ses agiémens, &c. & c'est ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il faut avoir, ou avoir eue. Ne fais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule sur le plaisir, qu'il est le pivot des plus grandes affaires, & qu'il faut le sentir ou le feindre ? Mais je rougis pour toi, Marquis, d'ignorer ces premiers élémens de la société du grand monde. Où diable as-tu donc vécu ? En Province apparemment, car je ne te soupçonne pas de t'être retréci à Paris dans quelques cotteries bourgeoises. Je t'irai prendre ce soir, & je te veux absolument remener chez Madame d'Asterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

L E T T R E LXXXIII.

*De Madame de Saint-Sever à Madame
de Narton.*

A Paris, 22 Avril.

Vous méritez bien, chere amie, que je vous prouve, au moins par mon attention à vous

donner de nos nouvelles, toute ma reconnoissance. Mon frere est toujours à-peu-près de même, & ne me quitte presque point. Vous savez combien je trouve de douceur à le voir ; mais je sens qu'il lui faut des dissipations & des plaisirs, que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre Mr. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où se rassemble, m'a-t-on dit une société extrêmement agréable. Il y fut, & en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promene seul, il rêve, il soupire, & ne parle presque point. Sa santé ne se rétablit pas ; il a des maux d'estomac qui m'inquiètent. Oh ! ma chere quels tyrans que les passions ! Je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivi mes projets, & épousé Mademoiselle de Saint-Albin. Le croiriez vous ? Cette fille si douce, si bien élevée, si réservée, & que je regardois comme un trésor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même, son caractère est devenu d'une aigreur & d'un entêtement insupportables ; c'est un vrai tyran domestique. Elle a commencé par chasser tout ce qui remplissoit depuis si long-tems la respectable maison du Baron d'Orby. Un pauvre Valet-de-chambre, qui avoit servi fidèlement le pere & le fils pendant cinquante ans, est renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire ; elle s'est brouillée avec son beau-frere, & avec une parente de son mari,

agée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu de services à sa famille, & qui se trouve forcée de se retirer dans un Couvent, sans avoir assez de fortune pour s'y donner les commodités nécessaires. Madame d'Orby l'a en quelque sorte châtiée pendant que son mari étoit absent. A son retour il a été furieux ; il a écrit à cette Demoiselle pour lui faire de tendres excuses, & la prier de revenir ; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout, que de s'exposer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puisse être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame ; elle fait une dépense excessive pour elle, car elle s'embarrasse peu des autres. Sa maison est pleine de confusion & de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari ; & avec tout cela elle se croit d'une vertu sublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux spectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle observe exactement, & croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre Demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu grâces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desseins ; & j'ai vu que vous aviez raison. Oh ! que je voudrois bien une belle sœur de votre main ! Mais bon Dieu ! il n'est pas tems d'y songer.

Adieu, ma très-cherre amie, je vous embrasse

& vous chéris ; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jour de leur société ! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.

L E T T R E LXXXIV.

De Madame de Narbon à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 25 Avril.

VOTRE cœur doit bien souffrir, ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal sera long ; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, sa liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs ; hé bien ! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui feroient encore plus insupportables ; le tems, le tems, voila le grand consolateur car la raison. ... Laissez-le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne sera plus de sottises. Sa santé m'inquiète ; je voudrais qu'il fût à la campagne, cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby dans son nouveau lien ; je le connois & je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher
d'être

d'être bien-aîse que vous soyez défabufée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurecit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession ; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles-mêmes, les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité , orgueilleuses avec humilité , prodigues pour elles , avares pour les autres , minucieuses , aigres , ignorantes , opiniâtres & impitoyables : voilà leur caractère. D'où cela vient-il ? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que Madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété , de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts , on n'a pas cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur , ni son esprit ; la superstition y a pris la place de la religion ; l'orgueil celle de la grandeur d'ame ; elle n'a jamais rien lu ni rien sçu. Les petites austérités de son Couvent , sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations ; on lui a dit que tant qu'elle auroit un air severe avec les hommes , qu'elle ne parleroit point , qu'elle se tiendrait bien droite , & qu'elle seroit bien coiffée , elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru , & ne s'est mariée que pour être sa

I. Partie.

K

maitresse , & prendre sa revanche du tems de gêne qu'elle a passé ; s'embarrassant fort peu quel seroit son mari , qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage , & auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation : vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter , ma chere , que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux , ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Défiez-vous de ces éducations austeres , & trouvez-lui une femme aimable. Il en est ; mais la fortune semble jalouse de la nature , & n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le Ciel a privées de merite & de graces. Puissiez-vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis ! Il en sera digne , vous le verrez.

L E T T R E LXXXV.

De la Comtesse de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 18 Janvier.

QUE vous peignez bien , ma chere , & que vous me rendez ces prétendues dévotes méprisables ! Mr. d'Orbi, outré des mauvais procédés de sa femme , veut qu'elle aille dans un Couvent. Ne voilà - t - il pas un homme bien malheureux , lui qui pour trouver une femme de tout point accomplie avoit cru ne pouvoir la

chercher qu'au fond du Cloître ! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les meres qui élevent leurs filles, je plains son erreur & sa bonne foi ; & je le plains d'autant plus sincèrement, que j'avois été séduite comme lui à la vue de Mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela acheve de me persuader qu'il faut avoir vécu dans le monde, & l'avoir beaucoup vu, pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire ; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. Mr. de Valville a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez Madame d'Asterre. Il ne vouloit pas ; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il est parti ce matin. J'augure bien de cette promenade, & j'espere qu'à force de soins nous pourrons le guérir. Mr. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités : ce jeune homme est charmant. Je lui parle quelquefois de ses sœurs ; il les aime avec la plus vive tendresse, & il a pour sa mere la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union si rare est respectable ! Adieu, ma très-chere amie, je ne vous parle plus de mon amitié.

L E T T R E LXXXVI.

Du Marquis à Valville.

A Paris , 3 Mai.

PARDONNE ; ami , mon départ précipité. Mais en vérité , il ne m'étoit plus possible d'y tenir. Quoi ! c'est-là ce qu'on appelle la bonne compagnie ! Hé bien , apprends que Léonor , toute méprisable qu'elle est , me paroît , ainsi que ses pareilles , moins méprisable que ces femmes-là. Ces sortes de filles font leur métier , elles s'affichent pour ce qu'elles font ; malheur à qui s'y trompe , malheur à moi qui m'y étois si cruellement trompé ; mais tes femmes ! Ah ! mon ami , ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir estimer ? Quoi ! joindre l'hypocrisie de la dignité à la bassesse du crime , sans en rougir , sans en avoir de remords ! Traiter de gentillesse l'adultère , la perfidie , n'avoir pas même l'idée de la vertu ! C'est le caractère le plus abominable qui soit dans la nature. Je t'avoue que la curiosité , autant que tes efforts , m'a déterminé à te suivre chez Madame d'Asterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde , je les ai vus ; mais loin de me plaire , ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta Madame de Clarival ; je m'y connois , mon ami , & je t'assure que tu ne l'aimes point , & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le des-

œuvrement ; & l'on prend cela pour l'amour , pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison , & rend en quelque sorte nos fautes excusables ! Mais ces sortes d'*arrangemens* , comme tu les appelles , quand même ils ne seroient pas criminels , sont la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas , & de traîner par-tout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement , mais qu'on affiche par air ! Je te le répète , c'est le tems le plus sottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête , & de ta constance , apparente sans doute : tu trouves commode d'avoir cette maison : vous vous payez réciproquement ces avantages per des soins , qui vous coûtent , je m'en suis aperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuyerois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle , mais que si elle l'exigeoit tu lui devrois ce sacrifice ? Ce sacrifice ! Eh ! peut-on en faire à ce que l'on aime ! Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaisirs ? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour ? Quoi ! tu redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur ! Si tu as jamais aimé , mais non , à quel prix n'aurois-tu pas acheté une tête à tête ? Ah ! mon cher , je te le répète , tu n'aimes point ; laisse-donc-là cette intrigue , basement criminelle. Quoi ! tu trahis de sang-froid Mr. de Clarival , ton ami , qui t'a rendu

les plus grands services , tu me l'as dit ! Pour prix de son amitié tu séduis sa femme, que tu n'aimes pas ! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisse faire. Pardonne, cher Valville ; mais de bonne foi est-ce là le rôle d'un honnête homme ? Ce n'est point un Prédicateur qui te parle. Je sais que ce ton ne me réussiroit pas avec toi ; c'est en homme du monde que je te dis qu'il n'est gueres de crimes plus atroces que celui-là ; qu'il entraîne après lui l'imposture, la trahison , le malheur des familles , & leur deshonneur. Ne me parles jamais de Madame d'Asterre. Elle m'a fait des avances indécentes , & je t'avoue que ç'a été pour m'y dérober que je suis parti ce matin avant que personne fût levé. Elle pensera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarrasse peu, & j'aime mieux passer à ses yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent séduire. La femme d'autrui ne m'inspire que du respect quand elle en est digne, ou du mépris quand elle ne l'est pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'est cependant pas facile d'écarter,) comment compter sur la fidélité d'une femme qui n'est pas fidelle à son mari ? J'ai eu de grandes foiblesses, mon ami ; hélas ! elles feront le malheur de ma vie ; mais j'ai au moins la consolation de n'avoir à me reprocher que des foiblesses. Mon cœur, trop tendre, n'est point gâté. Et je te le répète, Léonor, cette infame Léonor, que je dois détester, que j'aime peut-être encore, mais

que je méprise assez pour ne la plus craindre ,
Léonor me paroît moins coupable. N'exige
plus de moi de retourner dans cette maison ,
cela m'est impossible ; mais tu peux compter sur
un secret inviolable , je me le dois à moi-
même.

LETTRE LXXXVII.

De Valville au Marquis.

A Montesson , 5 Mai.

Oh ! ma foi, Marquis , voilà qui est fini ;
dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai
plus rien à te dire , ni rien à faire pour toi ,
tu est un homme noyé. C'est dommage pour-
tant , tu aurois réussi dans le monde. Une nais-
sance distinguée , une grande fortune , de l'e-
sprit , un jolie figure & des graces ; voilà ce
que tu vas enfouir. Ta maudite passion pour
Léonor & ta maladie ont affoibli ton cerveau.
Je m'en suis apperçu à la longueur de ta lettre
Pastorale ; car quel autre nom lui donner ? Ne
m'affaîne plus de pareilles épîtres. Je ne vais
jamais au sermon , parce qu'il m'ennuye ; mais
des épîtres de cette espece sont un guet à-pens.
Je suis fâché de ton état , & ce n'a été qu'en
avouant cet état à Madame d'Asterre , que j'ai
pu te sauver auprès d'elle du travers que tu
t'étois donné. Oh ! ne crains pas, je ne te
proposerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de
l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as

donné une humiliation terrible , & j'ai essuyé mille brocards à ton sujet ; qu'auroit ce été si l'on eût vu ta lettre ? Adieu , mon ami , restaure-toi par de bons consommés , donne à tes idées une couleur plus gaie , monte ta raison & tes mœurs au ton de ton siècle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs !* Quelle maussade expression employe-je là ! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 Mai.

L'AMOUR m'a égaré , & l'amitié me corromproit ! Ah ! Valville ! tu tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la Nature n'ait mis dans tous les cœurs , & qui ne doive être dans le tien ! En revenant d'une erreur , ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même , & de m'épancher dans le sein d'un ami ? J'ai fait des fautes : il ne me reste que la consolation d'en profiter ; ne me l'envie point. A la vue de mes faiblesses , mon ame se pénètre de plus en plus des principes & des sentimens qui ont empêché qu'elles ne devinssent criminelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit & pur au milieu de mes égaremens ! L'honnêteté , le gout du bien & de la vertu s'y étoient heureusement conservés. C'est

à ces sentimens précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma passion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient sur moi des amis, une sœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur insçu un mariage qui feroit à présent ma honte & mon désespoir : c'est à ces sentimens que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie d'avoir laissé entre ses mains des dons multipliés, dont une basse vengeance, telle que celle de ce laRoche, l'auroit privée : c'est à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers & violens efforts de l'amour, lorsqu'il me portoit à subir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé sa bassesse. C'est à eux aussi que je dois ma juste aversion pour ces liaisons adulteres, qui font vos amusemens & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce sont-là presque les seules actions dont je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes ? Tu en as fait sans doute : réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions-mêmes leur récompense ? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur ? Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien ? As-tu senti quelque remords après l'avoir fait ? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'ame des méchans. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter & troubler l'ame : j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir & l'enivrer : la vertu, au contraire, la calme, la satisfait, la rend heureuse, parce

qu'elle la rend contente d'elle-même ; & ce ne peut-être là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet : les plaisirs n'ont qu'un tems : la vertu embrasse, pour ainsi dire, tout l'homme ; elle remplit toutes ses destinations , de citoyen, d'époux, de pere, d'ami ; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions & dans les plaisirs, ou bien est-ce dans la vertu, qu'il faut que je cherche le bonheur ?

Valville, je t'ennuye : cesse de me lire ; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables , qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains , vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en servez point : vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des regles à suivre, il faut des mœurs. Je ne parle ni de la religion, ni des loix : ces deux sujets passent mes forces ; je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre ; je ne parle que d'une morale, dont tout homme est bientôt instruit & convaincu , s'il l'étudie & la juge de bonne foi. Tu m'annonces , avec un air d'assurance & presque d'oracle, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de son siècle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison & ses mœurs au ton de la droite raison & de la saine morale, qui sont de tous

les tems & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres : le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit la systême de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode ? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette ? Et voilà où vous en êtes, vous tous gens du bon ton : rapportant tout à un vain desir de plaire, enivrés de prétentions puérides & de petits succès ; toujours agréables, toujours brillans, vous ne connoissez pas les grands devoirs : vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent & fortifient notre être : vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfans. Oui, mon ami, avec tes maximes on fera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour : avec des vertus & des mœurs, on fera l'homme de la patrie, & si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur ; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir les lumieres avant le tems, & d'oser en faire usage. Adieu, Valville.

L E T T R E LXXXIX.

De la Comtesse de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 4 Mai.

MON frere est de retour d'hier , ma chere amie : je ne fais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai , je l'ai trouvé d'une tristesse & d'une langueur qui m'inquietent sérieusement. Il faut prévenir les suites que son état pourroit avoir. Mon Médecin conseille les eaux de Plombieres ou de Bains *. Je prefere ces dernieres , parce que mon frere sera près de vous & que je n'en aurai pas d'inquiétudes. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode ; il ne pourra loger dans votre château , parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même , & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu , ma chere amie , j'envie le sort de mon frere , puisqu'il vous verra plutôt que moi.

* *Nota.* Bains est situé à quatre lieues de Plombieres en Lorraine.

L E T T R E X C.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 7 Mai.

QUE vous me faites de plaisirs, ma chere Comtesse, en m'annonçant votre frere ! Et pourquoi ne pas loger chez moi ? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, & elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demi-lieue de la fontaine. Quoi qu'il en soit, pour suivre vos intentions j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre possible pour l'amuser ; c'est peut-être là l'essentiel. Le cœur guéri, l'estomac guériroit bientôt ; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émouffé le goût, les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de Madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

L E T T R E X C I.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Mai.

MON frere partira demain matin, ma chere amie, pour aller vous trouver. Il est bien heu-

reux pour lui & pour moi que vous foyez à portée de lui donner vos soins. Sa mélancolie vous touchera ; j'espère encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval est du voyage. En vérité c'est un digne ami. C'est lui qui a fait tous les apprêts nécessaires pour cette route. Son zèle ne se dément point. Mon frere vous supplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous : son Médecin lui a persuadé que la meilleure façon de prendre les eaux c'est d'aller boire tous les matins à la source. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce sera son plus grand plaisir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce seroit faire outrage à votre amitié. Je ne fais pourquoi, mais c'est avec une joie extrême que je le vois partir. J'espère qu'à son retour, son corps, son esprit, & son cœur seront guéris : du moins il ne peut-être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE,

PAR

Madame ELIE DE BEAUMONT.

SECONDE PARTIE.

NOUVELLE EDITION.

M. DCC. LXV.

LETTERS

DU MARCHAIS

DE ROBERT

LA

DE ROBERT

DE ROBERT

DE ROBERT

DE ROBERT

DE ROBERT

L E T T R E S
DU MARQUIS
D E R O S E L L E.

SECONDE PARTIE.

L E T T R E XCII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Juin.

MADAME de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien; j'espère beaucoup des eaux, de l'air de ce pays, & de l'agrément que Madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'est point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille est ici depuis deux jours, elle me paroît aimable; la mere & les sœurs ont une amitié si tendre & si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiselles sont jolies; l'aînée sur-tout a une physionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'esprit & de douceur. Il me paroît que c'est la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que m'a dit Madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne presque

II. Partie.

A

rien aux filles : c'est un reste de barbarie que je déteste. Je plains ces jeunes personnes. Voilà, chere sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événemens. Les buveurs d'eau s'y rassemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, & votre mari aussi.

LETTRE XCIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 9 Juin.

Vous me tranquillisez, mon frere, de m'apprendre que vous vous trouvez déjà mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini ; ne songez qu'à vous amuser, & profitez des attentions de notre excellente amie, pour vous procurer des plaisirs simples & champêtres ; vous les préférez aux plaisirs bruyans, & vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez vous paroisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Je plains comme vous le sort de ces jeunes Demoiselles ; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en est plus ainsi ; j'en suis fâchée pour l'honneur de notre siècle & pour son bonheur. Mon mari vous embrasse, & vous exhorte à vous bien réjouir ; & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

L E T T R E XCIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

NOTRE malade va bien, ma chere Comtesse, & je vous assure qu'il n'est point triste. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous assîmes tous sur le gazon, & nous jouâmes de petits jeux qui l'amuserent. Mademoiselle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces si naturelles, qu'il est impossible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fut, & chanta avec elle un Duo. Le soir il l'engagea à chanter encore ; elle, sa sœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert, dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talens dans nos rochers. C'est aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à présent, & que ces Dames ont la compaisance de se lever de très-grand matin pour se promener avec moi, il m'a dit qu'il essayeroit de m'imiter, & que tout considéré, il aimoit mieux rester chez moi que d'aller seul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez, ma chere, le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuse aventure a altéré son caractère, mais il peut revenir dans

son état naturel. Nos jeunes personnes sont gaies avec esprit & décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue, ma chere Comtesse, que je serois au comble de la joie si le Marquis étoit assez heureux pour s'attacher & pour plaire à Mademoiselle de Ferval. Ils sont aimables l'un & l'autre ; le hasard les a rassemblés, je laisserai faire cet heureux hasard & ne m'en mêlerai pas ; je gâterois tout. Mais je vous instruirai des mouvemens de votre frere ; fût-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiselle de Ferval a l'esprit formé, l'ame sensible & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus ; mais je verrai sans voir. Il faut que je compte bien sur la noblesse de votre ame, ma chere Comtesse, pour vous communiquer une telle pensée. Cette charmante personne n'a presque pour dot que son mérite, sa vertu & sa beauté ; car le peu de bien qu'elle espere n'est rien en comparaison de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une sottise. Mais moi qui suis peut-être plus intéressée que tous les gens qui parleroient ainsi, puisque je ne regarde de vrai bien que le bonheur, & que d'ailleurs la richesse de votre frere le met au-dessus des considérations, auxquelles on est quelquefois forcé de descendre ; moi, vous dis-je, je soutiens que cette union rendroit son sort digne d'être envié de tous les gens qui savent penser & sentir. L'économie de Mademoiselle de Ferval, & sa simplicité pourroient

encore , en les calculant bien , être un supplément de dot. Elle conduit la maison de sa mere ; c'est elle qui depuis deux ans est chargée de tous les détails , elle s'en acquitte avec une aisance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de Madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquillité chez elle , que depuis le tems où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les Domestiques l'adorent ; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien , à peu de frais , à quelques familles de son voisinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaisance , petits par eux-mêmes , grands par les motifs qui les lui font faire & par l'effet qu'ils produisent. Ces soins coûtent plus à son activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir sa bourse aux malheureux quand on est riche ne devoit pas être un grand effort ; mais savoir suppléer par son habileté au défaut de richesses pour les soulager , il me semble que c'est une double générosité.

Adieu , chere Comtesse , mon esperance pourra s'évanouir , car elle n'est peut-être fondée que sur mes souhaits. Mais qu'importe ? Les projets agréables sont toujours passer d'heureux momens , & je ne puis regretter le tems que j'emploie à prévoir ou à desirer des actions honnêtes , encore moins à m'en entretenir avec vous.

L E T T R E XCV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Juin.

J'AUROIS été bien humiliée, ma chere amie, si vous n'aviez pas jugé de mes sentimens par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frere est assez riche pour ne songer, en se mariant, qu'à se rendre heureux. Quand même il auroit moins de fortune, dès que je le faurois au dessus des besoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont donnés nos mœurs présentes forcent de penser à la fortune, four-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à foi, double le fardeau, & ferme, de la part même des peres, les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient me paroïtroient fort à plaindre, parce qu'elles seroient imprudentes de se marier, & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation : riche comme il est, je le trouverois trop heureux d'assurer son bonheur, en faisant celui d'une femme bien née, vertueuse, & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler ; il me semble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids : au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire dans

cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frere de mon amitié, & Madame de Ferval de mon respect ? Elle m'en inspire un sincere. Il faut de grands talens pour former des enfans comme elle à formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non plus , je vous prie.

L E T T R E XCVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 Juin.

EN vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis plus le même; ma sante se fortifie tous les jours, & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis long-tems. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez Madame de Narton; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues !

Ne croyez pas que nos plaisirs soient coûteux ou recherchés ; rien n'est plus simple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occasion seule les fait naître, les varie chaque jour, & que nous ne prevoions rien. Mesdemoiselles de Ferval, qui sont l'ame de nos amusemens, ont un agrément, une finesse, une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire

dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux, ma sœur, vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, justes & honnêtes, c'est de leur faire du bien. Ah ! si les hommes savoient combien peu coûtent les vrais plaisirs !

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda Madame de Ferval, & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista ; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salua Madame de Ferval avec un air de respect & de faiblesse. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle ?

Il bégaye ; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt. . . . Il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent ?

Il est à vous, Madame Il est à vous, bien à vous.

A moi ?

Oui Vous le savez bien Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez assurément, mon cher je

n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris, & si c'est une restitution. . . .

Oh! non, non, Madame, vous m'avez prêté. . . . Vous savez. . . . Il vous souvient. . . .

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire; vous me prenez pour une autre assurément?

Oh! Madame, pourrais-je prendre une autre pour Madame de Ferval! Il avoit les yeux pleins de larmes, & la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'est point à moi.

Quoi! Madame, vous ne me reconnoissez pas! Ah! je le vois bien. . . . Vous avez oublié le petit Jaco ce pauvre orphelin . . . qui avoit une petite malle qui vous apportoit des épingles. . . .

Est il possible! Quoi! vous êtes cet enfant? . . .

Eh! oui, Madame; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans. . . .

Hé bien?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fond.

Et combien avez-vous gagné?

Quatorze mille francs. Oh! Madame, j'ai été bien exact. Il y en a sept mille dans la bourse. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand soin, & j'ai dans toutes les occasions calculé séparément votre profit.

Mon profit!

Eh ! sans doute , c'est notre marché.

Quel marché ?

Vous n'avez sûrement pas oublié , Madame , que ce jour là après que vous eûtes examiné ma petite malle. . . .

Ah ! je me rappelle cette malle , dit-elle en fouriant ; il n'y avoit pas pour un écu de marchandises , & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là. . . .

Cette question vous fit beaucoup pleurer , je m'en souviens.

Hé bien , Madame , vous devez donc bien vous souvenir aussi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire. . . .

Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce , ils étoient pleins de sens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander , Madame , combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs , Oui , douze francs ; cela me frappa.

Eh ! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce tems-là ? Vous me donnâtes un louis d'or , à condition que vous seriez de moitié dans mon profit. . . .

Miracle de probité ! Quoi ! mon cher ami , vous avez cru sérieusement ?

Eh ! sans doute , Madame ; j'aurois été un

ripon si je n'avois pas partagé fidelement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un fol d'erreur.

La surprise, le saisissement, la joie de Madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval se leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis. . . .

Non, Madame, c'est le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah! dit-elle en nous regardant, est-il un plaisir plus vif que celui que je goûte! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer!

Nous pleurons tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit, il trembloit, il ne pouvoit parler, & ne cessoit de marquer, par ses gestes, que l'argent devoit être à Madame de Ferval. . . . Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'eussiez soupçonné de mauvaise foi d'avoir tardé si long-tems. . . . Je ne suis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous, Madame, on me dit que vous étiez ici. . . .

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête! Mon cher Jaco, (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a béni; vous le méritez. Je rends grâces au Ciel de m'avoir rendu l'instrument de votre fortune.

Continuez votre commerce , & ne manquez pas de m'informer de vos succès.

Mais , Madame , cet argent ?

Je vous l'ai déjà dit , il n'est point à moi.

Comment , Madame , & ce marché ?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourse, je vous en prie.

Vous voulez donc m'en faire un don, Madame ?

Ce n'est point un don.

Je ne puis la reprendre que sur ce pied.

Hé bien , mon cher , ce sera tout ce que vous voudrez.

Hélas ! Madame , vous êtes trop bonne ; je reçois cet argent avec bien de la reconnaissance. Mais je m'étois fait un grand plaisir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il , j'espère que vous voudrez bien permettre que ces Demoiselles choisissent dans mes marchandises ce qui sera de leur goût , quelques bijoux , des. . . .

Oh ! non , non , s'écrierent ces jeunes personnes nous vous sommes bien obligées , mon cher ami , mais nous serions bien fâchées. . . .

Ah ! Madame , dit tristement ce pauvre homme , est-ce que vous me refuseriez l'honneur. . . .

Non , mon ami , mes filles n'accepteront point de bijoux , mais apportez-nous des rubans. Mes enfans, leur dit-elle , prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vite apporter ses malles ; il voudroit que Mesdemoiselles de Ferval prissent tout ce qu'elles renferment ; il étale ses marchandises

avec bien plus d'activité & de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiselles est aussi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choisir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Mesdames, Messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie ? Si j'osois. . . . Nous primes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoissance, en donnant mille bénédictions à Madame de Ferval & à sa famille.

Vous croyez bien, ma sœur, que cette scene attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demurerons pas en reste vis-à-vis de cet homme respectable. Mais nous sentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées. Avec des cœurs sensibles, il ne suffit pas d'être généreux, il faut savoir l'être. Nous sommes fort occupés aujourd'hui à construire un petit théâtre, dont les décorations seront de feuillages & de fleurs. Nous devons y représenter Zaire & la Pupille. Mademoiselle de Ferval y joue les grands rôles, & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Orosmane & du Tuteur. Il seroit impossible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere sœur, vous me reverrez dans la meilleure santé. Dites à votre mari que je suis exactement ses conseils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

L E T T R E XCVII.

De Madame de Narten à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

Nos affaires sont en bon train, ma chere Comtesse. Hier nos jeunes gens représenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiselle de Ferval, notre premiere Actrice, rendit ses rôles parfaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la passion d'Orosmane; celle de Zaïre fut rendue aussi très-naturellement. Mademoiselle de Ferval reçut les complimens de l'assemblée avec la modestie qu'on attend des talens & des graces. Les complimens du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en augure bien. Je fis part l'autre jour à sa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduisit à une conversation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de sa Province, éloignée des secours nécessaires dans l'education, pour en avoir donné une si parfaite à ses enfans. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'appercevoir. J'ai gagné leur confiance, & c'est là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer sa méthode, je m'attachai à en relever les inconvéniens. Ah!

Madame , lui dis-je , en montrant aux enfans tant de tendresse , n'est-il pas à craindre qu'ils n'en abusent ? Ils sentent alors que l'amour maternel nous domine ; ils cherchent à l'intéresser en faveur de leurs caprices. Ils sont rusés ; le cœur est un peu dupe. On a de la condescendance , ils prennent de l'empire : on les gâte.

Je connoissois le danger , reprit-elle , j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on est incapable de raisonnement , les enfans sont susceptibles d'impressions & d'habitudes. C'est dans ce tems-là que j'ai accoutumé les miens à la soumission. Ils ne pouvoient encore bégayer , déjà je les faisois obéir. Vous ne sauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la suite.

Voilà vos enfans soumis : je le veux ; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas ; & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes sévère que pour leur intérêt , leur crainte est de la haine.

De la haine ! Ah ! dès que mes enfans ont pu sentir and penser , il's m'ont adorée. Songez que je leur procurois tous les petits plaisirs qu'a leur âge ils pouvoient désirer ; que jamais les Bonnes ne donnoient rien ; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux , ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaisir aussi d'être dans mon appartement ! Quel chagrin d'en être banni ! Le mensonge sur-tout étoit puni par quatre jours d'exil ; mais l'aveu de la faute ob-

tenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où se bornoit ma sévérité. Les coups avilissent l'ame des enfans, le retranchement d'un repas leur dérange l'estomac. Je n'ai jamais eu recours à ces tristes & barbares ressources. Il faut punir, autant qu'il est possible, les enfans, comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la société, & autres peines semblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfans qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils pussent parler, sont & plus dociles, & plus sensibles aux châtimens, qui sont alors plus rares. . . . Ils en sont aussi plus tendres pour leurs parens, & plus sensibles aux biens qu'ils en reçoivent, m'a-t-elle dit. La sévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conserver le souvenir, il ne leur en reste qu'un sentiment de dépendance qui ne les afflige pas; il est presque machinal. Quand après cela ils voyent; à mesure que leurs facultés se développent, que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux que pour les empêcher de se faire du mal, ou pour leur faire du bien, il n'est pas possible qu'ils ne s'attachent sincèrement à la personne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarrassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement ce que vous aviez fait?

Je vous l'ai déjà dit, les Gouvernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes

enfans avec moi. Je ne voulois que des filles douces , simples , attentives , point babillantes sur-tout. Leurs soins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de meres , lui dis-je , auroient assez de patience pour se condamner à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaisirs attachés aux soins maternels. En peut-il être de plus sensibles ! Voir croître sous ses yeux la tendresse & la confiance de ces petits êtres , faire d'un regard leur punition ou leur récompense , être tout pour eux ; c'est jouir d'un bonheur bien grand , du bonheur d'être mere !

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la crainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne ?

J'avoue , me répondit-elle , que tous les instans ne sont pas également agréables. Il est impossible que dans cette multitude de soins & de petits détails , il n'y en ait de tristes , d'ennuyeux , de pénibles. La tendresse maternelle peut seule les faire supporter ; mais elle le fait , elle les adoucit , elle les récompense. La contrainte est encore inévitable & nécessaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie vieilli sur moi pour ne laisser paroître mes défauts aux yeux de mes enfans ? Jamais d'humeur , jamais de colere , toujours la même dans tous les momens ; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il est certain , ajouta-t-elle , en souriant , qu'ils me croient impeccable.

Vous êtes du moins la meilleure & la plus sage des meres. Ces soins respectables que vous

avez pris dans leur premiere enfance n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis ?

Dès qu'ils ont pu réfléchir , j'ai tâché de leur former le cœur & l'esprit , d'y établir des principes sûrs & invariables. C'est dans la Religion seule qu'on peut les puiser ; c'est sur elle que j'ai fondé tout le reste. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foiblesse de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout son éclat. Ces attentions , suivies pour mes filles jusqu'à l'âge où elles sont , ont je crois aidé la Nature , qui leur a été assez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire , on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame , & j'en ai formé leur caractère.

Et votre fils, Madame, a-t-il une ame moins sensible & moins honnête ? Aux vertus douces qui sont des deux sexes , ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particulièrement le sien ?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage ; il a fallu le mettre au Collège & le livrer à des Régents. J'avoue que si j'avois osé, je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant contre l'usage , il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ses sœurs. Il y a des bizarreries

affreuses dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manieres; qu'il apprît les sciences qui conviennent à son état; qu'il eût des vertus & des graces; qu'il fût chrétien & brave: cet assemblage est difficile à former. Je l'ai jugé au dessus de mes forces. Ferval a été aussi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais personne autre que moi ne s'est mêlé de l'éducation de ses sœurs. Elle m'a paru facile, les principes qu'on doit donner aux filles sont sûrs & invariables: c'est la raison & la vertu toutes simples.

Vous leur parliez donc sans cesse raison & vertu?

Point du tout, à moins que l'occasion ne se présentât de leur en inspirer le goût. On peut par les bonsbons donner des leçons de probité & de bienfaisance.

Vous avez bien réussi, lui dis-je, vos filles ont autant de candeur & de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'esprit; & ce qui me suffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames, c'est cette union charmante que je vois regner entr'elles.

J'ai toujours cru, reprit Madame de Ferval, qu'il falloit apporter beaucoup de soin pour faire naître dans les enfans l'émulation sans jalousie. Ne donner jamais de préférence à la personne, mais à l'action; les récompenser ou les punir avec une justice exacte & sans accep-

tion ; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'est le grand moyen de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractère chagrin & jaloux ; cet enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille & le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il s'en faut prendre ? Mes filles , grâces au Ciel , ne connoissent point la jalousie , ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fond de bonté , lui dis-je , se répand jusques dans leur conversation. J'admire depuis long tems avec quelles grâces , quelle gentillesse , elles nous entretiennent , sans que jamais la moindre médisance entre dans leurs discours.

Elles l'ont en horreur, reprit elle ; je leur en ai fait sentir de bonne heure la bassesse & le danger. Henriette avoit de la disposition à diriger la pointe de ses plaisanteries sur le prochain , moins par malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage , je prenois un air très sérieux. Ses sœurs , qu'elle faisoit rire , s'aperçurent un jour que je ne riois point , & cela les surprit. Mes enfans , leur dis-je , pourrois je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice , & si peu d'esprit ? Affligez-vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de méchanceté , de sottise , de

stérilité ou d'ignorance que cachent les dehors séduisans de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit par là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprenoit Madame de Ferval, vous me charmez. Quoi! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes; il semble même que leur éducation vous frappe!

C'est que j'aime la nature & les graces simples, & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris, elles sont presque toutes des statues parées qui occupent les fauteuils d'un appartement, condamnées à l'enfantillage & au silence jusqu'à leur mariage; leur esprit, lorsqu'elles en ont, ne se forme point, il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très important, repliqua-t-elle, de leur inspirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge & à leur sexe. Il faut faire sentir le danger de l'indiscrétion, les avertir avec douceur, & en particulier, de ce

qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle ; aussi je tâche de ne pas perdre un mot des discours de mes filles : mais je ne leur ai jamais dit de se taire.

Eh ! je reconnois là votre tendresse & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien maladroite pour étouffer, comme on le fait par la méthode opposée, les graces de l'esprit, & pour rendre les plus belles années de la vie, des années de contrainte & d'ennui.

En laissant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce & honnête, je n'ai pas négligé de leur faire sentir qu'elles doivent être dans la société moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuser, & toujours attentives à prendre leur ton & à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles savent aussi soutenir une conversation sérieuse ; je les ai même accoutumées à entendre sans impatience des propos ennuyeux : ce sont elles souvent que j'ai laissé parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politesse n'est-elle pas fondée sur la bonté ? Et n'est-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de savoir écouter ? Écouter avec un air d'intérêt, ce n'est pas se taire, c'est répondre à ce qu'on exige de nous. Un geste, un mot, un rien suffit pour satisfaire une personne qui nous parle de ses affaires, de ses succès, de ses malheurs. On est bien abondant quand on

parle de soi , & sur tout de ses peines. On s'appesantit sur les circonstances , les détails , les minuties.

Oh ! lui dis-je , dans ce qui nous intéresse , tout nous affecte. Un air de distraction ou d'ennui est une injure , & quelquefois une cruauté. Si la personne est malheureuse , du moins ses maux seroient suspendus pendant l'instant où en lui prêtant de l'attention , on lui marqueroit de la sensibilité. Les gens heureux ont presque autant de besoin qu'on les écoute. Ils sont si pleins de leur bonheur !

Mais , lui dis-je en souriant , avec des maximes si indulgentes & si humaines vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfans de l'être , vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres , c'est un devoir ; & vis-à-vis des malheureux , ce devoir est indispensable.

J'avoue que des enfans dans la vivacité de l'âge ne peuvent , avec la meilleure intention du monde , captiver long-tems leur esprit sur des choses qui ne les touchent point ; mais on peut les y accoutumer peu à peu & par degrés , en leur faisant sentir combien on est heureux de pouvoir procurer quelque plaisir & quelque soulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fausse politesse , que les gens les plus durs contractent aisément , & qui ne gît que dans les manieres extérieures ; & la

vraie politesse dont la source est dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut se plaindre d'eux, quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la société, c'est-à-dire, quand ils n'ont manqué ni aux visites, ni aux petits soins, ni aux complimens, ni aux autres momeries d'étiquette; pendant qu'ils n'auront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade, & qu'ils auront interrompu avec une cruelle adresse le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit fait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur, je le répète, est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours là, la bonté est la base de tout, de la société, des vertus, du bonheur. Aussi c'est par le cœur qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat, lui dis-je. Je fais que la dureté est la source de mille vices; mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes personnes?

Il faut diriger cette sensibilité, me répondit-elle, & sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader; il est susceptible de tous les sentimens doux. Que dès l'enfance une mère par sa tendresse affectueuse s'assure du cœur de sa fille, qu'elle le remplisse, qu'elle y regne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la confiance. Je fais qu'il est un âge, qu'il est des passions. . . . (Je n'y pense pas sans émotion.) Mais

non , ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere , votre amie & votre confidente ; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation , que les principes d'honneur , que la vertu , que la modeste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes , sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre. . . . Je regarderai toujours , me dit-elle , après un moment de réflexion , comme un bonheur très grand d'avoir à diriger un caractère sensible. Que de ressources dans cette sensibilité ! La mere qui ne fait pas en profiter n'est pas digne de conduire une telle fille. Quelles victoires ne lui seroit-on pas remporter sur elle-même , en ménageant avec adresse & bonté cette ame délicate , & lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caractères. C'est un goût naturel , c'est un sentiment délicieux , c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas , lui dis-je , qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour ?

Je crois , reprit-elle , ces précautions non-seulement inutiles , mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfans , elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes , l'idée de cet amour , de ces amans dont vous les avez entretenues , se reveille : la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs , cela paroîtroit amusant , &

n'empêcheroit pas d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie ! On n'a garde d'en faire confiance à la mere. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut se conduire soi-même. L'amant est aimable & séduisant ; la tête tourne , & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à Mesdemoiselles de Ferval ?

Si par hasard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matieres de cette espece , je n'ai point affecté de la rompre , mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pieces de théâtre , j'ai tâché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la dignité de la poésie , leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espece. Et puis encore l'intérêt des états , en opposition avec celui de l'amour , fait une diversion ; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pieces où l'amour ne paroisse un contre-tems à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits , & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poètes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvres que nous avons dans ce genre ?

D'ailleurs la bonne poésie élève l'ame , forme le goût , & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans sont les plus dangereuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page c'est moi , me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront , c'est lui , c'est Lindor , c'est Léandre , leur imagination s'échauffe. Elles croient qu'on ne peut exister sans amour , qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant ; & toutes ces chimères ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous , lui dis-je , tous les romans dans la même classe ? Est-ce une proscription générale ?

J'en excepte , répondit-elle , quelques romans anglois.

Ceux de Richardson , sans doute ?

De Richardson ! Est-il possible qu'on donne le nom de roman à ces belles histoires du monde & de l'humanité ? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation , avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience , & qu'on ne lit pas (si l'on n'est vicieux , pour ainsi dire , par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleur , sans l'être. Je viens de donner Clarisse à lire à ma fille aînée ; elle est à l'école des bonnes , des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clarisse a dû produire sur un cœur tout neuf. Ma fille le lisoit seule. Mais elle me disoit tout ce qu'elle sentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace, elle ne pouvoit blâmer Clarisse de l'aimer. Quelle comparaison de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir ! Quels tyrans que ses parens ! Mais dans la chaleur de cet enthousiasme, le sentiment de douleur & de pitié que lui inspira cette fugitive seule avec son amant dans son carrosse m'enchantait. Quelle humiliation, maman, me dit-elle ! Cet homme, quelque tendre qu'il soit, n'est pas son mari. La voilà dans sa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née ! Ah ! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette honte, si elle eût eu le tems de réfléchir. Cette noblesse de sentimens, cette dignité d'ame qui est la hauteur naturelle de la vertu me ravissoient dans ma fille. C'est la sauve-garde du cœur.

C'est donc dans Clarisse que Mademoiselle de Ferval a pris les premières idées de l'amour ?

Oui, me répondit elle, jugez si elle doit le trouver redoutable ?

Mais ne prendra t-elle pas tous les hommes pour des Lovelaces ?

Oh ! ce danger n'est pas effrayant ; l'inclination nous rassure toujours trop. . . . Pour garantir une fille de la séduction, je compte bien plus sur sa vertu, sur sa tendresse & sa confiance pour moi, que sur la peur des Lovelaces.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens, dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent, nous allâmes ensemble nous asseoir dans une prairie sous des saules au bord de la rivière. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voisin, engagea Mademoiselle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chanterent plusieurs petits airs ; le Marquis fut enchanté, & toujours plus surpris de leurs talens. Où les ont-elles pris ? dis-je à leur mere.

La nature leur en a fait don, répondit elle ; Mademoiselle de Ferval & Henriette sont nées avec de la voix & du goût pour la musique.

Mais sans doute elles ont eu des Maîtres ?

Des Maîtres ! dit Ferval. Oh ! Madame, je vois que vous ne connoissez pas M. Duval qu'on décore ici de ce nom ; c'est le plus ignare Musicien !

Tel qu'il est, mon frere, dit la petite, il nous a fait grand bien. C'est ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays, répondit la mere ; j'avoue que l'application de ses écolieres & le desir d'apprendre en ont plus fait que lui.

Je le crois, reprit Ferval, & cela fait honneur à mes sœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere, reprit tendrement l'aînée. Quels soins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût, ce desir d'apprendre, sans quoi l'on n'apprend rien ! Je vois à présent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos soins, ma chere maman ;

je n'ai jamais cru prendre de leçons en apprenant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me disant qu'à Paris c'est une affaire sérieuse que cela.

Une affaire sérieuse, dit vivement Henriette; oh! j'abandonnerois plutôt la musique. Ce n'est qu'un plaisir, n'est-ce pas, maman? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je suis enchantée, je les apprends avec ardeur; si c'étoit une tâche cela ne vaudroit plus rien. Helene a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser quand elle a appris à peindre? Non, sans doute, reprit-elle, & si cela n'amuse pas, pourquoi l'apprendre? Il n'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point; mais pour la peinture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de dessin. Voilà toute ma science, me dit à l'oreille Madame de Ferval; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval, en souriant, qu'Henriette seroit bien étonnée qu'on la grondât pour la faire danser. . . .

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de Madame de Ferval, ses enfans lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne pas vous plaire.

L E T T R E XCVIII.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie ; votre santé se rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs ; le portrait que vous me faites de Mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du Colporteur m'a touchée jusqu'aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui rendis les détails que vous me faites. Continuez-les moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à Madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

L E T T R E XCIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver ; tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois Madame de Saint-Sever, tu t'amuses beaucoup chez Madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec ex-

tafe. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices ! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chetifs amusemens. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies sous des feuillages avec des Provinciaux ! Cela est trop plaisant. Au reste je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfans, bon homme avec les Provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'autres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux-là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en Province ; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse d'eux. A ta place j'aurois été à Bains, il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de & la Duchesse de y furent l'année dernière. Mais si tu te trouves plus commodément chez Madame de Narton, restes-y : elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manieres ; & puis une femme à son âge n'est plus agréable. Dieu me préserve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'est ce qu'une femme sans agrémens ? Il y en a qui s'avisent de raisonner, quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une femme qui raisonne, & une femme vieille & laide ; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire ; après avoir diverti, il choque, il ennuye. Madame de Saint Sever m'a beaucoup parlé de Mesde-

moiselles de Ferval. Je le vois d'ici, un air gauche, un esprit étroit, n'est-ce pas ? Oh ! c'est cela-même. Mais si elles sont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis, je suis charmé que tu te portes mieux.

L E T T R E C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

JE te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaisirs que les plaisirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma sœur ne t'a point trompé. Je n'ai passé de ma vie un tems plus agréable. Je suis dans une société respectable & délicieuse : oui, mon ami, délicieuse. Tu es assez malheureux pour que cette société te parût insipide ; mais malgré toi tu ne pourrois t'empêcher de l'estimer. De quel air parles-tu donc de Mesdemoiselles de Ferval ? Songe-tu que ce sont des filles de condition, des personnes estimables & charmantes. L'ainée sur-tout est digne du respect & de l'attachement de tous les hommes qui sauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'esprit sans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau visage, où la plus belle ame se peint, des talens qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature seule peut donner. Elle fait très-bien la musi-

II. Partie.

C

que , & joue du claveffin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue représenter Zaïre , j'ai assez bonne opinion de ton goût pour penser que tu n'aurois pu lui refuser des larmes , qui sont les vrais applaudissemens. Elle est d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que son esprit est cultivé. Elle n'affiche point le savoir , & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées sur le compte de cette Demoiselle & de ses sœurs. Leur naissance , leur éducation , leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI.

De Valville au Marquis.

A Paris , 2 Juillet.

PARDON , Marquis , pardon , je ne m'en serois pas douté. Te voilà donc encore très-gravement amoureux ! Mademoiselle de Ferval , Demoiselle de condition , sage , vertueuse , belle , remplie de talens , &c. &c. &c. Oh ! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaisanterie à part , prends-y garde , tu as déjà fait une assez belle épreuve de ta foiblesse & de ton goût pour le sacrement. Je t'en avertis de bonne heure , pars , & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la sottise qu'il y auroit à te laisser ainsi enlacer. Quelqu'éloge que l'enjouement te fasse faire de cette beauté , c'est une

Provinciale, peu riche, & nous savons ce qu'est qu'une Provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaisser les graces que tu lui prêtes, ce seroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me passe, c'est qu'après avoir bravé les traits de Madame d'Asterre, la femme de Paris la plus aimable, & dont le choix ne pouvoit que te faire honneur en dépit de tes pieuses maximes, tu ailles tomber dans les liens d'une petite personne de campagne. Cela ne se pardonne pas. Reviens à nous bien vite, mon cher, si tu veux t'épargner un second volume d'extravagances. Adieu ; je t'ai deviné, je te gronde, c'est pour te servir.

L E T T R E CII.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 Juillet.

EN vérité, Valville, vous abusez des troits d'une ancienne amitié. Moi amoureux ! Moi ! Ah ! graces au ciel, mon cœur est épuisé. Si je croyois pouvoir aimer encore, je détesterois d'avance l'objet d'une passion si funeste pour moi, & je briserois des fers que mon cœur n'envisage qu'avec effroi. Non, j'en ai trop souffert. Le souvenir amer qui m'en reste se présente encore trop souvent à mon esprit pour que j'aie rien à craindre ; & d'ailleurs, quelle différence ! Ce n'est pas de l'amour

que Mademoiselle de Ferval inspire, toute belle qu'elle est ; c'est du respect, de la confiance & de l'amitié ; ce sont les sentimens que j'aurois pour un ange s'il se montrait à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor ; mes desirs étoient brûlans, & cette passion, fondée presque toute sur les sens, ne me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti & qui m'a presque réduit au tombeau. Mais les sentimens que Mademoiselle de Ferval fait naître ne sont point dangereux ; c'est une admiration tendre & respectueuse, c'est une sorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus ensemble pendant deux heures, & je me sens une sérénité dans l'ame, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah ! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi si tu gardois tes préjugés contre Mademoiselle de Ferval après l'avoir vue. Tu ne la connois pas : c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai ; c'est le tems le plus doux & le plus agréable que j'aie passé de ma vie ; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu ; retranche, je te prie, de tes lettres des idées & des expressions qui me révoltent. Je t'aime, tu le fais ; mais fais que j'estime mon ami.

L E T T R E CIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 Juin.

IL y a bien de l'amour propre, ma chere Comtesse, à louer ses amis, je suis si fiere quand je parle de Madame de Ferval & de sa famille ! Je vous avois promis dans ma derniere lettre la suite de notre conversation touchant l'éducation des Demoiselles. Elle roula sur les connoissances convenables aux jeunes personnes. Il s'éleva là-dessus une petite dispute entre M. & Mademoiselle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; & ce que je regrette sur-tout de ne pouvoir vous en rendre, ce sont les agrémens & les charmes que Mademoiselle de Ferval sçut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroissoit s'embellir de sa raison & de sa sagesse. Sa physionomie avoit plus d'ame & plus d'expression : nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à Mademoiselle de Ferval d'avoir appris l'Italien presque sans Maître, & d'avoir sçu joindre cette connoissance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adressai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai si elle étoit aussi du goût de ses sœurs : si les lectures instructives lui donnoient autant de plaisir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ses

leçons de danse. La petite personne baissa les yeux , & parut embarrassée. Ses sœurs la regardoient en souriant.

J'aime à la voir rougir de son ignorance , me dit tout bas la mere : je ne la gronde pas , sa honte m'en évite les frais. Henriette , ajouta-t-elle en élevant la voix , Henriette n'aime pas les choses sérieuses ; mais j'espère que le goût lui en viendra , & qu'elle sentira que ce n'est pas assez de s'amuser , qu'il faut quelquefois s'instruire.

S'instruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mere , permettez que je me fasse le défenseur d'Henriette , & que je vous dise que rien n'est plus inutile que l'étude pour les femmes , que les sciences même nuisent à leurs agrémens , & leur font négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces , attentives , agréables sur-tout , donnez leur des talens , cultivez leurs graces ; en un mot faites en des femmes aimables ; mais si vous en faites des savantes , tout est perdu. Une femme lettrée est un être insupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées aussi humiliantes pour nous , dit Mademoiselle de Ferval ?

Dans la Nature , répondit-il , qui vous a faites pour nous plaire , pour nous consoler dans nos maux , pour nous délasser après nos fatigues ou nos études , pour diriger l'intérieur de nos maisons , & point du tout pour apprendre des sciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde , mon frere , de confondre l'é-

talage du savoir avec le savoir même. Je fais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante ; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes ? Un pédant est pour une femme raisonnable ce qu'est une pédante pour un homme d'esprit.

Oh ! toute savante est pédante , dit-il , en l'interrompant , ces mots sont synonymes.

Souffrez , mon frere , que je combatte un sentiment qui nous abaisseroit si fort.

C'est un travers de notre ami , dit le Marquis , en s'approchant de Mademoiselle de Ferval. J'ai déjà tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur ; & je serois charmé de vous voir approfondir cette intéressante matiere.

Sans l'approfondir , dit Madame de Ferval , il me semble , mon fils , qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences , & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais , il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siècle , doit savoir les respecter , quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces tems barbares où les Connétables ne favoient pas signer , il n'est pas étonnant que les femmes ne sçussent pas lire ; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits , une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes ?

Oh ! maman , ne nous en tenons pas là , s'écria Mademoiselle de Ferval : mon frere auroit

trop beau jeu : il ne manqueroit pas de traiter cet usage de mode , de simple préjugé du siècle. Puisque c'est ici une affaire de raisonnement , ne nous servons , s'il vous plaît , que des armes de la raison. Vous m'auriez rendue bien forte sur ce point , ma chere maman , si j'avois sçu mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi , je vous prie , si je m'écarte de vos principes.

Il est certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire , non au monde en général , comme on tâche de l'inspirer aux filles , ce qui est un vice radical dans l'éducation , la source de désordres des femmes , & des divisions domestiques ; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne , l'amie , le conseil de l'homme. La nature lui a donné , comme à l'homme , une raison susceptible de perfection & de culture. Son état lui impose , ainsi qu'à l'homme , des devoirs importants , qu'elle ne peut bien remplir , si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction , c'est-à-dire , par la lecture & par la reflexion. Elle doit d'abord vivre en société avec son mari , & chercher à le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans son commerce les ressources que fournissent l'instruction & la culture , il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme , un homme d'esprit ne trouve ce commerce insipide , & qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus long-tems par les agrémens

de l'esprit que par la figure. Après son mari, la femme se doit toute entière à ses enfans. Leur éducation est une tâche commune, qu'elle doit nécessairement partager, & sur laquelle elle influe même presque seule, dans ce premier âge où les ames plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur, si ces premières impressions sont données par une mere ignorante ou vicieuse ! L'administration d'une maison & la conduite des Domestiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'aient point réduite à n'avoir sur le mariage que les fausses idées de liberté, de plaisir, & de décence. Enfin au dehors & dans le public même, la femme causera beaucoup de bien ou beaucoup de mal par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raison aura pris sur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfans, pour une maison, pour la société, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ses devoirs, qui n'aura appris ni à penser ni à réfléchir ? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprend-il ? Dans de bons livres. L'histoire, par exemple, est, pour qui la fait lire, un grand traite de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous jamais des Etats à gouverner, des Armées à conduire ?

En aurez-vous davantage, vous même, mon

frere ? N'y a-t-il que les Princes ou les Généraux pour qui l'histoire soit utile ? Les travers de l'esprit humain dans tous les tems & dans tous les lieux , ne sont-ils pas une grande leçon de sagesse ? Les traits de courage , de générosité , d'héroïsme ne peuvent-ils pas servir d'exemples dans tous les états de la vie , pour qui fait rapprocher les distances ?

Mais reprit-il , ces leçons , ces exemples , vous ôtent l'idée de la simplicité de vos devoirs , en vous occupant de choses trop élevées. Comment descendre , d'après ces grandes réflexions , aux détails de vos ménages , aux soins que vous devez à vos enfans , &c. ?

Prenez garde , mon frere , vous allez bien-tôt nous rendre des servantes. Il seroit extrêmement mal à une mere de négliger les soins qu'elle doit à sa maison pour s'enfermer dans sa bibliothèque , comme il seroit à un pere de famille de quitter les travaux de son état ou ses affaires , pour ne s'occuper que des sciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis , une femme rendue à elle-même ne peut-elle cultiver son esprit par la réflexion & par la lecture ; Mon frere , croyez que la femme qui fait s'occuper ainsi , négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien , sera toujours une femmelette , capable de tous les travers , susceptible de toutes les foiblesses.

Hé bien , dit-il , les femmelettes sont agréa-

bles , leur ignorance est gentille , elles ne songent qu'à plaire , & elles y réussissent.

Oh ! nous étions des servantes tout à l'heure , nous voici des poupées ; vous ne vous honorez gueres , en nous avilissant de la sorte. Non , Monsieur , nous sommes vos filles , vos meres , vos sœurs , vos compagnes , vos amies , mais nous ne sommes ni vos esclaves , ni vos joujoux. Je fais que nos devoirs sont quelque-fois plus minutieux que les vôtres : que c'en est un très-essentiel pour nous que d'être aimables ; que nous ne devons négliger aucun des agrémens qui peuvent nous rendre cheres à vos yeux ; mais je fais aussi que les agrémens de l'esprit sont un charme de plus.

Ajoutez que c'est le plus puissant , dit Madame de Ferval. L'on voit dans le monde la société des femmes instruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agrémens naturels , parce que la raison ne se satisfait que par la communication des esprits.

J'avoue , reprit Mademoiselle de Ferval , qu'il est des sciences abstraites , qui semblent ne pas nous convenir. Il est pourtant des femmes qui ont sçu s'y distinguer ; mais cela est rare , & je parle du général.

La foiblesse de nos organes s'y oppose , lui dis-je.

Et peut-être encore , ajouta-t-elle , la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez , mon frere , que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc , le mérite des hautes sciences n'est point fait pour

nous. Pour les autres connoissances, dont nous parlions tout à l'heure, elles sont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il est vrai, occuper que notre loisir ; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles ? A titre d'amusemens même, pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous sévrer du plus innocent des plaisirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécessaire pour vivre, n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule, elle y joint des livres. Otez-lui cette ressource contre l'ennui, elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude & pour sa maison : elle se livrera au tourbillon. Les années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyans, & peut-être en intrigues : sa toilette seule remplira la moitié de son tems ; dans un âge plus avancé, quand ces plaisirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joueuse. N'est-ce pas là, mon frere, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais sçu occuper leur esprit ? Tant de familles en ont été victimes, que je suis surprise que ces exemples ne vous aient pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est très-raisonnable, dit Madame de Ferval ; c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes, à leur faire aimer les bonnes lectures, & les connoissances agréables. Cet amusement, le plus honnête de tous, en leur formant l'esprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent

à d'autres goûts , souvent dangereux , toujours frivoles. Il faut savoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune , c'est un préservatif ; quand on est vieille , c'est une ressource ; & dans tous les tems une économie.

Partageons le différend , & faisons la paix , ma sœur , dit Ferval ; je consens que les femmes lisent , dans leurs momens perdus , quand elles seront seules & n'aient rien à faire. Mais consentez aussi qu'elles n'en parleront pas , qu'elles cacheront leurs connoissances , & qu'il n'en sera jamais question dans leurs discours.

Quelle fantaisie , mon frere ! & pourquoi ce mystere ? Quoi ! l'on parlera devant moi d'un trait d'histoire , d'une découverte dans la Géographie , ou d'autres choses semblables , & je ne pourrai me mêler de cette conversation qui m'intéresse ? Oui j'en parlerai comme si je parlois de la nouvelle du jour , sans affectation , sans prétention , sans me prévaloir , de ce que je fais des choses que tout le monde est à portée de savoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne savent pas ces choses là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées , qu'elles les apprennent , ou qu'elles aient moins d'orgueil ; mais pour moi , qui les entretiendrai , si cela leur fait plaisir , de pompons , de chiens , &c. qui ne chercherai point à briller à leurs dépens , je parlerai de même , & avec bien plus de plaisir sur des matieres intéressantes. Je conviens pourtant que si je m'ap-

perçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuyent de cette conversation, je tâcherai de la rompre, & de la tourner sur d'autres objets; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables, je n'aurai point la petiteffe de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéressans de la conversation, qu'y reste-t-il quand vous avez épuisé les nouvelles? De fades galanteries, des miseres, ou de la médisance. Il n'y a de mal pour une femme qui a des connoissances, & qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher à briller. Et vous même, mon cher, ce n'est pas le talent que vous haïssez chez les femmes, convenez-en, il ne peut que les rendre plus aimables; c'est l'abus du talent, c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là-dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes: je n'exige pas qu'elles soient savantes; je demande seulement qu'elles soient instruites, afin que les hommes daignent le compter au nombre des êtres pensans & estimables.

J'entends, ma sœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes: vous voulez vous faire hommes; mais vous y perdrez, je vous avertis.

Je croyois, mon frere, dit Mademoiselle de Ferval, que j'avois assez distingué nos devoirs des vôtres, notre vrai mérite, nos agrémens, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous

ne me fîffiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes & plus nobles de notre sexe , et point du tout à empiéter sur les droits du vôtre ; ce seroit un renversement total dans la société. Mais , ajouta-t-elle en souriant , il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh ! vraiment , ma sœur , nous disputons sur des matieres bien sérieuses. Si vous saviez où j'ai pris mes idées & dans quel Auteur. . . .

Eh ! mon frere, rendons hommage aux talens des Ecrivains célèbres ; mais qu'il nous soit permis de discuter leurs opinions , & de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister , dit le Marquis , quand elle est unie à tant de graces ? Allons , Ferval , soyez de bonne foi ; votre cause est perdue.

Voilà de la galanterie , ma sœur , la passerez-vous ?

C'est de la politesse , dit Madame de Ferval , & rien n'est plus obligeant. Mais , ajouta-t-elle , finissons nos dissertations , il est déjà tard. Nous nous levâmes , & reprîmes la route du Château. Madame de Ferval me dit en retournant , qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à sa fille aînée à l'âge de dix ans , tant elle avoit d'ardeur pour la lecture , au lieu qu'Henriette la détestoit. Je n'aime pas , me disoit-elle , les talens précoces : il faut être enfant dans l'enfance , pour être raisonnable dans l'âge de la raison. Au reste ce goût trop vif que ma

filles avoit pour l'étude , me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la sagesse. Helene est à peu-près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraye point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer ; mais il ne faut que la suivre un peu , profiter des occasions , les faire naître s'il est possible. J'ai déjà remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laissés à sa portée. C'étoient , il est vrai , des matieres plus amusantes qu'instructives ; mais il faut commencer par-là , & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que pensez-vous de cette mere , ma chere Comtesse ? L'hommage que l'on rend à l'esprit , aux talens & aux graces de ses filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de son honorable travail ; je crois qu'elle en sera bien récompensée. Depuis trois jours , elle est retournée chez elle avec ses deux cadettes. Mademoiselle de Ferval est restée avec nous. Il y a long-tems que la mere me l'avoit promise pour le tems des eaux. Notre cher Marquis n'est point insensible à tant de mérite & à tant de graces ; du moins il me le semble. La jeune personne paroît touchée de ces attentions ; mais avec quelle modestie , avec quelle réserve elle reçoit ses soins ! Ferval est aussi avec nous. Ma tendre amie , je ne puis m'empêcher d'espérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.

L E T T R E C I V.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, premier Juillet.

IL n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déjà votre absence se fait sentir à mon cœur. J'espere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici suivant votre promesse. En vérité, il me semble qu'il n'est pas besoin que Madame de Narton presse ses amis de venir chez elle; c'est un séjour charmant. N'est-il pas vrai que le tems y coule bien rapidement? Je vous serois bien obligée, si vous aviez la bonté de m'envoyer ma guitare. M. le Marquis de Roselle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les Opéras comiques; nous les chantons ensemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût? Je tâche de former le mien sur les avis qu'il a la complaisance de me donner: sa politesse est extrême; & ses leçons, qui deviennent de petits concerts, amusent beaucoup Madame de Narton. Elle me charge de vous assurer de son amitié, & M. de Roselle me prie de vous présenter ses hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman,

II. Partie.

D

les sentimens du plus tendre respect pour vous.
J'embrasse mes sœurs de toute mon ame.

LET TRE CV.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval , 2 Juillet.

JE doute , ma chere enfant , qu'il me soit possible de retourner si-tôt chez Madame de Narton : Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la fièvre toute la nuit. Le Médecin espere que ce mal ne sera pas dangereux , & je l'espere aussi ; mais il faudra du tems & du ménagement pour la rétablir. N'en foyez pas inquiete , je ne vous laisserai point ignorer son état.

Adieu , ma fille , je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez , mon enfant , combien vous m'êtes chere.

LET TRE CVI.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes , 3 Juillet.

Vous m'annoncez , ma chere maman , la maladie d'Henriette , sans m'ordonner d'aller lui donner mes soins : si je n'étois assurée que vous connoissiez mon cœur , je craindrois que

vous ne m'eussiez pas jugée capable ou digne de la servir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre, & vous sacrifierez votre santé pour vos enfans. Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne souffrirez pas qu'Helene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois que tous les soins tomberont sur vous. Que cette nouvelle m'a accablée ! Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes & ma peine. Quelle consolation dans les chagrins, d'être entourée comme je le suis d'ames sensibles ! Mon frere vouloit partir sur le champ pour aller vous trouver ; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette défense ?

L E T T R E CVII.

De Madame de Ferval à M. & à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 10 Juillet.

NE soyez point surpris, mes enfans, du mystere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeolle*. Helene en fut attaquée deux jours après. Voilà la raison qui m'a forcée à vous laisser éloignés d'ici. L'air y est mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois semaines. Vos sœurs sont hors de tout danger ; mais elles gar-

dent encore le lit. Adieu, mes chers enfans, foyez tranquilles, & rassurez Madame de Narton.

LETTRE CVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 5 Juillet.

QUE le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chere amie, d'après Madame de Ferval, m'a fait de plaisir ! C'est la nature, c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette maniere à celle qu'on suit ici ! Je crois en voir les raisons ; c'est que pour élever des filles comme Madame de Ferval a élevé les siennes, il faut un grand fond de vertu, de tendresse maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres, & elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur, puissent prendre de pareils soins ? Il est bien plus aisé de dire à sa fille : *taisez-vous*, que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc, ma chere amie, que ce mal si funeste pour les mœurs, vient de la dureté des meres ; dureté qui passe aux filles, & va ainsi de génération en génération. Cette dureté naît de la dissipation. Une femme, dans le monde, n'est ni à son mari, ni à ses enfans, ni à ses devoirs ; elle est à elle seule & à ses plaisirs. Rien n'est si commun que de voir

ces femmes gâter leurs enfans quand ils sont petits : ce sont alors des especes de marionnettes : on s'en amuse , on leur passe tout. Quand ils sont grands , & qu'ils demanderoient les soins de la véritable tendresse , on ne les aime plus : ils gênent , ils sont à charge , sur-tout les filles , qu'on se dépêche de marier le plus richement que l'on peut , pour en être débarrassé sans retour. J'ai été surprise & enchantée de la façon de raisonner de Mademoiselle de Ferval. La connoissance que vous me donnez du caractère & des bonnes qualités de cette aimable fille , m'inspire les plus ardens desirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité ce voyage est heureux. Le véritable bien , ma chere , est d'avoir des amis tels que vous ; personne ne peut sentir plus vivement cet avantage que moi.

L E T T R E C I X.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes , 11 Juillet.

Si l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens , je crois , ma chere Comtesse , qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux , ce tableau si touchant , & j'en suis attendrie. Ce qui me charme , c'est que nos jeunes amans,

car je crois pouvoir leur donner ce nom , ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de Mademoiselle de Ferval , j'en suis persuadée ; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentimens établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie ; ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne fais pourquoi ma jeune amie rougit ; & depuis ce moment, j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude , que je ne lui avois point encore vu. Elle ne fait pourtant pas que je me suis aperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeolle ; elle a eu le chagrin le plus vif de ne point être à portée de les servir & de soulager sa mere , qui a fait prudemment de ne la point exposer , ni elle , ni Ferval , au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cet aimable enfant d'avoir eu un desir si sincere de partir , dans ces premiers tems si délicieux d'un amour naissant , & d'un amour d'autant plus séduisant , qu'elle l'ignore elle même. Rien ne fera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs. Bon soir , ma chere. Votre frere reprend

de l'embompoint. Oh ! le merveilleuses eaux
que celles de Bains !

L E T T R E C X.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

Varennnes, 11 Juillet.

A H ! ma chere maman , quelle épreuve pour
votre tendresse ! Mes deux sœurs malades
dangereusement ! Je n'avois garde de l'imaginer,
d'après les réponses rassurantes que vous nous
donniez chaque jour. Vous avez voulu que
nous ne sçussions le danger que lorsqu'il a été
passé. C'est trop , ma tendre maman , c'est trop
nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal.
Envoyez-moi chercher , je vous le demande
en grace. N'exposez pas mon frere , à la bonne
heure ; mais souffrez que je retourne auprès de
vous : j'en ai besoin , je le sens. Ma mere , si
vous saviez . . . si j'osois . . . J'espere que vous
ne me refuserez pas ma demande. Votre pré-
sence m'est nécessaire. Il y a douze jours que
je ne vous ai vue , & je n'ai jamais eu tant
d'envie de vous voir. Adieu , ma cher ma-
man ; aimez toujours une fille , dont tous les
vœux sont de se rendre digne d'une telle mere.

L E T T R E C X I.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

Varennnes, 12 Juillet.

Vous exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentimens. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah ! que je crains de ne plus mériter cet éloge ! . . . Je rougis . . . je tremble . . . Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un silence dangereux . . . Je n'aurai jamais de confidente que vous, mais je vous aurai : vous me guiderez, vous me consolerez . . . Ma mere, ma tendre mere, c'est dans vos bras, c'est en collant mon visage sur votre sein, que je voudrois vous dire . . . ma mere . . . je tombe à vos genoux, secourez-moi . . . Quel secret je vais vous confier ! Je crains d'aimer . . . Oui, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvemens divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y succedent : toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais

éprouvé une si violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de combats je me suis déjà livrés ! Combien de pleurs j'ai déjà versés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a défilé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Narton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour là même ou le lendemain. “ Aujourd'hui ou “ demain,” me dit-il ? “ Mais, Made- “ moiselle, Madame votre mere vous a promise “ à Madame de Narton pour tout le tems des “ eaux. . . . Vos sœurs ne sont point en dan- “ ger. . . . Pourquoi ? Non, vous ne par- “ tirez pas.” En disant ces mots, il me parût surpris, triste, agité. Eh ! moi. . . . Oh ! ma- man, s'il se fût apperçu de mon trouble ! Mais Madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Que de larmes suivirent mes réflexions ! Voilà, ma tendre mere, voilà le trait de lumiere qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la premiere ? Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse ? Peut-être me connoît-

il assez pour m'estimer à ce point. . . . M'estimer! Eh! s'il pénètre mes sentimens. . . . Je me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas. Mon desir le plus ardent est de cacher ma honte à tous les yeux, & sur-tout aux siens. . . . Eh! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire de quel espoir pourrois-je me flatter? Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune. . . . Que n'est-il moins riche, & que ne le suis-je davantage! Ma mere, quelles idées! Ah! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout entier: je veux que vous jugiez du désordre de mon ame. Je suis foible; mais j'ai une amie tendre, prudente, secourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne desire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer: elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déjà soulagé. Il est plus fort & plus tranquille, quand je pense que ma mere est pour moi, & que je serai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappelez-moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embrasser. Ah! mes sœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le risque de ma vie!

L E T T R E CXII.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

Ferval, 13 Juillet.

OUI, ma fille, ta mere est ton amie, & tu te rends bien digne qu'elle le soit. Mon cœur est pénétré de la confiance du tien; il en est presque reconnoissant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendresse filiale. Que je te plains! J'ai craint depuis ton enfance ta sensibilité. Le ciel t'a fait là un présent bien dangereux. Un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inspirer, cette vertu; & je ne crains rien de toi que tes peines, que je ressens vivement. Je me les reproche, ma fille: j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Rosselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oublie point que c'est ta mere qui s'accuse devant toi de ses fautes: aide-là de toutes des forces à les réparer.

Ecoute, mon enfant; tu te l'es déjà dit à toi-même: tu ne saurois prétendre à épouser le Marquis: la médiocrite de ta fortune s'y oppose. De tels mariages sont bien rares. Le vrai mérite n'est presque jamais l'objet des sacrifices: la vertu n'est point séduisante. On estime une fille estimable, on la plaint de n'è-

tre pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle , mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roselle eût pour toi , s'il songeoit à te sacrifier les plus brillantes espérances ! Eh ! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ? Tu fais qu'elle a été sa passion pour Léonor : un si violent amour a dû flétrir & épuiser son cœur ; & quand il ne seroit pas pour toujours incapable d'aimer , il ne peut pas être encore susceptible d'une nouvelle passion. La politesse , l'habitude de te voir , le besoin d'une société amusante , l'amitié même lui ont dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentimens. Tu reconnois maintenant que ces sentimens que tu desirois , n'y étoient pas ; & je te fais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite , c'est de prendre pour de l'amour les politesses d'usage. Une vanité sotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raison t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occasions il vaut mieux suivre ses craintes ; que s'en rapporter à ses espérances. Le malheur , ma fille , est bien plus près de nous que le bonheur.

La santé de tes sœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras aussi-tot ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs , un départ si prompt , si hasardé , pourroit annoncer ce qu'il est très-important qu'on ignore. Voici la première fois,

ma fille , que je t'engage à la dissimulation ; mais ici , elle est légitime , parce que la décence & l'honneur la rendent nécessaire. Observe-toi sur-tout avec le Marquis. Evite-le sans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître ni le craindre , ni le souhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en présence de Madame de Narton. Je compte sur la noblesse de tes sentimens. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendresse ; qu'il ne se souviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés près de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous sommes nés pour nous combattre sans cesse , & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expose à bien des fautes : que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mere , que ta famille , que le plaisir de faire le bien , que la vertu , que la joie d'une conscience pure suffisent à ton cœur. Je le déchire , hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles j'empoisonne tes plus beaux jours : ah ! c'est pour qu'ils n'empoisonnent pas le reste de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander sur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras , qui pourroit te déceler. Il faut t'en sauver par l'air de gaieté , par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde autant qu'à toi que nous puissions nous rejoindre. Je te ferrerai dans mes bras : nous pleurerons en-

semble : nous nous consolerons l'une l'autre : tu acheveras de me peindre les mouvemens de ton ame. Je ne veux savoir que ce que tu me diras , & je saurai tout. En t'inspirant l'amour de la vertu , je me suis épargné bien des embarras. Ma fille , ma tendre amie , je t'embrasse mille & mille fois.

LETTRE CXIII.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Narton.

Ferval , 13 Juillet.

Vous avez lu , Madame , dans le cœur de ma fille *. Elle aime : elle me l'a écrit. C'est ma faute. Elle est née tendre : elle avoit vu très-peu d'hommes de son âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois si bien promis , de ne pas laisser former à ces trois enfans des liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaire , que je ne fusse certaine qu'ils seroient leurs maris. Vos projets sont d'une bonne amie. S'ils pouvoient s'exécuter , le départ de ma fille n'y seroit point un obstacle : vous n'en verriez que mieux les sentimens du Marquis. Mais je n'espère rien , & je dois agir comme si je ne

* *Nota.* (Il paroît , par cette lettre , que Madame de Narton avoit fait part à Madame de Ferval de ses soupçons & de les projets , par une lettre que nous n'avons pas.

pouvois rien espérer. J'attends qu' Helene soit en état de supporter la litiere , pour aller à ma petite terre de Vercourt. J'y serai Jeudi , & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici , & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vous soupçons. Veillez sur elle , de grace ; mais ne l'épiez pas. Avec une ame commune , de petites tracasseries ne sont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né , elles sont pernicieuses : une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudriez bien d'ici à jeudi l'aider , à son insçu , à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime , & qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'étois obligée de vous la confier plus long-tems , je lui proposerois de vous découvrir ses sentimens , pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous , elle ne devrait pas s'y refuser ; mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu , Madame. Vous aimez ma fille , vous m'aimez : je suis tranquille.

L E T T R E CXIV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 Juillet.

JE vous avoue, ma chere Comtesse, que je ne puis plus rien connoître aux sentimens de votre frere. Si je vous eusse écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup Mademoiselle de Ferval. Depuis huit jours sur-tout, cela me paroissoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas : il la cherchoit : il ne parloit qu'avec elle à la promenade ; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agrémens de cette jeune personne. Je ne doutois plus de ses sentimens, j'en étois charmée : je ne cherchois que les occasions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains sur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y rassemble, fait de ce lieu un spectacle assez agréable. Nous avons été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc Mademoiselle de Ferval, le Marquis, & moi. Nous allâmes fort gaiement : votre frere dit même à ma petite amie les choses les plus obligantes & les plus spirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart d'heure avec plaisir. Au bout de quelque tems, une Dame suivie, je

crois , d'une femme-de-chambre , passe & repasse auprès de nous. Cette femme est jolie. Le Marquis ne l'apperçut point d'abord ; mais en la voyant il fit un vif mouvement de surprise , il pâlit , il changea plusieurs fois de couleurs. Cette femme revient : il la regarde sans vouloir paroître la regarder , & ne nous parle plus qu'avec une distraction singuliere. Je proposai de repartir ; il nous suivit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame ; il rougit , & m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoient les eaux. Il se retira de bonne heure , sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levés à l'heure ordinaire , Mademoiselle de Ferval & moi. Le Marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit , & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé , je lui a demandé quel étoit son mal : it m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passioient pas bien , & qu'il vouloit essayer , pendant quelques jours , de les prendre à la fontaine , & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval , qui venoit d'arriver , lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé , en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger , que son logement étoit petit & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommoder beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est parti , & nous a laissés dans la plus grande surprise.

Ferval a été fâché de ses refus : mais ce qui m'a bien plus touchée , c'est l'affliction de la pauvre Mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée , & j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîner ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été distrait , triste , agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons , ma chere amie ; je puis à peine m'y livrer. Seroit-il possible ! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins !

LE T T R E CXV.

De Mademoiselle de Ferval à Madame de Ferval.

A Varennes, 16 Juillet.

AH ! ma mere , ma tendre mere, que vos pressentimens étoient justes ! & que je suis malheureuse ! Envoyez-moi chercher tout à l'heure : je meurs. Le Marquis ne mérite plus. . . . Eh ! je l'aime encore ! Il a revu Léonor : il l'aime. . . . Il nous a quittés pour aller à Bains , où elle est , cette misérable. . . . Ma mere , qu'il me tarde d'être dans vos bras ! J'y gémirai d'une foiblesse détestable. . . . Eh ! je croyois n'avoir conçu aucun sentiment d'espérance ! Ma tendre mere !

L E T T R E CXVI.

De Madame de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 16 Juillet.

VIENS, ma chere enfant, viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendresse. L'objet de la tienne n'en est plus digne ; mais tu ne peux rien voir à présent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'essuyrai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes sœurs nous rejoindront demain à Vercourt ; je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

L E T T R E CXVII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 16 Juillet.

MES soupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comtesse : la Dame de la promenade n'est autre que Léonor. Ferval l'a reconnue ce matin : le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne fais comment ni pourquoi cette malheureuse est venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a embarrassé, ne lui a rien dit de sa découverte. Il lui a seulement demandé si nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il dit,

pouvoir aller aujourd'hui chez Madame de Narton ; j'irai demain , s'il m'est possible.

Mademoiselle de Ferval vient de partir dans l'instant : sa mere me l'a redemandée. Malgré le plaisir que je trouvois avec elle , j'ai été charmée de son depart. La pauvre petite me faisoit d'autant plus de pitié , que ses efforts pour cacher sa peine , la redoubloient. Oh ! que de reproches j'ai à me faire ! Je me suis persuadée trop aisément ce que je souhaitois. Que cette rechûte (car je la crains) me donneroit d'inquiétude , & pour vous , & pour ma jeune amie , & pour le Marquis lui-même ! Adieu , chere Comtesse : armez-vous dé courage.

L E T T R E CXVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Juillet.

QUEL revers ! ma chere : il m'accable. Mon frere seroit-il assez foible ! Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait ? Je tremble , je pleure ; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié , ma chere , ayez pitié de sa jeunesse. Dès que je reçus votre premiere Lettre , je prévis l'étendue de nos malheurs. Je suppose que cette misérable a su le voyage de mon frere ; & qu'assurée de son ascendant sur lui , elle a saisi cette occasion de reparoître à ses yeux. De grace ,

ma tendre amie, ne me laissez rien ignorer, ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement ; mais qu'elle vous coûte de peines, & que j'en suis reconnoissante !

LETTRE CXIX.

De Madame de Nartzen à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 18 Juillet.

CE qui se passe ici, ma chere Comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité ; mais de peur que votre imagination n'aille plus vite encore que les événemens, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du Malade imaginaire. Après quelques instans je m'aperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit, qu'il n'en fût occupé. Enfin il me

demanda si Mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas ! lui dis-je, Madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle est partie : elle est à Vercourt avec sa mere & ses sœurs. Il resta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, est-il aussi parti ? Il a suivi sa sœur, répondis-je : mais comme je restois seule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce soir. Il me proposa d'aller, en nous promenant, à sa rencontre : j'acceptai sa proposition. D'aussi loin qu'il aperçut Ferval, il courut pour l'embrasser. Il s'informa d'abord des convalescentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans peu de jours elles seroient totalement rétablies. Ah, mon Dieu ! dit le Marquis, pourquoi donc avoir envoyé chercher Mademoiselle de Ferval ? Je n'en fais rien, dit le frere ; & je ne reconnois point là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien soutenu le petit voyage de Vercourt ; mais rien n'est plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté est terrible ; & je trouve aujourd'hui l'aînée très-abattue & très changée. Si malheureusement. . . . Le Marquis a pâli à ce discours, qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indisposition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit presque point mangé depuis deux jours ; qu'elle gardoit la chambre ; & que Madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit presque toujours seule avec elle.

Depuis que le Marquis a su ces fâcheuses nouvelles, je l'ai trouvé fort triste. Il est venu proposer à Ferval d'aller avec lui demain chez sa mere, à laquelle il prétend qu'il doit une visite : il n'y avoit pas pensé jusqu'à présent. Ferval lui a représenté que malgré l'honneur & le plaisir que cette visite feroit à Madame de Ferval, les embarras où les maladies de ses filles la mettent, pourroient lui faire desirer qu'il voulût bien attendre quelques jours. Mais a dit le Marquis, il faut bien savoir comment se porte Mademoiselle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, & si elle est mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre sœur a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous écrire, mais à ce moment une espee de femme de-chambre, venant de Bains, a demandé à le voir, & lui a remis une lettre. Il est sorti avec une précipitation extrême pour la lire, & l'on me dit qu'il est actuellement occupé à y répondre. C'est quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore ! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci est une énigme ? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un seul mot de cette fille, & ne lui en parlerai certainement pas la première ; mais tout ce que je pourrai savoir, ma chere amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant sur ma franchise que sur mon amitié.

L E T T R E CXX.

De Léonor au Marquis.

A Bains, 18 Juillet.

Vous me fuyez, mon cher Marquis. Je vous suis odieuse, je le vois, & j'en suis au désespoir. Suis-je donc si coupable ? Vous ai-je trahi ? Des lettres, aussi basement achetées que vendues, sont la cause & l'unique cause de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les désavouer, ces malheureuses lettres ? N'aurois-je pu vous faire soupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites ? J'avois peut-être alors assez d'ascendant sur votre esprit pour cela ; je ne l'ai point tenté : le mensonge m'est en horreur ; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop quelle a été sa vie. Mes infortunes m'avoient malheureusement liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaison. La reconnoissance n'est-elle pas le premier devoir ? Juliette m'a donné des secours que je n'oublierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une manière si cruelle : je le fais ; mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espérances. Si j'avois pris avec elle les expressions

que mon cœur me disoit , n'auroit ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ses yeux ce qu'elle étoit aux miens , pour continuer d'être son amie. La vertu exclurroit-elle cette complaisance , si nécessaire dans la société , & qui prend sa source dans l'humanité ? Voilà , Monsieur , ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je respecte trop votre naissance & votre nom , pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire ; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus , vous m'estimiez encore , que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel supplice pour un cœur . . . où . . . où vous regnez encore ! . . . Qu'ai-je dit malheureuse ! Adieu , Monsieur.

L E T T R E CXXI.

Du Marquis de Léonor.

A Varennes , 18 Juillet.

N'ESPEREZ plus de me séduire ; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous , vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chère : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence , je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer , cessez , je vous prie , de m'écrire. Je vous desirer un bonheur solide , soyez-en sûre. Je ne vous hais plus ; & si vous deveniez estimable , je pourrais encore vous estimer.

L E T T R E CXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 Juillet.

SOYEZ tranquille, foyez contente, ma chere Comtesse, votre frere est le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ses aveux, & de m'expliquer sa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vite vous répéter ses discours : vous en ferez aussi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit causé une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec passion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut jamais devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le méprise ; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le désordre où son aspect me jetta. Dès l'instant où je l'aperçus, je formai le desir de lui parler, non pour renouer avec elle, je n'aurois jamais un dessein si bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus savoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici : enfin je résolus de la voir & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter

favorablement. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure , & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor , il la reconnoîtra , il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raison ? Vous devinâtes très-bien , lui ai-je dit , & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin est humiliant pour moi ! Quoi qu'il en soit , a-t-il ajouté , j'ai voulu vous tout avouer , & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir , & s'affit auprès de moi. Un instant après elle tourna la tête , nos yeux se rencontrèrent. Ma froideur ne la déconcerta point. Elle prit un air très-assuré , & même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement , sans lui parler. Elle rompit le silence , & me demanda , d'un ton ironique , si ma colere duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai ; elle me suivit , & prit alors un air caressant , qui n'est plus fait , graces au Ciel , pour me séduire. Enfin , Madame , je sentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laissai , & je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement , & sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction , lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que , comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie , cette démarche m'étonna. Je crus m'apercevoir , au délabre-

ment de sa parure, qu'elle étoit dans l'indigence, & à l'altération de ses traits, qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse, qu'il ne seroit peut-être pour une autre personne dans le même état. Je lui dis que je la priois de se retirer. Elle me ferroit les mains, & ses yeux se chargeroient de larmes; Je souffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien résolu pourtant de lui faire quelque bien, si elle étoit réellement dans la misère. Peut-être s'est elle trompée aux mouvemens de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du Marquis est remplie d'humanité & de dignité; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit, & combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance & que dans la plûpart des malheureux, si ce n'est pas la vertu, c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchans, ce sont les bienfaits d'une ame généreuse, qui leur fait du bien, quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire, qui est une basse vengeance, colorée

d'un air de justice , les confirme dans leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que sa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh ! voilà , m'a-t-il dit , ce que je voulois éviter. Je pressentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace , a-t-il ajouté avec embarras , Mademoiselle de Ferval a-t-elle sçu que Léonor étoit Oui , lui ai-je dit. Ah ciel ! s'est-il écrié , & puis prenant un air moins agité : Ferval , Madame , est le meilleur ami du monde , il ne lui manque qu'un peu plus de discrétion : voilà de quoi faire une histoire , si ma sœur en entend parler Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre , & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh ! mon Dieu , a-t-il dit , qu'est-ce que ceux qui la savent doivent penser à présent de moi ? Quel jugement peut en porter Mademoiselle de Ferval ? Je ne suis pas tranquille ; il faut la désabuser . . . Mon honneur y est intéressé

On est venu dans cet instant me dire qu'elle étoit toujours un peu souffrante ; mais que ce n'étoit point une maladie qu'elle avoit , & que ses sœurs étoient parfaitement rétablies.

Hé bien , Madame , dit votre frere , n'y allons-nous pas après-midi ? Oui sans doute , ai-je dit. Tandis qu'il se prépare à cette visite , j'ai voulu , ma chere Comtesse , vous tranquilliser , & rétablir votre frere dans votre estime. Il m'a prié de vous assurer de toute son amitié ; vous êtes bien sûre de la mienne.

L E T T R E CXXIII.

De M. de Saint-Sever à Madame de Norton.

A Paris, 24 Juillet.

N O T R E étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, Madame ? Oh ! que je l'en empêcherai bien ! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parens , pour demander qu'il soit interdit ; car il ne faut pas. . . vous m'entendez . . . & cela seroit déjà fait , je vous le cautionne , cela seroit fait , sans ma femme , qui est . . . plus que bonne. Elle pleure , elle se lamente , elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne fais pas bien votre avis ? Vous avez du sens , de l'esprit ; eh ! l'on ne fait pas ce que vous pensez , n'est-ce pas ? Je vais vous raconter , Madame , toute l'histoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac , dont il étoit question dans ses lettres , elle en étoit folle ; & ce Seigneur-là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un , deux mois ; jusques-là tout va bien. . . . Oui , ils font bon ménage. Mais le drôle , qui ne s'endormoit pas , plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu , le voilà parti. Vous remarquerez , s'il vous plaît , que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle , afin de diminuer les frais

du transport. Elle reste sans effets, sans argent, sans chemise....oui, en vérité. Allons à Bains, s'est elle dit, le Marquis est bon, il est sot; je renouerais avec lui, j'en tirerai de l'argent; allons, partons, & elle est partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, ou je ne sais quoi, par son vieux jaloux, qui s'est trop convaincu qu'il avoit quelque sujet de l'être. Mais il a promptement assoupi cette affaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle est morte chez lui il y a trois semaines. Sa mere, vieille, laide & misérable, a suivi la fortune de Léonor; elle passe pour sa Femme-de-chambre. Voilà, Madame, l'histoire de cette créature. Puisque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponse. Elle m'empêche encore d'écrire à son frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté; il en faut, vraiment; qu'on me laisse faire, & l'on verra. Un vieux militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicatesses de Madame de Saint-Sever sont fort déplacées; on ne veut jamais me croire.... Bon soir, Madame, recevez l'assurance de mon respect.

L E T T R E CXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Juillet.

JE reçois votre lettre dans l'instant , chere amie. Je respire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je suis heureuse d'avoir engagé M. de Saint-Sever à vous consulter avant d'agir ! Cachez , de grace , ses projets à mon frere. Mademoiselle de Ferval a peut-être pris des idées désavantageuses sur son compte. Ma chere amie , j'espere en vous , vous les effacerez. Je vous demande en grace de ne rien négliger pour rendre mes vœux accomplis. J'embrasse mon frere , & je vous aime de tout mon cœur. Instruisez-moi toujours exactement de tout ce qui se passe , je vous en conjure.

L E T T R E CXXV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes , 6 Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable , ma chere Comtesse. Quel bonheur que votre frere n'ait point sçu les projets de

M. de Saint Sever ! Je lui rends graces de m'avoir consultée , & je le prie de s'en rapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez Madame de Ferval , comme je vous l'avois annoncé. Le Marquis étoit tout-à-la-fois d'une agitation , d'une joie , d'une inquiétude , d'une impatience de partir & d'arriver , qui me rejouirent. Nous trouvâmes Madame de Ferval & ses deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs caresses ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli ; mais à travers cette politesse , je remarquai dans Madame de Ferval une froideur pour lui , dont il s'aperçut & qui l'embarrassa. L'absence de Mademoiselle de Ferval acheva de l'affliger. Je demandai de ses nouvelles , & si nous ne la verrions pas. Madame , me dit la mere , e le a été souffrante toute la journée , elle repose à présent ; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous ? Le Marquis , que ce discours affligea beaucoup , s'approcha de moi , pour me dire tout bas : rien ne vous presse sans doute de partir , Madame ? Ne pourrions-nous attendre le réveil de Mademoiselle de Ferval ? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit : nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir. Madame de Ferval ne nous pria point de rester , ce qu'assurément elle auroit fait , si elle n'avoit eu des raisons que je soupçonne. Pour ne point l'embarrasser , je fis un signe au Marquis pour l'avertir qu'il falloit par-

tir ; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à Madame de Ferval : votre chere fille ne s'éveillera donc point ? Et nous ne pourrons la voir ? Elle est couchée , me dit-elle , & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi , maman , dit Henriette , elle n'est pas couchée. . . . Vous vous trompez , ma fille , dit la mere , elle l'est , & Madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit ; & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde , je me levai , & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin , & en arrivant chez moi , il se retira dans sa chambre : il y passa la soirée , & ne soupa point. Le lendemain , il fut tout le jour seul à la promenade : il ne parut que pour se mettre à table , où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de trois jours passés de cette sorte , il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence ; ensuite en me prenant la main , il me dit , avec un air de confiance & d'amitié tout-à-fait intéressant , me pardonneriez-vous , Madame , d'être amoureux une seconde fois ? Ne me prendrez-vous pas pour un fol ? D'où vous peut venir cette crainte , lui dis-je , si l'objet que vous aimez est digne de votre amour ? S'il en est digne ! s'écria-t-il ; ah ! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde , je dois renoncer à la tendresse ; je me l'étois promis ; j'avois ré-

folu de ne jamais songer au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes résolutions à mes amis, à mon beau-frere-même. Oui, je lui ai dit que je ne me marierois point, & que ses enfans seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela, lui demandai-je ? Il a plaisanté ; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisie passeroit, & qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois, je fais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement ; il s'agit de moi, & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on n'accuse de foiblesse celui que je ressens. Mon choix me rassure pourtant ; & croyez qu'il ne falloit pas moins que les vertus, les charmes & le mérite de Mademoiselle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, si j'avois aimé toute autre personne qu'elle. Mais vous savez combien elle est digne de tout la tendresse d'un honnête homme. Je l'adore, & je ne puis plus me le dissimuler, ni à vous, Madame. Je me suis trompé d'abord sur les sentimens que j'éprouvois pour elle. Si j'eusse cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette passion qui m'avoit été si funeste. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, disoit-on ;

elles m'avoient paru si méprisables , que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues , j'avois cru devoir mépriser tout votre sexe. C'est d'après ce sentiment & le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoit causé , que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis , toutes mes connoissances l'ont sçue , je vous l'ai déjà dit. Quelques-uns l'ont approuvée , d'autres l'ont blâmée par des raisons de convenance ; on disoit que pour faire un mariage raisonnable & décent , il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaisanté sur ma colere , comme M. de Saint-Sever , & m'ont dit qu'avec un cœur aussi tendre que le mien , il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainsi me révoltoient , & je me faisois un point capital de leur prouver que ma résolution étoit inébranlable. Voilà , Madame , quel étoit mon état quand je suis arrivé chez vous. J'ai pris le plaisir que je trouvois à voir & à entendre Mademoiselle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle , m'a semblé de l'amitié , de la confiance : je ne la regardois que comme une amie. J'ai senti combien elle m'étoit nécessaire , quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici ; & enfin depuis le jour où nous avons été chez Madame de Ferval sans la voir , je sens qu'elle seule peut faire mon bonheur. Une fausse honte peut-être ; des sentimens à démêler & que je ne me soupçonnois pas ; l'amour à envisager

sous un aspect charmant , après l'avoir vu sous un aspect terrible ; le mariage , dont je détestois l'idée , & qui devient le but de mes plus chers desirs ; tous ces renversemens de pensées & de sentimens m'ont absorbé depuis trois jours. Le mérite , la solide vertu & les graces de Mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne fais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi ; mais je me trouverois coupable , si je balançois encore.

Oui , vous le seriez , mon cher Marquis , lui ai-je dit , de résister aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous opposez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie , & la joie de tous ceux qui s'intéressent à vous. La fausse honte que vous avez éprouvée , car c'en est une , est la seule foiblesse que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre sœur & de votre beau-frere. La noblesse de leur ame , & leur attachement pour vous , sont mes garans. Quant à vos autres amis , s'ils sont raisonnables & vertueux , ils diront : c'est un malade revenu en santé ; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible crise , la raison s'est servie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce sont des hommes vicieux qui vous condamnent , vous saurez jouir de leur improbation-même , en considérant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne suis point surprise de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'étoit pourtant pas

fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues , ne font point graces au Ciel , l'échantillon de tout le sexe , comme malheureusement toutes les femmes ne ressembtent point à Mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes , aussi bien que parmi nous , des ames vertueuses & des ames vicieuses ; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a été malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix reparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor , quand on verra que vous aimez Mademoiselle de Ferval. Ce beau choix , mon cher , vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens , que l'autre vous auroit avili. Votre cœur est pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentimens plus nobles & plus vertueux que ceux que vous aviez pour Léonor dans le tems où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel : la nature , en nous le donnant , nous a fait le plus beau des présens ; il peut-même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles & les plus vertueuses. Mais il faut que l'objet aimé soit digne de l'être ; sans cela ce même amour devient la source des vices , & entraîne souvent après lui les actions les plus basses , le deshonneur , & quelquefois le desespoir. Vous allez jouir du plaisir pur de voir tous vos amis parta-

ger votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie , tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh ! mon cher Marquis , que votre félicité est grande ! Quelques plaisirs que l'amour puisse donner , je regarde celui de l'approbation publique comme nécessaire à cette satisfaction intérieure , sans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant , sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne ! Vous réunissez tous les genres de bonheur. Mademoiselle de Ferval n'est point riche. . . .

Et j'en sens , m'a-t-il dit , en m'interrompant , la plus grande joie. Que je serois heureux , si je pouvois lui devenir assez cher , pour que ce qui fait mon plaisir ne fît pas sa peine !

Non , lui répondis-je , non ; elle ne se trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez , parce que cette fortune si brillante & si peu attendue ne l'énorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoissance , charme si doux pour une belle ame !

Eh ! m'a-t-il dit , qui connoît mieux que moi le prix de son ame ! Mais ne me méprise-t-elle point ? Voilà ce que je redoute. Je fais que la fortune ni ses avantages ne sont point faits pour la toucher ; & peut-être mes anciennes erreurs , cette dernière aventure dont elle ne fait pas le détail , pourroient me faire paroître à ses yeux indigne d'unir mon sort au sien. Vous ne sauriez croire combien cette crainte m'inquiète ,

& dans quel désespoir je tomberois si j'étois assez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Rassurez-vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore ; & puisque vous vous défiez de vous-même, ne refusez pas de vous en fier à moi. Voulez vous me charger de cette négociation ? Il m'a tendrement remercié, en me disant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaisir qu'il auroit eu d'apprendre lui même son amour à Mademoiselle de Ferval, mais qu'il sentoît que ma médiation lui étoit nécessaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à Madame de Ferval.

Hélas ! m'a-t-il répondu, cette maniere décente est peu naturelle & peu délicate : j'aime, & je veux être aimé, si je ne l'étois pas, je serois au désespoir de causer le malheur de cette aimable personne, & de souffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de Madame de Ferval. Eût elle inspiré tant de vertu & tant d'élévation de sentimens à ses filles, si elle n'en avoit pas eu elle-même ? Je puis vous répondre qu'elles seront elles seules le choix de leurs époux. Cette digne mere sauroit empêcher un mauvais mariage, à force de soins ; mais elle ne les contraindra jamais à épouser des gens qu'elles n'aimeroient pas, foyez en sûr.

Enfin, mon aimable Comtesse, il m'a confié ses plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de tems, j'ai écrit sur le champ à Madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain ; je vous envoie

la lettre & la réponse. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler ni de vous ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 Août.

MADAME de Narton vous a tout appris, ma chère & tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincère que votre amitié vous a toujours fait prendre à mon sort ; me persuade que vous partagez des sentimens que l'honneur, la raison, & la vertu avouent. J'embrasse votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissois pas alors Mademoiselle de Ferval. Faites des vœux pour moi, ma chère sœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De Madame de Narton à Madame de Ferval.

A Varennes, 6 Août.

L'ESTIME & l'amitié que je vous ai vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaisir, la commission dont M. de

Roselle m'a chargée. Sensible au mérite & aux graces de Mademoiselle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel seroit son bonheur, s'il avoit des qualités capables d'inspirer des sentimens d'estime à cette adorable fille, & s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des meres: ce sont ses paroles; je vous les rends fidelement: elles disent tout. Son sort est dans vos mains. Du reste, il n'est pas question d'arrangement de fortune. Le Marquis est riche, & connoît le prix des vertus. S'il avoit osé, il auroit demandé à Mademoiselle de Ferval *un cœur bien précieux*, avant que de vous demander sa main; son respect, aussi profond que son amour est tendre, l'en a empêché. Ils se connoissent: aucune cause ne peut retarder cette union; ainsi, Madame, si vous daignez l'approuver, comme je l'espere, ce mariage se fera sans délai. Ce sont les vœux les plus ardens du Marquis; ce sont aussi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les desirs de M. de Roselle, rendra Mademoiselle de Ferval très heureuse. Adieu, Madame; j'attends votre réponse avec presque autant d'empressement que le Marquis.

L E T T R E CXXVIII.

De Madame de Ferval à Madame de Narton.

A Vercourt, 7 Août.

C'EST avec la plus vive reconnoissance que je vous rends graces , Madame , de l'intérêt que vous prenez à ma fille ; cet intérêt si tendre me répondroit presque de son bonheur dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à une mere. Je sais que cette alliance est beaucoup au-dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle ; je sais qu'il n'est point de parens qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang , & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités-même , jointes à la considération & à la fortune , ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment , & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable , il est fait pour plaire. Il a de l'esprit , des agrémens , de l'honnêteté. Mais permettez-moi cette question : il s'agit du sort de ma fille. A-t-il cette vertu solide & ces principes sûrs , si nécessaires pour faire un bon mari ? La passion qu'il a eue , (& que je lui croyois encore , je vous l'avoue , car ç'a été avec le plus grand étonnement que j'ai

lu ce que vous m'avez écrit) certe malheureuse passion est-elle bien effacée de son cœur ? Vous savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette misérable qu'il vint offrir sa main à ma fille, songez, Madame, songez quel malheur un tel mariage répandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut, avant toute chose, nous assurer du cœur du Marquis. Si sa haine pour Léonor étoit violente & extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la meprise de sens froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être seduit, & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractère. Avec la sensibilité & la délicatesse qu'elle a, elle seroit très malheureuse d'avoir un époux qui ne sauroit pas distinguer les qualités de son ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure; & d'après les égaremens du Marquis, on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, sage & touché du vrai mérite: un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je desire. Je connois votre discernement, votre sagesse & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant. Vous êtes à

portée de démêler les véritables sentimens du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire, mais jusqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponse sûre & satisfaisante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez assez bonne pour venir demain me voir, (parce qu'il ne convient pas en pareille circonstance que j'aille chez vous) si vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, sans amener ni le Marquis ni mon fils, je vous serois bien obligée; & d'après la conversation que nous aurions ensemble, nous résoudrions ce qu'il faut faire. . . .

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait sa confidence: j'en suis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révèle ce secret à sa sœur. Je le lui ai expressément défendu. Il est transporté, & ne peut concevoir comment je balance. . . . Je vais vous le renvoyer tout de suite, afin qu'il ne me trahisse pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puisse voir Mademoiselle de Ferval en particulier. Adieu, Madame, je ne cherche point d'expressions à ma reconnoissance.

L E T T R E CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roselle.

A Bains, 8 Août.

JE vous ai tant de fois trompé, Monsieur, que la vérité même en passant par ma bouche peut vous être suspecte; mais comme cette vérité est humiliante pour moi, & que c'est l'état où je suis qui m'en arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuse qui n'a plus d'espoir qu'en votre générosité. Mes vices sont punis. Ah! Monsieur, les méchans se détruisent les uns les autres; ils vengent les gens de bien. Un scélérat dispensez-moi d'un récit honteux & douloureux; vous en souffririez. Je crois que l'histoire du crime doit affliger les âmes honnêtes. Il ne me restoit plus de ressources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie; j'étois dès ce tems-là malade, languissante, pauvre, & ne sachant quel parti prendre, quel cœur intéresser. J'allai implorer la compassion de M. de Valville qui m'avoit autrefois aimée, mais j'y allai sans trop espérer de le trouver sensible. En effet, il me reçut fort mal, il me fit les reproches les plus sanglans sur la violence de la passion que je vous avois inspirée; & il alloit finir par me chasser, lorsqu'ayant un moment réfléchi, il me dit: veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé

bien , me dit il , je n'ai rien à te donner , mais
 je puis t'aider d'un bon conseil. Le Marquis
 est à Bains à prendre les eaux ; il est devenu
 ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une
 petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'é-
 pouser : repare le mal que tu lui as fait , en
 l'arrachant à ce nouvel amour : tâche qu'il en
 reprenne pour toi : redeviens tout simplement
 sa maîtresse ; il est généreux , il te payera bien.
 Songe que s'il marquoit jamais le plus léger de-
 sir de t'épouser , je t'en ferois punir sur l'heure.
 Mais je t'exhorte à lui faire toutes les caresses ,
 toutes les agaceries que tu sauras lui convenir.
 J'étois révoltée de sa dureté ; je le remerciai
 pourtant , & j'allai sur le champ vendre les
 nippes qui me restoit , afin d'avoir assez d'ar-
 gent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une
 seule robe , je pris avec moi la mere de Juliette ,
 que la mort de sa malheureuse fille a plongée
 dans la dernière indigence : nous sommes ve-
 nues ici sur ce téméraire espoir. Hélas ! c'étoit
 mon unique ressource ; j'ai suivi les conseils de
 M. de Valville. Daignerez-vous me le par-
 donner ? Je l'ai instruit de votre résistance &
 de mon embarras. Il m'a répondu de ne le
 plus importuner ; que j'étois devenue bien mal-
 adroite , & qu'il ne vouloit plus se mêler de
 mes affaires : ce sont les termes de sa lettre.
 Je vous l'envoie , Monsieur ; ma sincérité a
 besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin
 & la misère m'ont accablée. Il y a huit jours
 que j'hésite à vous écrire ; & croyez qu'il faut

que je sois dans l'état le plus horrible , pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un sol ; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade , & le Médecin qui a la bonté de venir me voir , pense que le mal sera long. C'est à la compassion de mes hôtes que je dois & le lit que j'occupe , & le peu de subsistance que je prends. Hélas ! Monsieur , daignerez-vous jeter sur moi un œil de pitié ? Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces asyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation ! Est-il possible ! Ah ! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Suis-je assez malheureuse ! Suis-je assez punie ! . . . Si vous pouviez oublier mes crimes ! Si vous ne considériez que mon affreuse situation ! . . . C'est une infortunée accablée de maux qui implore vos bontés. C'est Léonor , c'est une coupable , mais déchirée de remords , mais punie , mais toute en larmes , à vos pieds , mourante. Homme généreux , qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices , ne ferez vous pas celui d'un juste ressentiment ? Il n'expose point à un repentir , ce sacrifice là ; & peut-etre vous devez-vous à vous même de m'assister , après m'avoir aimée , quelque outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre ame ; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espère , & je n'espère qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet est une femme sûre. Infortunée que je suis ! C'est de

vous, Monsieur, c'est de vous que je recevrai des secours ! Je succombe sous la douleur.

LET TRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

Varennés, 8 Août.

POURQUOI ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état ? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt-cinq louis, c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous fais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me fait pitié, mais quel instant vous avez pris pour recourir à mes bienfaits ! . . . N'importe, c'est à moi seul que je dois imputer mes malheurs.

LET TRE CXXXI.

De Madame de Narton au Marquis.

A Ferval, 8 Août.

JE vous avois promis de retourner ce soir, cher Marquis : je reste ; mais Madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.

L E T T R E CXXXII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval , 8 Août , à minuit.

AH ! ma chere Comtesse , que n'êtes vous ici à partager notre joie ! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'est chez Madame de Ferval que nous sommes réunis , & c'est assez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette respectable mere la conduite du Marquis , & lui avoir peint dans toute la vérité son ame & mon cœur , j'ai eu la satisfaction de voir briller le plaisir dans ses yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver sa fille : elle lui a appris son tort ; & au bout d'une demi-heure , elles sont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne se montre que par des larmes. La fille rougissoit , pleuroit , embrassoit sa mere , & ne pouvoit parler. Au bout de quelque tems j'ai songé à notre Marquis , & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer son bonheur. Madame de Ferval a regardé sa fille , qui baïssoit les yeux. Eh ! mais , m'a dit la mere , pourquoi vous en aller ? Il me paroît plus simple que le Marquis vienne Ah ! maman ! s'est écriée Mademoiselle de Ferval , en cachant son visage dans le sein de sa mere. Oui , mon enfant , qu'il vienne ; que nous soyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé sur le champ

chercher votre frere ; il est arrivé *sur les ailes de l'amour*. Je ne vous peindrai point les différens mouvemens que j'ai remarqués sur le visage de Mademoiselle de Ferval pendant que nous l'attendions ; cela ne peut se rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorsqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu , il a pris à cette aimable fille un battement de cœur si violent, qu'elle s'est laissée tomber dans un fauteuil, où elle a pensé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos soins. Le Marquis approchoit ; je suis sortie pour aller le recevoir. Il étoit presque aussi ému qu'elle ; il n'entendoit pas un mot de ce que je lui disois. Pendant ce tems Madame de Ferval, qui songe à tout, & qui a pensé que cette premiere entrevue pourroit faire trop d'impression sur de jeunes personnes, a fait retirer ses deux filles cadettes, qui ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit. Enfin le Marquis est entré dans le salon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à Madame de Ferval ; elle l'a interrompu pour l'embrasser & lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté ; le respect de l'autre, notre présence, tout cela a mis nos amans dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai proposé la promenade : nos deux petites y sont venues. Le Marquis alloit offrir son bras à Madame de Ferval ; quand elle l'a prié de le donner à sa fille, qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux,

sans affectation. Je ne sais ce qu'ils se sont dit ; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à Mademoiselle de Ferval, lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval, qui étoit à la chasse quand j'ai envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver ; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire toute la maison de cet événement ; sa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagemens. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure & si tendre, qu'il n'auroit pas été possible de n'en être point touché. Helene a seulement dit : Hélas ! nous allons donc la perdre ! Henriette en a pleuré, & puis toutes deux sont revenues à dire : " Elle va être heureuse, " ne lui parlons pas de nos regrets ; il ne lui " faut rien laisser voir qui la puisse affliger." J'ai trouvé ce sentiment bien délicat, & admirable dans ces jeunes personnes. Voilà, ma chere, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les instans lui sont précieux ; il vous supplie, & M. de Saint-Sever, de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage : le contrat sera signé demain. Adieu, chere Comtesse ; nous vous chérissions & embrassons tous.

L E T T E R CXXXIII.

*De Madame de Narton à Madame de
Saint-Sever.*

A Ferval , 10 Août.

NOTRE contract fut signé hier , ma chere amie. Je dis notre , car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux ! La tendresse maternelle , filiale , & fraternelle , l'amour tendre & vertueux , tout cela forme un spectacle si touchant ! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles , le Marquis demanda à Mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fit apporter ici les bijoux & diamans qu'il lui destine , ou si elle aimoit mieux les choisir elle-même lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chere enfant , qui n'y avoit pas même songé ; lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista ; & Madame de Ferval prenant la parole , le pria d'attendre , parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien , dit-il , nous attendrons ; mais ces Demoiselles , en parlant d'Helene & d'Henriette , veulent-elles bien attendre aussi ? Comment , dit la mere , mais elles ne se marient pas elles ? Je ne puis , répartit le Marquis , en souriant , les épouser toutes trois ; mais du moins elles deviennent mes sœurs : je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié , & de me dire tout naturellement ce qu'elles

aiment le mieux. Henriette répondit , avec sa vivacité ordinaire , nous aimerons tout ce qui viendra de vous , Monsieur , parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Helene le remercia avec beaucoup de reconnoissance , & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis , que le Marquis me demanda , fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas , dit Madame de Ferval , je vous prie de n'en acheter qu'une paire , parce que ma fille aînée en a d'assez belles , qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot Mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur , & lui dit : ma chere sœur , gardez-les si elles vous font plaisir ; nous serions au désespoir de vous priver de quelque chose qui pût vous plaire. Ferval regardoit sa sœur , & puis baissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser : je ne reconnoissois point là Mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva , & malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire , il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu son collier pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la Femme-de-chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamans. Je vous en envoie

la copie *. Jugez, ma chere, qu'elle impression cet aveu de Ferval fit sur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable pour elle. Pardonnez-le moi, dit-elle, ma chere maman : je connois votre ame & je savois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ; mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce secret m'est devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeler ni à lui-même un pareil souvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en se jettant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le visage colé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer & vous respecter davantage ; mais ce dernier trait où votre cœur est peint, me prouve qu'avec vous on ne peut donner de bornes à l'amour & au respect. Et toi, dit-il, en embrassant Ferval, vertueux & tendre ami, toi dont le sang a coulé pour moi & par mes mains, grand Dieu ! falloit-il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur ? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie ! Oublie-

* Nota. On a placé cette lettre en son rang. Voyez tome 1. page 168.

rez-vous, Mademoiselle, oublieras-tu, cher ami, que je fus si foible lorsque vous étiez si grands ? Ses pleurs l'interrompirent ; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ses sanglots. Mademoiselle de Ferval chercha plusieurs fois à tourner la conversation sur d'autres objets, mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduisirent à parler de Léonor. Le Marquis saisit cette occasion de répéter ce que j'avois déjà dit à Madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois seule ici, & qu'il étoit si troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle est réduite, malade à Bains, sans secours, sans ressources. C'est par le conseil de Valville, qu'elle eût venue pour séduire de nouveau le Marquis & empêcher son mariage. Il nous a dit sa réponse : elle est sèche ; mais il lui a envoyé 25 louis. Mademoiselle de Ferval a eu pitié de cette malheureuse : elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponse trop dure. Ah ! ciel, a-t-il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler autrement ? Elle l'a prié d'envoyer à Bains savoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu absolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point souffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne fais quel est son projet, mais il ne peut être que bon. Elle s'est informée ensuite de ce que c'étoit que ce Mr. de Valville. C'est, a dit le Marquis, une ancienne connoissance, car il ne mérite pas le nom d'ami ; je l'ai pourtant beaucoup aimé, & j'a-

voue que je l'ai cru pendant long-tems un conseil excellent pour vivre dans le monde : son air aisé m'avoit ébloui. Il nous à conté tout ce que je savois de cet homme ; mais j'ai obtenu, à force d'instances , qu'il nous lût quelques unes de ses lettres ; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté & l'ame plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour & pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval , après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement , dit au Marquis : Quoique je n'aye encore aucun titre, Monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des graces , j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux ; car il faut l'être, ce me semble, au dernier degré, pour se faire l'Apôtre du vice. Du reste , a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas ; & je me flatte que vous ne me croyez pas jalouse de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible, je lui en fais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nos amis , & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractère passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu , ma chere Comtesse ; votre frere vous prie de tout préparer pour recevoir Madame de

Ferval & toute sa famille , qui accompagneront à Paris les jeunes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous devez nous envoyer : sans doute toutes ces formalités sont remplies. J'ai presque autant d'empressement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous , ma chere , je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV.

De Madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris , 18 Août.

SOYEZ heureux , mon cher frere , tous mes vœux sont accomplis. Une femme vertueuse & charmante est le plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir réservé un destin si fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à Madame de Narton , qu'en lui envoyant tous les actes nécessaires pour achever cet ouvrage au gré de sa vive amitié. Mon mari vous embrasse. Nous sommes bien fâchés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur ; mais nous aurons bientôt ce plaisir. Je le souhaite ardemment , & je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

L E T T R E CXXXV.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Ferval , 26 Août.

J'ARRIVE de l'Autel ; je suis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails. Mademoiselle de Fer Que dis-je ? ma chere femme vous embrasse. Adieu. Je ne fais ce que j'écris ; mais je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E CXXXVI.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Ferval , 27 Août.

HIER, ma chere Comtesse, fut le beau jour qui rendit heureux votre frere : nous reçûmes la veille votre paquet : tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec sa fille un entretien si tendre, si raisonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférerez, je crois, aux détails de la noce, où d'ailleurs la magnificence n'a point régné, mais, ce qui vaut bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chere fille, dit à Mademoiselle de Ferval sa digne mere. L'attachement qu'a pour vous le Marquis, ses vertus, son caractère bannissent de

mon esprit toute frayeur : vous serez heureuse ; mais apprenez les moyens de conserver son amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille ; vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes caresses ont fait jusques ici votre félicité : vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs ; mais ces devoirs étoient simples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous ; & après avoir fait tout ce que vous deviez , vous n'aviez plus d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur , l'entêtement, les passions vives dans les personnes avec lesquelles vous avez vécu. Vous saviez que j'observois tout , & que j'applaudissois à tout ce qui étoit bien : cet encouragement est flatteur. Une mere tendre ne vit & ne respire que pour ses enfans : elle voit avec enthousiasme leurs bonnes qualités , & envisage leurs défauts avec indulgence. Un époux , ma fille , n'a souvent pas les mêmes yeux. Il faut vivre pour lui. Notre partage , sur-tout dans le mariage , c'est la douceur , la complaisance , les attentions tendres , & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens : mais , ma chere , en saurois-tu faire usage dans des circonstances accablantes ? Comment soutiendrois-tu le dégoût , la colere , les mépris de ton mari ? Une femme tendre , vertueuse & raisonnable , qui malgre tous ses efforts se voit en butte à la mauvaise humeur d'un époux ; qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur

les meilleurs actions ; qui même est obligée de les cacher , & de paroître avoir des torts pour se faire supporter ; qui dérobe son malheur à tous les yeux ; qui faisant sans cesse le sacrifice de sa volonté , cherche encore à faire tomber sur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher ; une femme qui ne prenant des loix que de la vertu & de la raison , ne peut parvenir à faire aimer cette vertu , à faire entendre cette raison , malgré ses soins & sa douceur persuasive , qui tâche au moins de sauver les dehors , & de faire paroître son mari vertueux & raisonnable ; qu'une telle femme est grande ! qu'elle est estimable ! mais qu'elle est malheureuse ! Aurois tu ce courage ?

Ah ! ma mere, dit la fille, je n'éprouverai jamais un sort si cruel. Je le fais, dit Madame de Ferval ; je te l'ai déjà dit, le bon esprit, l'attachement du Marquis de Roselle & ses vertus m'en répondent ; mais que la comparaison que tu feras à portée de faire de ton sort, avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un aussi heureux, serve à te faire sentir toute la douceur du tien, & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un si grand bonheur. Mon dessein n'est pas de t'effrayer ni de t'attrister ; ce seroit une cruauté sans objet ; mais, ma chere, les esprits changent quelquefois ; le meilleur caractère peut, par des évènements qu'on ne prévoit pas, s'altérer devenir difficile ; l'amour ne dure pas toujours ; il faut se préparer à tout. Je ne connois d'autres res-

sources à une femme estimable que la patience & le courage. Si tu t'apercevois que ton époux fût moins tendre pour toi , qu'il te retirât sa confiance, qu'il la donnât même à quelqu'autre , redouble alors de soins & d'attentions ; ne prodigue pas des caresses qui pourroient être importunes ; laisse-lui entrevoir une douleur tendre ; mais sur-tout , dans quelque circonstance que ce puisse être , il n'en faut jamais venir aux reproches ; quelque polis , quelque tendres qu'ils soient , ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se reserment point. Si par un malheur , dont je ne puis supporter l'idée , & qui n'arrivera point assurément , ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme . . . Ah ! ma mere , répondit elle vivement , j'en mourrois peut-être de douleur ; mais comme je l'aimerois toujours , je n'emploierois avec lui que ma tendresse ; je tâcherois de regagner toute son affection , & je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentimens sont très-bons , répondit la mere : il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler ; qu'une tristesse douce , sans plaintes , sans aigreur , sied bien alors ! Un air de dédain , de gaieté , est très-déplacé dans ces conjonctures : il marque un détachement très-grand , ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse & tendre est affligée , & se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentimens si naturels sont obligans pour son mari : qu'elle les lui laisse voir , c'est assez. Qu'il ne lui échappe jamais en pré-

sence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni sur son compte, ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse ; quelques femmes l'emploient ; elles espèrent ramener leurs maris par la jalousie ; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur estime, & alors il n'y a plus d'espoir.

Est-il rien de plus cruel encore que le sort d'une personne vertueuse unie à un homme jaloux ? Qu'elle se retire du monde, qu'elle s'arme de douceur & de patience, & sur-tout qu'elle ne se plaigne pas. Cette situation est terrible : tu ne l'éprouveras pas ; mais, ma fille, quelque heureuse que soit une union, il n'est pas possible qu'il ne s'élève quelquefois de petits nuages, parce qu'on ne peut sur tous les points être du même avis. Alors quand la vertu n'est point blessée par les choses qu'un mari exige, quand elles ne sont point directement opposées à la raison, il faut céder, & sacrifier son opinion à la paix, & à la soumission pour laquelle nous sommes nées. Il est horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtresses en se mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce droit. Il faut savoir en user. Quand une fois on possède la confiance de son mari,

& qu'on la mérite , on est bien puissante. Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi ; réserver le pouvoir qu'on a sur lui , pour les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible ; tâcher , sans avoir l'air de vouloir le convaincre , de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les graces de l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre , empire dont il ne faut jamais se prévaloir ni au dedans ni au dehors Dans l'administration domestique , qui est de notre ressort , nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari , comme toutes les affaires d'éclat , y eussions-nous la plus grande part , nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir & que j'excepte.

En un mot , mon enfant , le mariage est un état de soins & de sacrifices ; & sans le sentiment qui rend toute aisé , il est bien difficile d'en remplir les devoirs , même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques ; mais nous sommes appelées à des soins particuliers. La nature , en nous donnant plus de graces , plus d'aménité , plus de délicatesse , nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions , les complaisances , les égards dans ce commerce , d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importants des hommes. La force est leur partage ,

la douceur est le nôtre ; & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner ; assujettissons-nous aux petites choses , pour jouir des grandes ; ne nous affligeons pas , si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en sont pas susceptibles, s'ils l'étoient , nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importans les occupent : le soin de plaire , que l'on remplit par les attentions délicates , doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie ; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde ; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour ; au contraire , j'invite les femmes à ne jamais le négliger , il est nécessaire jusque dans le plaisir. Mais , mon enfant , je ne puis te donner là dessus que des idées générales & vagues. Croyez Maman , a dit Mademoiselle de Ferval , que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils & j'obéirai à vos ordres . . . Mes ordres ! Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier , mon autorité cesse Quoi ! ma chere maman ! . . . Ne t'afflige point , ma fille ; ta mere ne sera plus que ton amie ; mais une amie tendre , consolante , utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari , ne balance point , c'est à lui que tu devrois obéir , à moins que l'honneur & la vertu ne te le

défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection & d'estime pour toi, pour prendre jamais le ton de maître; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnaissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciemens à Madame de Ferval, sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que Mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit? Ce seroit à moi à en demander, si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres. Mais, ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne, ce seroit présumer trop, d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi, dit Madame de Ferval, vous en pouvez douter! je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve; & au même instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mere. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre souper fut gai.

Hier, jour du mariage, tous les payfans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fusils, des tambours, des violons, nous escorterent, pour conduire nos amans à l'autel. Le Prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortège. Madame de Ferval distribua de l'argent aux pauvres, des rubans à tous, & fit servir tout le monde à différentes tables, sous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame est adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitans de sa terre est pauvre, & qu'il a plus de quatre enfans, elle se charge des autres, elle les fait nourrir, habiller & instruire à ses frais; elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent secretement ses secours. Sa fille la secondoit habilement dans toutes ces œuvres. Aussi ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au Ciel ses plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir & la gaieté ne sont pas des mots synonymes, ma chere: la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne songâmes à aucuns divertissemens; j'eus presque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous sommes encore tous dans ce ravissement: partagez-le, chere Comtesse.

Voilà une lettre d'une longueur extrême, mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois

vosre cœur; eh! sans cela vous aimerois-je
comme je fais ?

LETTRE CXXXVII.

De Madame la Marquise de Roselle à Léonor.

A Ferval, 28 Août.

C'EST n'est guere que de ce jour, Mademoiselle, que l'intérêt que je prends à votre état peut vous être de quelque utilité. Je ne perds point de tems : les momens sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du Marquis de Roselle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre sort, je vous procurerois une vie douce, honnête & aisée; mais pour la goûter, il faudroit que le Ciel vous fît des graces particulieres, qu'il n'accorde pas toujours. Je serois au désespoir de vous gêner : je fais que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, & pour lequel il faut autant de tranquillité, d'amour pour la vertu, que de pureté dans les mœurs, si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous for-

cerai point d'aller vous y ensevelir , en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai soin de votre retour à Paris , & de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma première proposition , tout mon desir seroit de vous rendre heureuse , & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est toujours tems d'y recourir, Mademoiselle. Il est des foiblesses que les hommes , même ceux qui les ont fait naître , ne pardonnent point ; mais Dieu plus indulgent accorde au repentir sincere un généreux pardon. Jetez-vous dans ses bras , c'est tout ce que je souhaite. Répondez-moi , je vous prie , après une sérieuse réflexion. Je vous laisse huit jours pour vous décider. Je desire bien sincèrement de contribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII.

De Léonor à Madame la Marquise de Roselle.

A Bains, 29 Août.

HELAS ! Madame , puis-je le croire ? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort, vous abaissez à écrire à une malheureuse. . . . Mes pleurs baignent mon visage L'aurois-je jamais pensé , que ce seroit vous qui me tendriez une main secourable ? Ma reconnoissance est si grande , que mon cœur n'y peut trouver d'expressions. Ma misere & vos secours ne

font pas ce que je sens le plus vivement, c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'ame. Ah ! quel cœur seroit assez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la présentez ? Vous l'avouerez-je, Madame ? Je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas ! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable ; c'est la vôtre que j'aime ; c'est à cette vertu douce & compatissante que mon cœur se rend ; ce n'est que devant vous, Madame, que j'ose en prononcer le nom. . . . Ah ! quelle différence de vos tendres discours à ceux qu'on m'a toujours tenus ! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre, Madame ? Il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains ; & ne craignez point d'hypocrisie de ma part ; je renonce d'avance à vos bienfaits, si je puis m'en rendre indigne ; mais si l'avenir peut à vos yeux effacer le passé. . . Madame, je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer ; mais l'envie de justifier vos bontés, me rendra tout possible. Hélas ! Je ne vois encore que vous, Madame ; mon cœur n'est pénétré que de reconnoissance : vous avez devancé les faveurs du Ciel ; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.

L E T T R E CXXXIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

Ferval, 9 Septembre.

SAVEZ-VOUS, Madame, quel est le premier objet dont Madame de Roselle s'est occupée après son mariage, quelle grace elle a demandée à son mari, quel bien elle a fait ? ç'a été de retirer Léonor de la misere & du vice, de lui faire assurer une pension de 1500 liv. pour vivre dans un couvent de Nancy, & de l'y faire conduire avec des circonstances qui toutes sont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclarer un plaisir vif à satisfaire le desir de sa femme. Ferval qui ne peut pas oublier la conduite & le caractère de Léonor, en louant la bienfaisance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une sorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roselle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modele, & qu'elle avouoit que dans cette générosité, elle avoit un peu cherché sa satisfaction particuliere; qu'il falloit lui pardonner ce retour sur elle; que les circonstances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à secourir, elle trouveroit peut-être encore sur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor; que si cet exemple, fait pour être ignoré,

pouvoit encourager au vice quelque ame déjà décidée sans doute à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain, que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ses inconvéniens ; qu'elle avoit annoncé au Couvent Léonor sur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite ; que d'ailleurs elle n'étoit point juge ; qu'elle n'avoit été que solliciteuse, & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la pension cesseroit, si Léonor quittoit le Couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy : elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà, ma chere amie, l'usage que votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser & de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille ; & moi je resterai ici seule avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année, j'y retrouverai Madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne ferons ensuite qu'une famille & un bonheur commun, quand je serai délivrée de mes embarras.

L E T T R E CXL.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, premier Novembre.

Ce n'est pas assez, chere amie, que je vous aye fait savoir l'heureuse arrivée de nos voyageurs, & que vous soyez informée de la santé de tous ; il faut à mon cœur quelque chose de plus. Malgré les embarras & les plaisirs où je suis livrée, je ne puis résister au desir de vous remercier, plus tendrement que jamais, du présent inestimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-sœur est adorable ; elle a assez d'attraits pour pouvoir le disputer aux plus belles, & assez de vertus pour pouvoir se passer de beauté. Je l'examine à tous les instans, dans toutes les circonstances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me semble réunir toutes les sortes d'esprits. Chacun peut croire qu'elle a le sien, tant elle fait se mettre à l'unisson. Ce n'est point un effet de l'art, sa bonté seule lui donne ce talent. Avec moi ; par exemple, elle est tendre & caressante : avec Monsieur de Saint-Sever elle est gaie, elle rit, elle badine, elle se prête de bonne grace à la plaisanterie. Personne ne saisit comme elle le propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle est ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les personnes qu'elle a vues. Elle a l'air

timide ; mais c'est une timidité charmante , qui ne prend rien sur l'agrément , & qui fait l'augmenter ; cet air intéresse & ne dépare point. Quoique timide , elle ne se déconcerte jamais. Toute aimable qu'elle est , elle n'a point de prétentions ; elle cherche à plaire , & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air Provincial , elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime , & que si peu de femmes conservent ici. Madame de Ferval , que je respecte de tout mon cœur , est à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de son château. Ses deux autres filles sont le modele des jeunes personnes ; elles égayent , elles animent notre société. Jamais de caprices , jamais d'humeur , toujours l'air content. Reconnoissantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles , elles n'en exigent point , & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles , que leur mere ne les oublie pas un instant ; mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier , & qu'elles ne s'en devoient point étonner.

Voilà Monsieur de Saint-Sever qui lit par dessus mon épaule , & qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames , & je vous laisse mon mari. Adieu , ma chere.

* Vraiment , Madame , je suis amoureux moi de ma belle-sœur , de sa mere , de ses sœurs , & de toute sa famille. Ces petites filles , par

* Le reste de cette Lettre est de Monsieur de Saint-Sever.

exemple, elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la société; & vous auriez vraiment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme; elle a un air tout à la fois noble & simple; je ne fais pas comment elle fait, mais elle en impose & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs affeteries & leurs grimaces, ont trouvé des défauts à nos Provinciales, mais elles n'ont pas osé le dire; elles n'ont fait que louer. Et Valville.... *L'Agréable* s'est présenté trois fois à la porte du Marquis; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde, car il mouroit d'envie de voir Madame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite, & il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opera. Il l'a trouvée *jolie, d'honneur jolie*, & après être adroitement parvenu à faire passer par d'autres mains à Madame de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté, il a tenté de nouveau sa porte, mais toujours le même succès. *C'est dommage; car elle est bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme! De Roselle est jaloux, je la plains, il va chasser de chez lui la bonne compagnie, il enterrera sa femme avec sa sœur. La pauvre enfant! Ce sera une vertu, une Madame de Saint-Sever, voyez la belle chose! Vous savez, Madame, combien nous sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigram-*

mes de ce joli Monsieur. C'est une femme singulière. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu ni Marchandes de modes , ni Marchands , ni Bijoutiers , ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées & le tourment de ceux qui les environnent ? Les emplettes se sont faites comme un mauvais coup le matin à la sourdine , sans que je m'en sois aperçu : voilà qui est charmant , qu'en pensez-vous ? On dit que Madame de Roselle trouvoit tout toujours trop beau pour elle , & jamais assez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh , Madame , on en fait peu de ces femmes-là , sur-tout dans ce pays-ci. En vérité , j'imagine que nos femmes ne se croiroient pas bien mariées , à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces , qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement , d'une allégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends Madame , les actions de grâces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable ; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement , la reconnoissance , & le respect avec lequel , &c.

L E T T R E CXLI.

De Madame de Narton à Monsieur & à Madame de Saint-Sever.

A Varennes , 15 Novembre.

QUE vos sentimens pour Madame de Roselle & pour sa famille me donnent de joie , mes chers amis ! Qu'ils m'affectent vivement , quel-

que préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'occupent ici. Les momens sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis ; qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. Cette fille mene actuellement une vie exemplaire. Tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante ! Mille & mille tendres complimens. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames & Demoiselles.

LE T T R E CXLII.

Du Marquis de Roselle à Madame de Norton.

A Paris, 20 Novembre.

MADAME,

Vous connoissez mon cœur, & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous : je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance ; mon amour & le sentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthousiasme. Croiriez-vous, Madame, que j'ai encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme ? Elle me désespere par son air de réserve & de soumission qui m'humilie. Vous la connoissez, Madame, & je me connois ; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils & ses volontés ? Y

a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talens, de l'esprit, de la raison, & des vertus, donne aux femmes qui l'ont reçue du ciel, des droits qu'ils réclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, & de tous ceux qui s'intéressent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'est un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre présence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nanci, 13 Novembre.

Vos bienfaits, Monsieur, me donnent le droit de vous présenter mes hommages. Daignez recevoir les expressions de ma reconnaissance; elle est vive, elle sera éternelle. Je connois votre cœur, & je me persuade que vous apprendrez avec plaisir l'effet qu'ont produit sur le mien vos bontés & celles de Madame la Marquise de Roselle.

C'est à ses généreux soins que je dois la révolution qui s'est faite dans mon ame. Dès l'instant qu'elle daigna s'intéresser à mon sort, la grandeur de ses vertus me pénétra: je sentis le regret de me trouver indigne de ses bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignominie de ma con-

duite passée ; mais cette horreur n'étoit pas du désespoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouse ; je la regardai comme un Ange descendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer dans le séjour que j'habite le sort le plus doux , ont achevé de me défiller les yeux , & de me montrer la vraie vertu dans tout son éclat. Je vous avoue ce qui m'a le plus touchée , ç'a été de voir que par ses soins bienfaisans , je jouis dans cet asyle respectable d'une considération qu'on ne m'accorde , hélas ! que parce qu'on ne m'y connoît point. Ma plus grande crainte étoit d'y essuyer des mépris que j'ai tant mérités ; mais les égards qu'on a pour moi deviennent aussi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer , avec les vices où j'étois plongée , a fait naître dans mon cœur des mouvemens que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette s'est joint à tant de motifs de repentir. L'effroi , la terreur ont d'abord accablé mon ame : des sentimens plus doux ont succédé à ceux-là. Enfin , Monsieur , le Ciel m'a fait la grace de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs ; & pour en espérer de plus grandes encore ; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur , qui continue malgré les remèdes , me fait penser que mes fautes ont abrégé mes jours ; trop heureuse que le ciel daigne agréer cette expiation !

C'étoit à Madame de Roselle que je devois rendre compte de l'effet de ses soins, Mes es-

forts pour entrer dans les sentiers de la vertu , sont des succès pour elle. Mais, Monsieur, des raisons plus fortes m'engagent à vous adresser directement mes actions de grâces. Je vous dois des aveux que, tout honteux qu'ils sont, l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir est de me montrer à vos yeux telle que j'ai été, & de vous apprendre quelle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfans étoient assez malheureux pour se laisser séduire par mes semblables, lisez leur ma lettre. Qu'ils y voyent que l'intérêt seul me dictoit ce que je vous disois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche des mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit susceptible d'aucun sentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occasion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue : qu'après avoir séduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, & consumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre passion, j'eus recours aux maneges de l'intrigue, à l'hypocrisie de vertu, & vous amenai au point de vous avilir jusqu'à vouloir m'épouser publiquement. Voilà ma plus grande noirceur, noirceur horrible, dont plusieurs exemples m'avoient donné l'idée, & contre laquelle l'Autorité devoit sévir ! Quel ami vous avez dans M. de Ferval ! Il m'a démasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre ! Il périssoit ! ... mais de tels événemens m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs.

Je ne voyois dans le sang versé pour moi, qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes : des amis devenus rivaux s'égorgeant à mon sujet, ne me sembloient qu'un triomphe de plus. Si je n'avois craint les regards de la Justice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi, & ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupât dans ces circonstances affreuses, que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice, une fantaisie, pouvoient m'attacher par hazard à un être aussi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma bassesse ; ce Bizac en est bien la preuve ! mais jamais je n'aurois eu cette fantaisie, ni pour vous, Monsieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle ame n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'est jamais celui qui donne ; loin de vous tenir compte de votre tendresse, vous ne me paroissiez que foible, & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition seule de devenir votre femme, que je sacrifiois mon avarice en refusant vos présens. Oui, tous les traits ce désintéressement, de générosité, de reconnoissance que j'étois à vos regards, n'étoient que des ressorts bas, inventés par le vice, pour contrefaire & séduire la vertu. Voilà, voilà Monsieur, qu'elle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout sacrifier !

Je dois vous avouer encore que tous mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas suivi la route la plus sûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendue mere, s'il avoit existé un gage de votre passion, avec quelle adresse n'en aurois-je pas su profiter ? Immo-
 l

votre gloire à l'amour paternel, ne vous auroit plus semblé un déshonneur. Sans m'estimer, n'ayant plus même pour moi de passion forte, vous n'auriez pu résister aux caresses d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes soins, adroitement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait, vous assuriez son état, en remplissant les vues ambitieuses de sa coupable mere. Eh ! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu ? De quel front auriez-vous pu soutenir leurs regards & ceux de votre famille ? Méprisé le reste de votre vie, obligé de vous dérober à la société, ou d'y effuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte & de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé !

Voilà, Monsieur, ce que mes remords, ma reconnaissance, la vertu dont vous m'avez frayé la route, voilà tout ce que ces sentimens réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous à été réservé. Félicitez vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangereux liens, & d'avoir mérité la plus aimable, & la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes ; si j'ose, après tant de crimes, invoquer le Ciel pour d'autres que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, Monsieur, & pour Madame la Marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs ; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

